LA TABLE RONDE

JUIN 1953

SOMMAIRE

LISE DEHARME :
Mathieu Trompe-l'œil 9

GUSTAV REGLER :
Le Dieu à double face 28

GABRIEL AUDISIO :
Pygmalion 52

KARL JASPERS :
Le sens de l'histoire *(fin)* 55

JACQUES PERRY :
Le mouton noir (II) 74

BLOC-NOTES
par FRANÇOIS MAURIAC 114

MAX JACOB :
CARNET DE VOYAGE 121

LA RUBRIQUE DU MOIS

Réflexions sur Proust
par GILBERT SIGAUX 146

LES ESSAIS :

JEAN-BERNARD RAIMOND : La nuit des rois 148

FÉLICIEN MARCEAU : Autour de Balzac 150

Notes par CLAUDE ELSEN, ERIC HELTIER, JACQUES NANTET 151

LES ROMANS :

WALTER ORLANDO : Origine et prospérité du roman trompe-l'œil 153

Notes par GEORGES PIROUÉ, J.-B. R. 156

LES LETTRES ÉTRANGÈRES :

Notes par MICHEL DÉON, GUY LE CLEC'H, MARCEL SCHNEIDER, JEAN-LUC TERREX 157

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Le théâtre et les officiels 162

MAURICE PONS : Les grands spectacles des petits théâtres 165

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : Faire crier les femmes 167

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Deux leçons d'intelligence 169

LES BEAUX-ARTS :

BERNARD DORIVAL : Une tradition enfin renouée... 173

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Spectacles 175

★

PROMENADE

RÉGINE PERNOUD : Terre de folklore 179

MATHIEU TROMPE-L'ŒIL

(Fragments)

Des sanglots crevaient la muraille. Là... à quelques centimètres, dans la maison à côté, une femme pleurait. Les pleurs et les cris s'élevaient comme une eau qui bouillonne, qu'aucun récipient ne peut plus contenir. Cette femme était seule, nulle voix ne s'élevait auprès de la sienne. Elle était seule, et elle pleurait.

Elle pleurait d'une manière inhumaine, affreuse, employant le seul langage de la douleur, ne sachant plus rien, n'attendant plus rien que les larmes, qui parfois se transformaient en hurlements sourds — si ces deux mots peuvent s'accorder.

Il eût suffi à Mathieu de faire un petit trou dans le mur pour toucher une tête, vieille ou jeune, poser une main calmante sur une épaule, dire un mot.

Collant son oreille contre la muraille, il entendit :

— Personne ne m'aidera donc ! Rien... rien... rien qu'un bain chaud, une table tournante, ou un revolver pour en finir. Pas même fatiguée. Ah ! si je pouvais être fatiguée — ou bien penser à la campagne, à la mer, aux fleurs d'un jardin.

Les sanglots redoublèrent, se terminant en horribles cris de désespoir. Mathieu frappa du poing contre la paroi ; tout bruit cessa.

— On ne bat pas assez les femmes, même à travers une muraille. Puis, il hurla : « Madame, vous êtes prisonnière du chagrin, je me sens de taille à vous délivrer. Téléphonez-moi : Archives 00-02. »

Puis il attendit. Au bout d'une demi-heure, le téléphone résonna. Une voix sourde, presque une voix d'homme, lui dit très bas :

— Conversation impossible — pris gardénal — si vous êtes sœur de charité, 148, troisième gauche.

Mathieu réfléchit quelques secondes, mit sur son pyjama

blanc un manteau de poil de chameau, alluma une cigarette, passa trois doigts en peigne sur ses cheveux courts, blonds et frisés ; la glace de l'antichambre lui renvoya une image flatteuse, à laquelle il fit une grimace : « J't'ai assez vu, toi, pour ce soir, t'as rien à me raconter ; j'vais voir si la dame à côté est morte, moche, ou s'il y a quelque chose à en tirer. Salut. »

La porte du troisième étage était entrouverte... l'air était incontestablement embaumé. Un silence total. Dans le salon, il n'y avait ni cadavre, ni mochetée, mais une femme en pyjama blanc recouvert d'un manteau en poil de chameau, aux cheveux courts, blonds et frisés — des yeux bleu clair comme des soucoupes, presque pas de nez : une femme qui ressemblait à Mathieu comme une sœur.

Elle alluma une cigarette, fit la moue.

— Je m'ennuyais trop, dit-elle, comme si cette simple phrase suffisait à tout expliquer.

Il y eut un silence.

— Un âne passe, fit Mathieu. Vous habitez seule?

— Oui.

— Par goût?

— Non. Par dégoût.

— Vous avez un nom?

— Barbara.

— C'est votre vrai nom?

— Non. Je m'appelle Marie.

— Eh bien ! Marie, vous devriez faire du théâtre.

— J'ai essayé. Je n'ai de talent que dans la vie, et encore, limité : le sens du pathétique. C'est tout.

— C'est peu. Pour vous seulement, ou pour les autres?

— Oh ! J'imagine les drames du poulet, de la puce, du brin d'herbe, tout aussi bien, à part ça, d'ailleurs, quand l'ennui laisse courtoisement la place, je peux être drôle. Et vous?

— Le contraire. Frère et sœur se ressemblent rarement. Le sens du pathétique? Oui, lorsque la rigolade s'incline courtoisement pour lui laisser la place — ce soir, par exemple.

— Qu'est-ce que vous pensez de cette ressemblance?

— Rien — Deux fourmis — deux feuilles — deux roses — deux cigarettes.

— C'est tout?

— Probablement. Qu'est-ce que vous auriez fait si je n'étais pas venu?

— Je me serais endormie.

— Du dernier sommeil?

— Pensez-vous ! C'est tellement commun, J'ai été élevée

par une Anglaise. Je crois qu'elle serait sortie de sa tombe pour me gifler !

— Vous êtes ennuyeuse. C'est pas pour entendre des propos de cette sorte que j'ai traversé des murailles.

— J'hésite toujours entre le bien et le mal. J'ai peur, en me laissant aller au bien, d'obéir au sens du confortable. C'est la peinture à l'eau : trop facile.

— Alors, peignez au sang, mademoiselle. C'que vous racontez, c'est mes idées de l'année dernière. Dieu merci, il y a encore des toits sur les maisons de Paris, des arbres à la campagne. A moi, l'équilibre, à moi, la voltige, à moi, les coups d'épée dans l'eau pour m'ouvrir un passage vers un domaine où le duel existe, l'héroïsme qui vous fait faire à tous hi... hi... hi... Les sentiments excessifs, la mort avec phrases, tout le fourbi de poitrine nue, pantalon de satin blanc sous la lune. *So long !*

— Adieu, Bussy d'Amboise. Je m'appelle bien Barbara.

Mathieu descendit, comme à son habitude, les marches de l'escalier en bondissant, et remontant le col de son manteau, il alluma une cigarette.

Au bout de quelques minutes, il remonta les étages avec lenteur, entra dans le salon. Elle avait gardé la pose et laissé la porte ouverte.

— J'ai oublié de vous dire que j'ai vingt ans, un caractère extrêmement frivole. J'écris un roman chaque fois qu'il me tombe un œil.

Barbara baisa le bout de son index, le posa sur les paupières closes de Mathieu. Une larme coula de ses yeux.

— Ange, fit-elle, je vais aller mettre la robe de Peau d'Ane, celle couleur de soleil.

— Et les cheveux de qui?

— Vous détestez les cheveux courts?

— Pas du tout, sotte, allez vous déshabiller et revenez me voir. Je suis à la fois paresseux et pressé.

— Dites-moi quelque chose de gentil avant que je parte.

— Vous êtes mon rat d'égout nain.

— Vous, mon lion superbe et généreux.

— C'est la même chose, dit Mathieu. Les femmes ont vraiment le goût du lyrisme.

Peu de temps après le retour de Barbara en robe de Peau d'Ane transparente comme l'aile d'une libellule, Mathieu, malgré les cigarettes sentit la tristesse des grands jours l'envahir.

— Explique-moi, dit Barbara : quelle est l'action dont tu

as particulièrement honte depuis que tu es au monde... enfin, au monde conscient.

— Pourquoi aurais-je honte de quoi que ce soit? répondit Mathieu. Seule la lâcheté me fait horreur. Allons, vas-y ma petite, juge ton prochain, tu en meurs d'envie.

Barbara rêvait sans rien dire.

— Déjà fini? J't'apprendrai la gymnastique des Yogi, seulement vas-y mollo, autrement je saute par la fenêtre; il y a trois étages.

— Tu as des ailes, Mathieu. Les gens comme toi trouvent toujours une main, une branche qui se tend, ou un petit nuage en forme de matelas pneumatique.

— Tu parles! Un jour je suis tombé des tours de Notre-Dame. Je suis resté accroché cinq ans à une gargouille. Tu penses, si ça vous mûrit un homme.

— C'est peut-être toi, ce diable qui regarde Paris, la tête dans ses deux mains. Je l'aime depuis mon enfance.

— N'en doutez pas, ma chère. Si vous l'aimez, c'est sûrement moi.

Ils partirent enlacés prendre leur petit déjeuner à une terrasse. Les repas pris en commun ont une grande importance en amour. On ne voit d'ailleurs pas pourquoi. Mathieu regardait la bouche de Barbara et le croissant beurré qu'elle ne mangeait pas, par pudeur.

— C'est un biberon qu'il te faudrait, ma fille.

— Sais-tu l'âge que j'ai, Mathieu?

— Treize ans, comme toutes les femmes qu'on aime.

— J'ai trente-quatre ans.

— C'que tu es jeune! Appelle-moi mon père et n'en parlons plus.

— Plus jamais, Mathieu. Tu dis bonjour à tout le monde.

— J'connais un tas de gens, de préférence des gens mal, c'est-à-dire pauvres, luxurieux, intelligents. Mais si ça t'ennuie, j't'offre un tas de foin, très loin à la campagne, ou une cave bien aérée, en compagnie de bouteilles plus vieilles que toutes les douairières de Saint-Sulpice. Tu m'prends pour Bussy d'Amboise, mais je suis le marquis de Carabas.

Barbara riait avec cette espèce de joie émerveillée qu'on ne ressent qu'une fois dans sa vie, enfin... mettons deux.

— Comment se fait-il que tu habites si près de moi et qu'on ne se soit jamais rencontrés?

— La montre du Seigneur d'en-haut retardait sans doute. Qu'est-ce qui te fait croire qu'on habite si près? Ah oui! l'histoire du mur. Ben! mon rat d'égout nain, je n'étais là que provisoirement. Écoute, et ne me crois pas trop bête : j'aime pas coucher tous les soirs dans le même appartement,

ça devient une prison. Pas de fol espoir, la turne qui touche la tienne est un appartement vide, vide, vide, dit-il avec une espèce d'extase dans la voix. J'donne un coup d'épaule, j'entre, et puis voilà.

— Tu fais ça souvent?

— Le plus souvent possible.

— Tu n'as pas d'ennuis?

— Qui est-ce qui n'a pas d'ennuis, mon amour. Mais je n'ai pas l'Ennui, c'est le principal.

Barbara lui sourit tendrement sans parler.

— Dis donc, moins lourde que l'air, quand tu auras fini de regarder le gars du guéridon d'à côté, tu me préviendras, que je te prépare une phrase pour t'intéresser. D'ailleurs, tu es moins laide de face que de profil, tu as tort de ne pas en profiter. Pendant que j'y pense, donne-moi le téléphone de ta mère, que je la félicite de t'avoir si bien élevée ; tu as l'air d'une institutrice de province qui croirait avoir des idées.

— Et toi, tu as l'air de ce que tu es, c'est plutôt triste, fit Barbara, sèche.

Le masque de Mathieu devint instantanément d'une affreuse méchanceté. Il donna un violent coup de poing sur la table et partit sans se retourner.

Une cloche battait dans la tête de Barbara, elle était devenue laide et douce, vieillie de vingt ans. Ses mains tremblèrent en payant le garçon.

— Je n'ai pas compris... Je suis bête... folle... courir après lui... Il n'y a que les idiots qui trouvent déshonorant de courir après l'amour. L'amour élève tout ce qu'il touche, mais ses ailes l'aident aussi à se sauver.

Mathieu marchait, les épaules relevées, dans son manteau de pluie noir. Sa nuque révélait la haine.

— Suivre un homme qui ne se retourne pas, pensait Barbara, c'est l'Enfer.

Mathieu ne se retournait pas... l'idée d'être poursuivi augmentait son exaspération. Cependant, il ne souhaitait pas qu'elle s'en allât. Barbara n'osait ni courir, ni le toucher.

— Peut-être que tout ça n'est pas vrai, peut-être que je vais redevenir la Barbara d'avant lui. Oh Dieu ! faites qu'il se retourne ! Passez un doigt sur son visage pour l'adoucir.

Brusquement, au coin du boulevard d'Enfer, à deux pas du Lion de Belfort, le cœur de Mathieu se mit à fondre, une larme brûla ses cils, son nez rougit. Il se retourna, tendit de toutes ses forces ses bras vers Barbara. Elle courut s'y jeter et demeura longtemps, la tête sur son tricot, à entendre battre son cœur.

Les passants s'amassaient. Il l'entraîna par l'épaule jusqu'à un café.

— Allons, viens, pauv' femme ! fit-il avec une tendresse infinie. Puis, pouffant de rire, il commanda deux Ricard avec très peu d'eau.

La chambre de Mathieu était au sixième étage d'un immeuble modeste de l'avenue Marigny, presque au coin de la place Beauvau. Le lit était un sac de couchage. Les feuilles et les fleurs d'un haricot d'Espagne servaient de persiennes et de rideaux. Une abeille y bourdonna un instant. Un rayon de soleil se posa sur le front de Barbara. Très inquiet, Mathieu prit une gomme sur sa table et se mit à frotter. Barbara ouvrit les yeux?

— Tu es toujours vrai? fit-elle en appuyant une petite main sur son épaule. Il recula.

— Oui, toujours Mathieu-je-m'appartiens.

Mille questions brûlèrent les lèvres de Barbara sans sortir. Elle contempla longuement, sur la cheminée, une fleur piquée dans une bouteille de fine pleine d'eau. Il y avait sur une table de cuisine en bois blanc un gros cahier de toile cirée noire, une boîte d'allumettes, un paquet de cigarettes, un stylo. Un pliant derrière la table, un autre avec leurs habits. Près du sac de couchage, une lampe baladeuse suspendue à un clou. Près du tub de caoutchouc, une valise sur laquelle tombait par instants une goutte d'eau d'un robinet de cuivre. Sur deux briques posées par terre, un rasoir, un verre, une brosse à dents, un peigne, un gant de crin, un flacon d'eau de Cologne, deux serviettes très propres.

— C'est beau chez toi, fit Barbara gravement.

— J'ai été coffré trois fois. Il faut une quittance donnée par une concierge ; alors, j'ai un papier, ça va. Viens, on va se baigner ensemble ; c'est la plage, l'eau est bonne, pas trop froide. Si tu es toujours là cet hiver, tu verras ça, enfin, je veux dire : si *tu passes* par ici me voir...

— L'eau est glacée? dit Barbara, frissonnant d'autre chose que de froid.

— Tu parles ! comme celle des douves où Diane de Poitiers prenait des bains pour conserver son corps intact à un jeune amant qui mourut avant elle. C'est toujours comme ça avec ces garces de femmes. Je l'aime, moi, Diane de Poitiers ; je dois avoir une carte d'elle dans un coin.

— Elle t'écrit souvent?

— Ça se croit drôle ! Je veux dire une carte postale achetée dans un château : nue, insolente, froide, chaude, comme pas une femme au monde.

— Décidément, tu la connais bien, fit Barbara exaspérée.

— C'est une ancêtre à ma *mother*, mais, dans la famille, on ne l'apprécie point. Allons, viens te baigner, matière plastique.

— Tu as une épaule sucrée et l'autre salée. Vous êtes ce qu'on appelle un anormal, Mathieu.

— Des anormaux comme moi, on t'en donnera, ma petite dame.

— Je vous en prie, plusieurs, c'est plus tranquillisant. Si vous en rencontrez, envoyez-les moi, vous avez mon adresse !

— Je l'ai oubliée, fit Mathieu, très froid. Jamais deux fois dans le même appartement, telle est la devise de Mathieu-sans-avoir.

— Pourtant, cette chambre, tu y reviens?

— Si on te le demande, tu diras, ma chère, que tu n'en sais absolument rien. Pas d'histoire, je n'aime que toi, Barbara. Savez-vous à quoi je pense?

— Non, mon ange.

— Qu'est-ce que je faisais avant de te rencontrer?

Mathieu inventait à ravir les plus belles histoires du monde. Ça lui venait naturellement, les mensonges tombaient de sa bouche comme des pierres précieuses, des bijoux, des serpents.

— Tout à l'heure, je te plaque pour dîner avec un copain ; tu penses, les souvenirs, ça ne se partage pas avec les femmes. Nous deux, un petit mec de l'Indre-et-Loire, on a arraisonné un sous-marin pendant la guerre. Rien qu'avec nos couteaux de poche, on l'a transformé en écumoire. Tu sais, ça étouffe de rester sous l'eau pendant trois heures. Je te montrerai à la maison le fanion noir à tête de mort qu'on nous a donné. Ça vaut mieux que la Légion d'honneur. Une fille y a fait coller sa bouche brodée au plumetis rouge. J'ai aussi une tête de mort — de morte, plutôt. Une poule qu'on avait enterrée avec tous ses bijoux, tu parles d'une utilité ; même les vers n'en veulent pas. Les pierres, je les ai vendues pour aller à Haïti, un pays merveilleux, effrayant, ou rien ne s'arrête jamais de respirer, même pas les forêts. Il y a des négresses blondes — plus blondes que toi, des hommes de toutes les couleurs. Des fleurs rouges sur un arbre qu'on appelle balisier. Des papillons en telle quantité qu'ils cachent le soleil. Dans les forêts, nuit et jour, on célèbre le culte Vaudou, on égorge des bêtes. Dans les marchés, on vend des poissons encore plus beaux, plus colorés que les papillons. Si je t'avais connue, je t'en aurais rapporté un. Ah ! il était plus joli qu'une fille, long, doux, mince, jaune d'or tacheté de points rouges, avec une grande raie bleu pâle sur le dos... Je buvais du rhum blanc, du suc de canne. J'oubliais la vie. Paris, toutes les sottises, mais pas l'amour, ah non ! Un jour...

— Et la tête de morte? interrompit Barbara.

— Ah ! la tête de morte? C'est la tête de celle à qui j'ai fauché les bijoux. J'oubliais de te dire : on s'était aimés. Alors, j'ai coupé sa tête. A la longue, elle est devenue comme de l'ivoire. Je ne la reconnaissais plus, ça faisait carabin en diable, cette tête de mort ; tout ce qui me dégoûte, les plaisanteries macabres. Je dois l'avoir dans un coin quelconque du grenier, peut-être dans la chambre de Trésor. Il prend ça pour une statue, ça le flatte.

— Qui ça, Trésor? Un chien?

— Non, un voisin... un copain à moi. T'occupe pas, c'est mes affaires. Même si c'est un chien, c'est le chien de Mathieu-tout-seul.

— Et la tête de mort? répéta Barbara, la gorge serrée de ce qu'il ne veuille même pas partager avec elle l'amour d'un chien.

— La tête de mort, j'te la donnerai, ma fils, y en a qui font de jolies lampes avec... Mais tu m'laisses parler et toi, tu ne dis jamais rien...

— Je n'ai rien à te dire, Mathieu, vraiment rien à dire, qu'à t'écouter, c'est tout. Mais qu'est-ce que tu fais *vraiment* ce soir, s'il te plaît?

— T'as rien à dire, mais t'as des questions à poser... Tas de gaffeusses que vous êtes toutes. Si vous ne demandiez rien, on aurait envie de tout vous dire. Moi, les interrogations, ça me rend fou, c'est bête mais c'est comme ça.

— Quand je ne te demande rien, tu dis que je ne m'intéresse pas à toi.

— C'est bien possible. Mais moi, la logique, ça me donne envie de sauter par-dessus la Tour Eiffel, pour voir où je redescendrai. Boucle-la, c'est tout !

Et comme Barbara restait en profil perdu, une larme au coin de l'œil.

— Si tes larmes étaient des diamants, je te ferais pleurer tout le temps, proprarienne...

« Tiens, regarde-moi, Mathieu le Superbe, le Magnanime ! Ce que je fais ce soir, je te l'ai dit déjà y a cinq minutes, mais je vais te le répéter parce que je suis l'archange saint Mathieu. Ce soir, je te répète que je suis obligé de faire une conférence au ministère de la Marine sur la valeur marchande des épaves de bateaux coulés pendant la guerre de Cent Ans ; savoir si on récupérera assez de trésors pour payer les émoluments des ouvriers. De plus, on prétend qu'une certaine espèce d'huître, collée à un métal dont on n'a pas retrouvé l'alliage, donne de grosses perles roses à reflets bleus d'une valeur inestimable. Avant la conférence, les copains m'ont invité à dîner ; on peut pas leur refuser ça.

— Mathieu, je t'aime en Shéhérazade, mais pas quand tu mens comme Sophie.

Rien n'empêchait que cela fût vrai. Il y avait pourtant de fortes chances pour qu'il fût maintenant en train de se saouler dans un bar avec des amis de rencontre ou simplement de croquer au clair de lune un quignon de pain avec ces gens qui dorment la nuit sur les berges de la Seine.

Barbara dînait tristement dans un restaurant de la place de l'Odéon.

— Aujourd'hui, j'ai de l'argent ! Tu vas manger du caviar, des truffes et des ortolans, disait Mathieu lorsqu'ils dînaient ensemble.

« Mais où donc, où donc est Mathieu? »

Justement il entre, chère Barbara... N'aie pas l'air de le voir ; c'est une fâcheuse coïncidence, très fâcheuse, n'est-ce pas, Barbara?

Mathieu entrait de son pas sec et sûr, sans que ses yeux bleus daignent se poser sur les visages. Il aperçut la figure pâle et contrariée de Barbara. Une ombre passa sur la sienne ; son sourcil gauche, ombré très singulièrement d'une tache brune, se fonça, il eut une hésitation du cœur.

— Barbara, Barbara, ne crois pas que j'aime cette folle. Barbara, mon double, ma sœur, je n'aime que toi ; rien ne peut nous séparer, Barbara, que la mort... Mais, si tu étais morte, ah ! je serais tranquille, Barbara, Barbara, ou bien peut-être mourrais-je aussi.

Soudain, il enlaça sa compagne, une fille trop grande, trop blonde, avec trop de cheveux, trop de seins, une mèche trop longue, une jupe trop courte, et se conduisit avec elle d'une façon dont Barbara connaissait les charmes irrésistibles et scandaleux.

Barbara sortit en pièces détachées. Mathieu resta deux secondes à se balancer sur une jambe en regardant la porte par où son amour s'était enfui... puis, éclatant de rire, il s'assit, embrassa sa partenaire du bout des lèvres, but du champagne à grandes lampées, en renversa sur la table parce que sa main tremblait.

— Partons pour l'Écosse promener mon chagrin, avait décidé Mathieu en situant la seconde partie de son roman dans un château appartenant au fils d'un vieil ami de son père, lord Ellenbury. Il ne connaissait du reste pas ce garçon d'une trentaine d'années qui ne passait point pour un intellectuel.

— Des cygnes sur un étang, un domaine étendu où les fermiers vous saluent sans mépris, des souterrains hantés

par une Dame Blanche aux souliers verts, aux longs cheveux, un trousseau de clefs à la ceinture, aux doigts couverts de bagues, un bouquet de fleurs bleues à la main. Là-dessus, arrivée du gentleman-assassin qui séduit le patron, le fait bouffer par les poissons rouges du bocal, enlève la Dame Blanche qui se trouve être l'épouse du châtelain. C'est une très jolie personne un peu folle. Elle chante de petits lieder *ohne worte* tout en se promenant sur un étang comme Ophélie. Le gentleman-assassin l'emmène à Paris, lui fait manger de la vache enragée à tous les repas. Puis ils reviennent au château où s'est installée une aventurière qui se prétend la mère de la Dame Blanche... La barbe ! Mme Radcliffe a déjà fait ça en beaucoup mieux.

Barbara ma sœur, où donc es-tu, depuis bientôt un an que je ne t'ai revue. Mathieu a de la peine mironton mironton mirontaine, Mathieu a de la peine, ne sais quand ça se tassera, ne sais quand...

Quelques coups furent frappés à la porte. On percevait le souffle court d'un ou d'une qui a monté six étages trop vite.

— On le sait que M. de Malborough est mort, si c'est pour me prévenir, vous pouvez repasser, je ne tiens à personne, je n'ai rien à perdre que mon âme qui a déjà beaucoup servi. Je me vante,bien entendu. Holà ! frappeur du diable... Êtes-vous un idéal, un but, une raison d'être? Alors, senor, vous pouvez entrer.

— Mathieu ! c'est Peau d'Ane. Ouvre la porte.

Peau d'Ane entra. C'était un garçon qui portait un fort bon nom, mais le surnom donné par Mathieu avait prévalu. Malgré ses origines il ne voyait pas plus loin que le snobisme et tombait du haut mal au seul mot duchesse. L'argent lui faisait d'ailleurs le même effet. Il était de ces garçons mi-bouffons mi-courtisans qui se savent indispensables parce qu'ils font danser les indansables, rire les moroses, et mettre la main au gousset, les avares. De ces garçons dont Mathieu disait : ils ont

les pieds dans la boue
le cœur dans un caillou
la tête dans l'Annuaire du téléphone.

Cependant, il aimait Peau d'Ane pour l'admiration totale que ce dernier lui vouait.

— Entre ma cocotte, ma jolie, mon sans pareil. Tu es toujours le bien venu, ma perle rose. Es-tu toujours content de ta peau? Allons, tant mieux !

— Tais-toi, Mathieu, tu es le seul dont le mépris ne me fasse pas rire.

— D'où sors-tu, gros père? Ah ! si tu pouvais sortir de prison. Mais pas de ça, Lisette, ça te ferait rater un bal ou un dîner en ville, saloperie de mon cœur. La vie passe, ma fille, la vie passe, tu n'iras pas à la mort dans un cercueil armorié. Après tout, il n'y a que les sentiments qui tiennent chaud ; toi, tu n'en as pas, ça te gênerait, future pourriture !

— Ce reproche est singulier dans ta bouche, Mathieu.

— Laisse ma bouche tranquille. Futilité, ton nom est Peau d'Ane. Tais-toi, laisse-moi parler. Vous avez assassiné des rois, des reines, des gars, tout ça pourquoi? Pour mettre à leur place des pouffiasses, des larbins comme toi, des vedettes de cinéma, des vaches d'or, des p'tites mains. C'est l'époque de Mlle Bertin, seulement, il n'y a plus de reine !

— C'est grotesque, Mathieu. tais-toi. Tu te prends pour un moraliste. Au fond, je ne suis pas heureux.

— Le bonheur, mon coco, c'est de pouvoir se regarder sans hurler de dégoût. Allons, finissons, dans mes bras, Jules, je t'aime et tu sens bon.

Riant d'aise, Peau d'Ane notait dans un petit calepin les folies de Mathieu pour s'en servir en cas de besoin et distraire les duchesses.

— Maintenant, dis-moi ce qui t'amène, ô mon amène, ô mon beau page, fais-moi des compliments énormes, à moi aussi, ou j'te fous à la porte.

— Tu es beau, Mathieu, c'est la seule chose importante.

— Oui, je suis beau, fit Mathieu en s'approchant de la glace.

— Tu as des yeux bleus qui font sept fois le tour de ton visage, un tout petit nez, des cheveux blonds comme un ange de cire, un teint de paysan normand, une figure ciselée par un stylet d'or, un cou de brute, des épaules de gladiateur.

— Ça va, ça va, dit Mathieu conciliant, tu n'es pas trop bête, tu sais y faire, tu auras un « château bleu » pour ton déjeuner, fesse de rat. Allons, viens !

— Je ne suis pas venu pour aller au restaurant, mais pour t'emmener bien plus loin que ça.

— Où m'emmènes-tu, ma petite pommade?

— En Écosse, chez lord Ellenbury.

— Ah ! très drôle ! tu parles d'une coïncidence, dit Mathieu. D'acc ! On y va.

Tandis que Peau d'Ane repassait ses chemises, Mathieu contemplait, sur la table de bois blanc, un petit encrier de cristal et d'argent que Barbara lui avait apporté un jour.

— C'est mon encrier de quand j'étais petite fille.

Mathieu, avec le soin qu'il apportait à toutes choses, pliait ses vêtements dans une valise de cuir qui lui ressem-

blait : ils avaient été tous deux fabriqués chez Hermès, la peau dure et tendue, les serrures solides.

— Pourquoi suis-je triste de partir alors que rien ne me retient à Paris. Les filles, je les connais par cœur, les garçons ont tué l'amitié en s'aimant comme des filles...

Ce que Mathieu regrettait, c'était un encrier de cristal et d'argent qu'une petite fille en forme de femme avait un jour, brusque et bourrue, posé sur sa table.

— Un an qu'elle est partie, elle continue de me hanter la cervelle. Je la détruirai ou j'en mourrai de rage. Je suis possédé par un visage. Pendant un an, j'ai éprouvé la peur et l'espoir de la rencontrer... La terre s'est entrouverte sous ses pas. Où donc fait-elle son petit numéro de charme, cabotine, putain. Quand elle était douce, je l'engueulais, quand elle était violente, je foutais le camp, quand elle discutait, je l'assommais, quand elle pleurait, je me haïssais de l'aimer. Drôle de ménage, comme disait l'autre. Trop de verbes, trop d'adjectifs, trop de mots dans la bouche, alors on n'entend plus la voix des profondeurs. O Barbara, Barbara, je n'aime que toi.

Derrière la cloison, la radio d'un voisin qui n'était pas Trésor, répondait : « Barbara... Barbara... ». Mathieu, la tête dans ses poings pleurait de ces larmes d'homme qu'on fait payer aux femmes, intérêt et capital.

Le lendemain, sur le point de partir pour l'Écosse, Mathieu hurlait sa liberté à tous les coins de rue.

— Il serait poli, disait-il à Peau d'Ane, de dire au revoir à mes amis, mais en cherchant bien, je n'en trouve pas un seul.

— Tu n'aimes personne que toi-même.

— On n'a pas trop de soi pour penser à soi.

— Ça pourrait être ta devise.

— Non, ma devise, c'est l'Instant et moi. Dès qu'on aime ailleurs, on ne s'aime plus, on porte une paire de menottes aux poignets.

— C'est drôle, dit Peau d'Ane, il y a des moments où je me demande si tu n'es pas bête. Je crois tout ce que tu me dis, mais je crois aussi le contraire. La liberté n'a d'intérêt que pour être sacrifiée à quelqu'un ou à quelque chose.

— Provisoirement. Maintenant, tais-toi, pense à ce que tu diras à Sa Seigneurie, fais le graissage de tes compliments et laisse-moi regarder le paysage.

— Quel paysage? Ton horrible chambre?

— Mon paysage intérieur ; ça ne serait pas la peine d'écrire des romans policiers si l'on n'avait pas de paysage intérieur.

— Je t'assure, tu deviens bête, Mathieu.

— Le Ciel t'entende. Maintenant... *so long, nobody.* Un

milliard à celui qui sera le premier en bas de l'escalier.

Lord Ellenbury était d'une distinction consternante, très petit, faussement râblé, d'une mollesse extrême. Ses colères enfantines le faisaient passer pour courageux auprès d'un entourage de gens qui grattaient ses pièces d'or. Une moustache en brosse à dents couleur brosse à dents, des lèvres fort rouges qu'il devait à sa nature congestive, des joues qui se couperosaient avant l'âge. Parlant peu, il y avait deux phrases qu'il possédait à fond : *Have a whisky, dear* et *And so what?* Cette dernière lui paraissait atteindre le maximum de profondeur philosophique. Par ailleurs, parfait en tous points, sans cœur ni âme, ni sens, chaussant du 37, gantant du 6 et demi, sachant se faire donner la meilleure table dans un restaurant et parler aux domestiques, à tous les domestiques, vous m'entendez bien. Pauvre, quel maître d'hôtel il eût été ! Il connaissait les quelques musées qu'il est élégant de connaître, hochait la tête à tous les morceaux de musique où il-est-bon-de-hocher-la-tête, savait écarter de lui avec grâce et bonheur tout ce qui ressemblait au génie — très à côté et, pour tout dire, commun.

Futile et cardiaque, il avait une magnifique argenterie, la connaissance des vins, le goût du steak sanglant, un boy friend charmant de vingt ans, doué d'une certaine drôlerie et d'une incontestable souplesse d'échine. Il l'appelait « mon fils » parce qu'il savait le distraire lorsqu'il s'avisait de méditer, ce qui est très au-dessous d'un homme d'une pareille situation. Cet heureux gentleman possédait, outre sa femme et son mignon, une maîtresse-servante. C'était la nurse qui lui avait donné son premier biberon, son premier jus de framboise. Elle pouvait lui dire ses bons mots, lui parler de ses délicieuses indispositions enfantines, de sa noble famille, jusqu'aux cousins les plus éloignés, dispersés aux quatre coins du monde.

C'est dans cette maison qu'entrèrent Mathieu et Peau d'Ane. Le déjeuner commençait à peine, la dernière grouse avait été abattue le matin même. Partout, des feux illuminaient les âtres, les framboises étaient mûres. Dans le parc, octobre faisait battre le cœur triste et vaillant des pauvres cerfs traqués, et mourir les dernières roses.

Mathieu eut l'impression d'entrer dans une cathédrale. La table très longue, en chêne noirci, était frappée aux armes de Sa Seigneurie, le couvert d'une extrême somptuosité. A une extrémité de la table, distante de l'autre de quelque vingt mètres, il y avait lord Ellenbury qui se leva en s'excusant : « Démodé, l'estomac faible, passé midi, on pouvait tout craindre s'il n'était abondamment sustenté. »

Le giton sauta, fit quelques révérences, deux cabrioles,

lança vers Mathieu l'éclat divin de ses yeux trop cillés, puis retomba sur sa chaise avec une grâce exténuée. Il avait lu la Bible à son papa jusqu'aux approches de l'aube. La gouvernante tendit deux verres glacés aux arrivants, quelques convives sans importance ni attraits firent « tchu... tchu... tchu... », puis tout le monde se rassit devant de lourds gobelets d'or, de larges assiettes aux attributs de chasse.

— Mais où donc se trouve lady Ellenbury? songeait Mathieu.

Lady Ellenbury était là-bas, tout là-bas, à l'autre extrémité de la table, pâle comme une morte sous ses cheveux courts blonds et frisés. Son nez était petit, ses immenses yeux bleus retenaient des larmes avec une difficulté inouïe. Elle n'avait pas de veston de tweed ni de cravate de tricot jaune paille, mais elle ressemblait à Mathieu comme une sœur...

C'était Barbara.

Fréquine Audièvre, la gouvernante française était entrée dans la famille Ellenbury à l'âge de vingt-cinq ans pour enseigner à Georgie tout ce qu'il est séant d'apprendre jusqu'à l'âge où l'on devient Georges. Lady Ellenbury, la mère étant partie avec un Horse-Guard, lord Ellenbury le père ayant disparu au cours d'une guerre, Fréquine Audièvre resta seule pour l'appeler *sweet face... lump of love...* tous les mots de la nursery au service d'un homme de trente ans. « Mademoiselle Audièvre » était respectée par les hôtes et les domestiques d'Iron Castle pour son avarice, sa sécheresse, sa longue robe noire qui épousait scrupuleusement une carcasse assez fine. L'absence de tous bijoux, de tout maquillage lui donnait un certain style. Ses cheveux châtain clair se doraient aux tempes, mais un petit chignon retenait sur la nuque ses cheveux lissés, comme un cocher sévère tient ses chevaux. Elle avait les plus ravissants pieds du monde, qu'elle chaussait d'escarpins de chevreau, avec de hauts talons aigus à la française. Elle tirait ses manches sur ses poignets, très soigneusement, d'un geste chaste et nerveux qui ne manquait pas de charme. La nuit tombée, les serviteurs couchés, Mlle Audièvre changeait brusquement de manières. Vêtue de sa seule peau blanche, pieds nus, cheveux dénoués, elle courait par les longs couloirs du château, jusque chez son seigneur et maître, et là, s'engageait un curieux dialogue.

— Miaou... miaou... faisait la sèche demoiselle sur un ton roucoulant. Embrassez la toute petite fille qui est si fatiguée, si fatiguée...

Le seigneur infantile répondait en contrefaisant les Jules, ce qui le vengeait du rôle veule qu'on lui faisait jouer depuis plus de vingt ans.

Les miaou-miaou de la gouvernante se prolongeaient sur le mode pointu ou voluptueux jusqu'à des heures avancées de la nuit. Le giton n'avait ses entrées qu'une fois la semaine ; entre l'enfantine quinquagénaire et le robuste petit blond, lord Ellenbury coulait des heures divines.

Qu'était dans ce décor, le rôle de lady Ellenbury? Dix ans auparavant, un soir de neige et de pleine lune, Mlle Audièvre l'avait ramassée sur la route. Vêtue de blanc, les yeux hagards, chantonnant une petite chanson, des fleurs dans les mains, elle personnifiait l'idée qu'en Écosse, on se fait de la Dame Blanche. Elle prédisait aussi la mort, tant attendue, du vieux lord, dont on eut la confirmation dans la nuit. Tout ce qu'on put tirer de cette étrange personne qui ressemblait à la fois à Mélisande et à Pelléas fut ceci : « Je suis une noble voyageuse. » La gouvernante se prit pour elle d'une sorte d'admiration respectueuse dont elle ne se départit jamais. Lord Ellenbury ne paraissait pas remarquer sa présence. S'il l'épousa, ce qui n'est point évident, ce fut sans bien s'en rendre compte. Le nom de milady Ellenbury comblait de joie Mlle Audièvre qui, dans l'intimité, ne l'appelait que « la Fille des Anges ». Comme il fallait bien lui donner un nom, on l'appela Barbara.

Barbara ne quitta le château qu'une fois en six ans pour se rendre à Paris. Elle en revint par un soir de neige tout semblable, quasiment folle et en larmes. Quelques jours plus tard, soignée par Mlle Audièvre avec un dévouement de mère, de grand-mère et d'amant, elle reprenait sa place à table ; pour cacher sa pâleur, elle s'était teint les joues avec le jus des framboises du jardin.

A travers les fougères transparentes comme un vitrail, Mathieu tirait sur quelque chose, là-bas, dans les bruyères. Robin des Bois, avec sa petite casquette fauve, ses bottes, son cou nu, le hardi chasseur avait atteint une bien faible proie : un écureuil gisait à ses pieds, taché de sang, la gorge ouverte. Mathieu, qui aimait les bêtes, les tuait pourtant sans l'ombre d'un remords. La vue du sang l'exaltait même de façon singulière. Mais là, ce cadavre minuscule, abandonné, lui rappelait quelque chose : « Où donc, où donc est Mariette?...

Partie loin de la terre des hommes, partie comme ses parents, comme tous ceux qui avaient, jadis, dans la nuit des temps, connu un Mathieu innocent et pur, un Mathieu petit-fils d'une horrible grand-mère, folle, la pauvre, folle. Où donc, où donc était-elle, cette grand-mère dont le visage, dans ses souvenirs nocturnes, n'évoquait ni la sagesse, ni la douceur de l'aïeule. Où donc expiait-elle son crime, la pauvre... oui, la pauvre.

Pauvre Mathieu, aussi, tout seul au monde avec sa force,

sa faiblesse qui ne savait jamais sur quoi se reposer. Une femme était venue... pour la rejoindre, il avait traversé des murs ; est-ce qu'elle savait seulement, l'idiote, combien il avait été heureux avec elle? Et puis, elle était partie, s'était arrachée de lui, pour une histoire insignifiante. Les femmes sont bêtes. Aucune importance, tout cela n'avait aucune importance. Pourtant, peut-être n'est-on jamais assez poli ni assez doux. La douceur est un privilège de la force.

Le petit écureuil était là, dans la mousse, pas plus grand qu'un pied de Mathieu. « L'homme a le droit d'être chasseur ». Bien sûr, ce n'est pas un crime, mais, les crimes, il faut parfois une sacrée loupe pour les déceler. C'est plus intéressant que d'interroger le ciel et les étoiles. Mathieu avait envie de s'arracher la peau et de crier : « Regardez, regardez comme c'est laid, comme ça saigne, un homme, quand il n'a plus sa peau pour le cacher. Pas de mère, pas de chien, pas d'ami, pas de femme... » La femme était là-bas, appuyée contre un arbre. A pas très lents, Mathieu vit s'avancer vers lui Barbara, son double et son contraire. Le trésor des vieux contes sortait des entrailles de la terre.

— Barbara, sommes-nous morts, dit Mathieu.

— Non, Mathieu, tu rames sur un lac d'Écosse et moi, je te regarde.

— A quoi penses-tu, Barbara?

— Je pense qu'à Paris, j'étais ta femme ; tu m'avais donné ta forme, ta pensée. Mon créateur... Je parlais, je riais comme toi, je mangeais des choses que je n'avais jamais mangées. Ici, je suis ton ombre. A Paris, je souffrais, il y avait des heures sur une montre, des êtres de chair et de sang. Ici je suis avec toi entre le ciel et l'eau, avec l'envie de ne jamais aborder, sinon pour vivre avec toi dans une hutte de roseaux. Le soir, tu pêcherais. Nous attendrions la mort sans y croire, car l'amour nous cacherait dans ses ailes.

Au loin, des pas firent résonner la terre sèche, un chien hurla d'une façon désagréable.

— Les vilains ne sont pas loin, dit Mathieu. Comment va-t-on se débarrasser de Mgr le Demeuré, de sa garde, du petit lardon, même de Peau d'Ane qui est collant en diable lorsqu'il sent le titre et le fric sous roche. Ça fait beaucoup de monde à tuer. Si tu veux que je m'y mette tout de suite, ne perdons pas une seconde. Après l'assassinat de l'écureuil, tout me semblera bénin. Ah ! qu'il fera bon dans ce château désaffecté, cueillir le muguet, la noisette et même, en hiver, les nèfles, après la première gelée. Allons, ma belle, mon héroïne, faites un sourire au vengeur du pauvre peuple opprimé !

— Oh Mathieu ! fit Barbara avec le sourire d'Ophélie.

— Oh ! ça va madame, vous entrez avant votre tour, vous n'êtes que du dernier tableau, lorsque nous partirons tous deux enlacés, vers le lit seigneurial. Toi, vêtue de blancheur et de fourrure, moi tout nu, à la recherche de l'amour fou.

— Oh ! moi, tu sais... dit Barbara en reprenant l'accent et le visage qu'elle avait à Paris, où tu voudras, quand tu voudras, même sur une planche à clous avec, pour peigner mes longs cheveux, le peigne du chien ou la brosse à évier !

— Dites-moi, mon cher, disait le soir, à dîner, lord Ellenbury en s'adressant à Mathieu, il me semble que vous ne travaillez pas beaucoup à vos romans policiers?

— Vous faites erreur. J'ai presque achevé celui qui se passe dans le cadre de votre maison.

— Beaucoup de meurtres?

— Très peu. Trois, peut-être quatre ; juste ce qu'il faut pour donner le bonheur à deux êtres.

— Ils le méritent?

— Ils en sont intimement persuadés. Après tout lorsqu'on fait la guerre on ne regarde pas à quelques millions d'hommes. Je suis beaucoup plus modeste.

— Mais a-t-on le droit de tuer par amour?

— In-con-tes-ta-ble-ment.

Le silence gagna les coins les plus sombres de la pièce. L'amour et la mort sont des sujets de conversation très déplacés, surtout devant un *chicken-pie*. Mlle Audièvre semblait être la seule à approuver les paroles de Mathieu.

— Nous assassinons toute la journée, dit-elle. En paroles, en rêve, parfois même en action. Pour moi...

Lord Ellenbury avait cessé de s'intéresser à une conversation aussi dépourvue d'idéal, venue des bas-fonds de l'être, provoquée par « une sorte d'esprit vulgaire à la fois puéril et diabolique ».

Le lendemain matin, lord Ellenbury, qui avait beaucoup bu et fort peu dormi, fut trouvé mort dans sa baignoire. Lorsque Mlle Audièvre, qui l'avait quitté à 7 heures, vint lui porter son jus de framboise, son porridge — vers 9 heures moins le quart — l'eau de son bain était encore bouillante. Il était mort incontestablement — de congestion. Ce fut le diagnostic des trois médecins. Mlle Audièvre demanda l'examen des viscères : ils ne contenaient même pas la quantité de poison nécessaire à tout homme normal.

Personne ne songea à prendre le deuil. Non par indifférence : Mlle Audièvre faisait peine à voir, mais elle était

toujours en noir. Le fils adoptif partit avec le jardinier pour se livrer à la culture intensive des tubéreuses et des primeurs. Histoire de dépayser son chagrin et d'utiliser noblement ses petites économies.

Lady Ellenbury — il se trouva qu'elle était véritablement l'épouse du défunt lord, au moins sur le papier — qui ne s'était guère plus aperçue de la présence de son époux que lui de la sienne, trouva son absence parfaitement naturelle. Elle continua de porter ses robes blanches ; de courir autour du lac pendant les nuits de pleine lune, de poser sa tête, fruit trop lourd, sur l'épaule de son amant ou sur sa petite main ouverte, de supporter avec douceur et coquetterie les témoignages d'adoration, les soins dévots de Mlle Fréquine Audièvre.

Chaque jour, la table se couvrait des mets les plus raffinés. Il y avait d'admirables vases de fleurs dans le salon, du whisky dans les verres glacés, de l'encre dans les stylos, un silence ouaté, seulement troublé par le craquement d'un meuble, le chant d'un oiseau, l'aboiement d'un chien, ou la voix d'or de Barbara chantant l'une de ses éternelles petites chansons.

Vers la fin du printemps, après avoir cueilli les derniers muguets et les premières noisettes, Mathieu commença à donner des signes non équivoques d'ennui. Il bâillait, faisait de la gymnastique, revenait de ses promenades en ville les bras chargés de disques qu'il écoutait le soir en tapotant avec impatience le bras de son fauteuil. Plutôt que de le vieillir, l'ennui le rajeunissait ; il avait l'air d'un enfant de seize ans énervé par de trop longues vacances. Les nuits, cependant, le replongeaient dans les délices de la présence charnelle de Barbara, qui le jour semblait un nuage en quête du ciel, c'est très embêtant.

Donc, par un mois de mai beau comme tout, à l'heure du déjeuner, Mathieu posa brusquement sur la table le verre de vin qu'il allait porter à ses lèvres.

— Nous partons demain pour Paris, Barbara, fit-il. Puis, comme si on l'avait interrogé, il ajouta : J'ai besoin de parler avec des hommes.

— Oh ! dans deux heures les bagages seront prêts. Mlle Audièvre m'aidera.

— Cela ne t'ennuie pas de partir?

Visiblement, Barbara ne comprenait pas le sens de cette question. Alors Mathieu déjà libéré lui frappa un peu fort sur l'épaule.

— J'habiterai la chambre du sixième, mon rat d'égout nain, il y a en bas un café-tabac où j'achetais mes cigarettes. Je me demande s'il y a toujours des marchands de journaux. Comment s'appelait ce type si drôle qui avait un bar dans

l'avenue Montaigne, sa femme chantait en faisant cuire les œufs. Ah ! surtout ne touchez pas à mes affaires, tu sais bien, j'ai horreur de ça. Il n'y a que moi qui sache faire mes valises. Et vous, Mlle Audièvre, tâchez qu'on vous retrouve à notre retour, mère de plusieurs enfants !

Pâle jusqu'aux lèvres, Mlle Audièvre sourit sans répondre.

LISE DEHARME

LE DIEU A DOUBLE FACE

Le R. P. Sahagun avait bien sujet de s'alarmer ; c'était au premier siècle de la conquête.

Quoique les Indiens fussent devenus ses amis, il flairait parfois dans leur attitude quelque chose d'insolite : mouvement de recul, tressaillement, silence prolongé ou cette manie de cacher leurs secrets derrière un sourire et Don Bernardino devinait aussitôt qu'une vieille divinité païenne cherchait à se faufiler dans son couvent. Encensoir au poing, soutane retroussée, il l'exorcisait d'urgence en prose latine.

Plus tard il utilisa un autre procédé : le doigt tendu vers un Christ ensanglanté, importé d'Espagne à l'usage des petits Indiens. Et les petits Indiens tombèrent à genoux dévant le pitoyable objet.

Sahagun était content ; il ne soupçonnait pas que ce dieu hémorragique allait assurer la liaison avec les anciennes divinités. Le passé était trop lourd, la terreur se perpétua. Capricieuse et vivace, il me semble qu'elle sommeille encore au cœur des enfants mexicains, toujours prête à charrier dans leurs veines ses poisons refroidis.

Ils se sentent désemparés devant tant de menaces : famine, mort, ténèbres, solitude. Désemparés comme des enfants. Abandonnés comme nous le sommes tous. A chaque instant ils redoutent le maléfice d'un invisible sorcier. Exactement comme l'humanité actuelle qui s'attend chaque nuit à une nouvelle bombe, à de nouveaux anges exterminateurs.

Leur épouvantail s'appelait Tezcatlipoca. Un dieu insolent, insaisissable, fantasque, incapable d'emprunter les chemins droits. Il lui fallait le piment de l'humiliation pour savourer ses vengeances. Tout cela n'est sans doute pas particulièrement

mexicain, on retrouve le personnage dans plus d'un olympe, mais celui-là se hissa jusqu'au trône du ciel et marqua de son empreinte ineffaçable toutes les âmes de son peuple.

Sa légende est tenace, l'ombre du dieu sournois plane sur la révolution de 1910 et l'atmosphère qui environne la mort de Zapata rappelle assez celle où baignait le monde aztèque.

Tezcatlipoca se déguise en pauvre marchand d'épices, ensorcelle la fille du roi, obtient sa main, mais ne parvient pas à vaincre le mépris des courtisans qui persuadent au roi de l'attirer dans un piège sur quelque champ de bataille ; abandonné parmi les nains et les bouffons — caricature mexicaine de l'héroïsme — il charge l'ennemi et remporte la victoire. Une vraie victoire mythologique, dirait-on, si le Mexicain était moins réaliste dans sa façon d'imaginer les dieux et d'apprécier les hommes, car le céleste épicier n'aime pas les mauvais tours et sa vengeance sera sanglante. Une lourde incertitude pèse sur la capitale où le triomphateur est attendu. L'éternelle incertitude qui pend sur le monde moderne. Ce dieu est un symbole !

Mais il tombe comme la foudre et se réjouit de voir les traîtres camoufler leur angoisse derrière leurs faces de bons apôtres. Lui aussi va jouer à grippeminaud avec eux.

Le peuple accourt au-devant de lui, arborant les étendards de pierres précieuses, quetzalapanecayatl et xiuhchimali. Le dieu victorieux — méfiez-vous du vainqueur, même s'il est un dieu ! — se met à danser, à jouer de la flûte, et en route vers le palais, où le roi en personne aide le divin champion à planter dans ses cheveux les plumes de la victoire, à se peinturlurer le ventre en jaune et le visage en rouge, couleurs glorieuses.

Puis le gendre berné, le dieu travesti, l'ex-misérable marchand de poivre fait proclamer à sons de trompe qu'on ait à se rendre tous, sans exception, à la fête extraordinaire qu'il va donner. Chaque printemps ne nous invite-t-il pas à quelque fête de ce genre? Et combien ont été mystifiés l'année précédente? Que sont-ils devenus? Pas un seul qui ait tenu compte d'un avertissement !

Tout le monde se rend à l'invitation. Le magicien recommence à danser, chante des chansons magiques, la foule le

suit, traverse un pont que le divin artiste met aussitôt en pièces. Des milliers de badauds dégringolent dans l'abîme. Les rescapés sont comme aveugles, ne savent même pas pourquoi.

Et la fête continue. (Jusqu'à nos jours !) Les gobe-mouches sont invités à aménager un grand jardin. (Comment ne pas songer aux utopies des temps modernes, aux barbouilleurs de fresques qui badigeonnent les murs de leurs églises sans pour cela ouvrir les portes du paradis, sans même se douter que Tezcatlipoca guide leur pinceau !) Et les volontaires affluent, remuent la terre, arrachent le chiendent, dessinent les plates-bandes, tandis que le céleste horticulteur les extermine à coups de râteau, parmi les roses piétinées. Comme aujourd'hui les hommes tombent frappés par la malaria, assommés par le *pulque*, paralysés par la poliomyélite.

Et le dieu reparaît, sous un autre équipement, accompagné d'un nain ; la foule se précipite, le petit homme se met à danser ; les spectateurs éclatent de rire, se trémoussent, trépignent, flageolent, tombent raides morts. Une nouvelle vague déferle aux pieds des bateleurs ; le gnome continue ses pirouettes. Le dieu se lève en ricanant et nargue les curieux :

« Ne voyez-vous donc pas que nous sommes en train de vous tourner la tête, de vous rendre idiots? Qu'attendez-vous pour nous massacrer? »

C'est cela qu'il désire : être la victime, pour avoir ensuite un motif de vengeance.

Le dieu et son danseur sont lapidés, mais les justiciers ne sont pas tirés d'affaire. Les deux cadavres empuantissent la ville et deviennent si lourds que tous ceux qui se risquent à les décoller du sol se rompent les entrailles et meurent.

Quelle nouvelle surprise le dieu va-t-il réserver à son peuple? *Quien sabe* — qui le sait?

Aujourd'hui encore les hommes se posent l'éternelle question et se font à eux-mêmes la réponse : *Quien sabe.* Le dieu qui terrifia les ancêtres règne encore sur les descendants et continue de les tourmenter, de les faire succomber à la tentation de tuer ; et ceux qui sans le savoir tuent en son nom deviennent ses victimes de prédilection ; leur crime pue vers le ciel des cités, des églises profanées et des temples

désaffectés ; ils se donnent des airs de bravaches, se flattent de ne pas croire à la religion, narguent les dévots, mais ces enfantillages ne changent rien aux faits : Tezcatlipoca est toujours présent, c'est le dieu du destin. Sahagun a découvert qu'il recommença à vivre après s'être laissé lapider ; voici ce que le moine rapporte : Iztac cuixtli, un oiseau blanc, fut aperçu distinctement au moment où, le cœur percé d'une flèche, il survolait la ville. — L'oiseau blanc sur Mexico..., sur toutes les capitales du monde !

Au même moment il vend des drapeaux sur la place du Marché, des drapeaux qui s'enflamment dès qu'on les touche. (Dites-moi, bonnes gens, si cette pyrotechnie n'est pas d'actualité?)

En même temps il fait pleuvoir des pierres et falsifie les aliments.

Il ébranle la terre, il pourrit les âmes. Comme ses desseins sont imprévisibles ! C'est le terrain volcanique qui a dû le créer, il est tellement fait à l'image de l'homme, ce dieu ! On lui attribue vaguement la découverte de l'obsidienne, mais on assure qu'il apporta les vents, celui qui amène la pluie tout comme l'ouragan qui détruit les récoltes. Seigneur des girouettes, fais voir ta vraie face, ou nous te lapidons !

Ses souffre-douleur lui répondent par des menaces (l'éternel ultimatum de la terre au ciel), ils essaient de l'amadouer par des cadeaux ou des génuflexions. Incapable lui-même de se contenter d'un seul visage, il a réussi à leur imposer une divinité à deux tranchants. Invisible et omniprésent, comme tu ressembles au destin, Tezcatlipoca !

Avant la conquête espagnole, tu avais déjà pris ta place au premier rang des dieux. Ce qui te distingue de tes célestes concurrents dans les panthéons d'autres peuples, sentinelle avancée de la théogonie aztèque ! Et ils t'imaginaient, tes mortels sujets, rôdant par les grands chemins, prêt à rançonner comme à venir en aide, eux qui, le long des routes, à intervalles réguliers, aménagèrent des bancs de pierre pour que tu pusses t'y délasser. La créature qui t'y rencontrait pouvait en profiter pour venir à bout de toi et réveiller enfin la vieille espérance qui dormait au fond de son cœur. Mais il y a toujours deux issues à un combat — ô cœur mexicain

parié et perdu ! — le lutteur terrestre risquait aussi de perdre la partie et de ne plus avoir que le regret de mourir.

★

J'ai tiré Tezcatlipoca de l'olympe mexicain parce qu'il recèle la gamme de toutes les vertus, peur et courage, ruse et désespoir, révolte et dévouement, que ses adorateurs (il y en a toujours) jugent indispensables à l'entretien de la vie.

Je citerai d'abord l'exemple de la nature : elle est pauvre et riche en même temps, impénétrable et perfide, remplie d'embûches, pénétrée d'épouvantes.

Elle a d'étranges façons de se protéger, d'inexplicables fantaisies dans le domaine du mimétisme. Elle n'emprunte pas ses couleurs à la délicate palette des terres septentrionales, où les papillons se changent en feuilles et deviennent inoffensifs. Au Mexique, les papillons sécrètent à travers leurs ailes un visage de Méduse et ressemblent, avec leur poil grisâtre et leur museau pointu, à des rats. Et les gouttes de sang qui perlent à leurs aisselles ne sont pas pour nous rassurer.

Même leurs cocons, derrière lesquels ils rêvent leur résurrection, il semble que ce soit, dans le déclin du jour, à l'heure où volent les hiboux, des visages d'hommes phosphorescents. — L'espèce humaine proposée comme épouvantail ! Malicieuse nature ! Pareille à Tezcatlipoca, miroir fumant, le dieu aux mille masques !

Voici les cactées qui donnent au paysage son caractère exotique ; ils sont tendres au fond de leurs cœurs de cactus ; ils poussent sur les sols arides des déserts sans eau ; où la vie est dure ; où la seule fraîcheur qu'ils puissent trouver, ils doivent la chercher dans les entrailles de la terre ; leur floraison est un brouillard de couleurs, ils devraient être sûrs de séduire. Mais ils se hérissent de piquants, comme s'il n'y avait plus de joie au monde.

Et voici les hommes ; armés de piquants, eux aussi, non pour blesser, mais parce qu'ils sont persuadés qu'il faut toujours se tenir sur ses gardes. La vieille méfiance qui plonge ses racines au fond des temps ; celle de l'Indien quand

les prêtres dansaient devant la vierge vouée à la mort et lui annonçaient que le dieu du printemps l'avait choisie pour fiancée ; cinq minutes plus tard sa tête sanglante gisait aux pieds du sacrificateur, à côté du corps encore palpitant. Méfiance que les Espagnols n'ont pas chassée en pendant à un arbre, pour récompenser sa loyauté, leur seigneur Cuauhtemoc.

Méfiance envers l'inconnu qui guettait aux quatre points cardinaux. Envers tous ceux qui se sont installés dans le pays. Envers le blanc du Nord surtout, venu y faire fortune et qui s'y comporte assez souvent comme un exploiteur ; et mille gentillesses sont aussitôt broyées comme du grain entre les meules de cette méfiance, chaque fois que le *Gringo* fait une faute de tact (et Dieu sait si ce quidam mal dégauchi peut en commettre). Méfiance de vieux peuple en face d'une nation jeune ; des Grecs à l'égard de Rome, du Romain envers le Germain, des Hindous envers les Anglais, du nègre à l'égard des Boers. Les Mexicains, il est vrai, font des distinctions : ils célèbrent les Français ; le 14 juillet est aussi leur prise de la Bastille ; pourtant leur vrai jour de gloire serait plutôt le 5 mai, puisque ce jour-là l'armée mexicaine battit les Français à Puebla (mais ne soyons pas mesquins envers celui qui nous a donné la satisfaction d'une victoire) ! Ils détestent les Espagnols, qui se sont attribués le monopole du ravitaillement et ils les traitent volontiers de traîneurs d'éperons ; au cours de la représentation d'une pièce historique sur Cuauhtemoc, des centaines d'enfants invités sifflent et conspuent Hernan Cortez toutes les fois qu'il fait une entrée. Nous sommes en 1950 !

En revanche les Mexicains sympathisent avec les Allemands, et qui plus est, ils savent pourquoi ; l'émigré qui depuis soixante ans a renoncé à une Allemagne pléthorique pour les rizières de Sinaloa, les plantations de café du Chiapas et se consacra tout entier à sa nouvelle patrie, prit pour femme, au contraire de tous les autres étrangers, une jeune fille mexicaine, celui-là contracta un véritable mariage avec ce peuple si méfiant ; il est venu trop tard pour emplir ses poches ; il ne lui restait plus qu'à se transformer en bon serviteur, pour devenir un ami ; il a si bien gagné la faveur de ses hôtes

que ces derniers se plaisent à voir dans les Allemands leurs futurs conquistadores.

Le Mexique : un monde fascinant, un chaos primitif; noblesse et dénuement sous la même cabane ; éternelle et muette protestation contre l'inexorable destin ; excitation à la pitié ; renoncement à la raison, évasion vers le sentiment ; sympathie pour les condamnés ; répugnance instinctive pour les abstractions juridiques ; haine du vainqueur, culte du vainqueur ; amour du paradoxe. Tezcatlipoca est un dieu fantasque ; les Aztèques l'avaient surnommé : Moyocoyotzin, le capricieux.

★

Un groupe s'arrête devant ma maison au moment où les premières nouvelles de la seconde guerre mondiale arrivent du lointain Orient : « VOLONTAIRES DE LA MORT, DES JAPONAIS MONTÉS SUR DES TORPILLES CHARGENT LES CUIRASSÉS BRITANNIQUES. »

« *Que machos!* » s'écrie une femme. (Ils en ont !)

Elle espère que je l'ai entendue derrière mes cactus, car elle me prend pour un Américain du Nord.

« *Pobrecitos!* » ajoute un homme. (Pauvres petits gars !)

Pobrecitos, machos : les deux mouvements du cœur ; tout le code sentimental du Mexicain en deux mots. « Ne vous posez pas tant de questions, vous voyez bien que ce n'est qu'un jeu ! » me disait Anita Brenner, pour qui le pays n'a plus de secret, puisqu'elle est à la fois Nord-Américaine, Juive et Mexicaine. Encore naïf à l'époque, je trouvais drôle que dans ce pays un artiste, une gloire de la peinture, pût changer toutes les semaines d'opinion politique. « Pauvre petit gars, disait Anita, il joue au dur, malheureusement il ne se prend pas au sérieux, son amour ou sa haine ne sont que des enfantillages ! »

★

« Pourquoi nous haïssez-vous? » demandait à la célébrité en question une Nord-Américaine revenue de ses illusions. Le Mexique était l'allié des États-Unis, ce qui n'empêchait

pas le bon peuple de siffler au cinéma l'apparition de Roosevelt et d'applaudir à tout rompre lorsque Mussolini se détachait sur son balcon.

« Parce que nous autres Mexicains sommes d'origine japonaise ! » répliqua le peintre sans se douter une seconde qu'il venait de lâcher une ineptie.

« Et peut-on savoir, maître, pourquoi vous nous aimez?

— Mes parents étaient Chinois ! » répondit-il sans hésiter.

★

Amusement pour le plaisir de s'amuser, besoin de jouer avec le feu, divertissement sentimental, jeu innocent, jeu pervers? Tantôt l'un, tantôt l'autre, selon l'humeur du moment et la conformation du protoplasme ; mais de toute évidence c'était un jeu et ce serait encore un jeu, même si les boches du Kremlin, avec leurs flics et leurs racoleurs d'esclaves, devaient transformer une fois de plus en enfer ce pays qui a déjà été tant de fois un enfer *ad majorem Dei gloriam*.

★

Si quelqu'un s'avise un matin, d'après cet échantillon, de conclure que ce peuple méprise les tyrans, exècre la violence et ne cherche qu'à jouer, il se trompe encore un coup : avant midi, il tombera sur un groupe d'individus qui lui démontreront que le Mexicain a un faible pour les *brutos*, les énergumènes de l'histoire, genre général Aspirine qui a rudement bien fait de soigner la migraine de son serviteur avec un revolver. Le soir, un troisième groupe nous convaincra à grand renfort de mélodies et de complaintes que chanter, danser, faire l'amour, se laisser bercer par la vie au sein de la nature suffit pour être heureux, et que le salut est ici, rien qu'ici, sur la terre mexicaine où dorment les volcans.

★

Au palais de Zocalo, un lieutenant d'artillerie tire sur le président Avila Camacho, il y a quelques années de cela ; par

bonheur le haut dignitaire portait plastron d'acier et pratiquait la boxe ; il tombe à bras raccourcis sur le conspirateur. La garde tire ensuite sur le lieutenant et le blesse au ventre. Il meurt à l'hôpital militaire, hors de la ville, non loin du champ de courses. Partout dans la ville on ne parle que du *pobrecito*. Je dresse l'oreille, surpris de ne pas entendre l'autre mot, mais personne ne le prononce.

Le Président est aimé, autant qu'un président peut l'être en période de crise. Nul n'a souhaité sa mort, dans la mesure où l'être humain, au fond de son subconscient, ne souhaite pas toujours la mort de ses maîtres. Dans les journaux on félicite le Président, mais le peuple continue à parler du *pobrecito*, du pauvre petit assassin qui vient de mourir.

On admire son courage. N'a-t-il pas osé pénétrer directement dans le palais? Qui d'entre nous s'y risquerait? Le Président est général, l'auteur de l'attentat simple lieutenant. Toujours les moins gradés qui succombent, c'est l'évidence même. On accuse la société, on érige en arbitraire le résultat d'une balle dans le ventre. Un avocat de la *calle Donceles*, apprenant la mort du meurtrier, déclare tout bonnement que c'est un assassinat et un déshonneur national. Dans une notice publiée par les journaux, on apprend que le jeune officier avait tenu, pour la circonstance, à revêtir l'habit de parade. Nouvelle preuve que l'homme n'était pas un hypocrite et qu'il avait cherché au grand jour un exutoire à sa conscience blessée. Les syndicats font paraître des photographies prouvant que l'officier appartenait à un groupement catholique. Les photos sont placardées sur les murs ; deux jours plus tard elles sont toutes arrachées ou barbouillées ; par des catholiques ulcérés? Que nenni, j'en suis sûr ! Mais bien plutôt par l'opinion publique qui n'aime pas qu'on fasse de la politique avec ce qui n'est pas de son domaine. Le Mexicain de la rue n'applique pas à l'auteur d'un attentat les théories de Freud ou de Jung, il continue à murmurer : pauvre petit gars ! Le Mexicain est un sentimental.

★

Nouvelle loi sur la presse. Grève d'une semaine au journal *Novedades*. Le lendemain de l'accord, Herrerias, *gerente general* de la gazette, est assassiné dans un salon, avant son entrevue avec le président du district fédéral. Par un chef de grève, mis à pied, un jeune rédacteur soupçonné d'être communiste, Zamarippas. Personne ne connaît encore le mobile du crime : le meurtrier est au secret, *incommunicado*. La première réaction de mes amis, qui ne sont pas communistes, mais pour ainsi dire apolitiques, est de s'inquiéter à son sujet. La famille de la victime est riche, paraît-il ; elle peut acheter des influences, soudoyer des avocats ; elle fera traîner le meurtrier devant les tribunaux et probablement devant le peloton d'exécution. Une loi ne vient-elle pas d'être promulguée, permettant de nouveau à un jury de voter la peine de mort? *Pobrecito!* Pendant plusieurs jours le mot court les rues. Il s'agit finalement d'une loi d'exception touchant le viol et le brigandage, lorsque les délinquants se livrent à leurs tripotages en pleine campagne, hors des limites de juridiction. Mes amis recommencent à respirer.

★

Aux environs de Pachuca on arrêta une bande de drôles qui s'adonnaient à la fornication clandestine. Les journaux les traitèrent de satyres. Puis on les condamne à mort ; la ville tout entière en a plusieurs jours le souffle coupé. Les esprits s'exaltent, les cerveaux bouillonnent. Si la nouvelle était parvenue qu'ils étaient graciés, on ne leur aurait pas pardonné cette déception. Mais la grâce présidentielle est refusée : la danse macabre va commencer. Au tournant du siècle, un artiste de talent a publié une série de gravures populaires ; ses thèmes favoris étaient *la calavera*, la danse des morts et les fusillades ; on achetait ses images pour les accrocher dans la chambre à coucher afin de s'endormir en rêvant d'arme à feu et de peine capitale.

Au cours des journées qui précèdent l'exécution des

« satyres », les gazettes oublient qu'il y a « quelque part » une guerre mondiale. Au lieu des communiqués officiels ils publient la photo du prêtre qui a recueilli la confession des condamnés ; les photos des mamans (attention ! nous touchons la corde sensible !), des enfants, « qui, demain, seront des orphelins. » Demain? quelle terrible échéance ! N'est-il pas encore temps d'en différer le terme?

L'échéance est remise — à cause du vendredi saint. L'attendrissement tourne au mysticisme. L'heure fatale est enfin arrêtée : c'est pour demain, à l'aube.

On flaire la mort qui se cache déjà là, au fond d'une caserne de Pachuca, dans les culasses de huit mousquetons.

Le lendemain matin, les autorités laissent entrer les photographes, mais les cinéastes sont renvoyés chez eux ; filmer est indécent, déclare le commandant, et tout le monde de lui faire une ovation pour sa délicatesse ; après l'exécution, son premier souci est de tenir les familles au courant : encore une intention qui ne laisse personne indifférent ; de la ville nul ne put percevoir la salve du peloton : le commandant avait choisi un fort éloigné comme lieu d'exécution ; tout cela est extrêmement louable, dit la foule ; mais plus dignes d'éloges sont les fusillés, ajoute la foule : debout, mains dans les poches du pantalon, le regard fixé sur les canons de fusils ; l'un d'entre eux refusa qu'on lui bandât les yeux. « A quoi bon? » demanda-t-il. *Bravo, que macho!* (Voilà un gaillard !) Pourquoi n'aurait-il pas le droit de dévisager ses assassins? Les journaux écrivirent : *Murieron con stoicismo!* (Ils sont morts en stoïciens !) La vieille philosophie grecque qui se dérange une fois de plus pour distribuer ses bulletins d'éloges. Dès le lendemain, on prétend que le véritable instigateur des saturnales est encore en fuite ; le chef de bande, le boute-en-train. Et les courriéristes de se lamenter, de se déguiser avec la peau des morts : c'est toujours les mêmes qui se font tuer, n'est-ce pas?

Les violeurs de femmes sont maintenant *los infortunados*, les malchanceux. Je ne cite que des extraits de presse, les titres en gras des journaux à gros tirage. Et à la fin on entend de nouveau le mot qui ne résout rien : *pobrecitos!* (pauvres diables !) L'identification avec les suppliciés.

Appelons cela paradoxe ou simple réaction humaine, c'est en tout cas un comportement qu'il faut aller rechercher au sein de cette humanité instinctive, sombrée dans l'âge des partis et des idéologies infectieuses qui se contaminent à leurs propres chancres. Quelque nom qu'on donne à cette attitude, elle demeure étrange — étrange et difficile à expliquer.

*

Lorsqu'on traverse, quelques jours avant la récolte de la vanille, l'État de Veracruz, et qu'on s'attable le soir dans les villages, en face d'un alcool de canne à sucre, on éprouve un malaise, comme à l'approche d'un orage ; l'inquiétude rend les hommes maussades et le sourire de la fillette potelée qui leur sert à boire en robe de dentelle ne parvient pas à les dérider.

Les villages de planteurs ont la garde d'un trésor : la vanille. Dans chaque pays qui la recèle la richesse apporte toujours cette inquiétude. C'est comme la tension d'une vapeur dans une chaudière, mais le Mexique a le courage des explosions indispensables.

Je suis loin d'approuver cette solution ; j'ai souvent pensé qu'elle rendait le pays plus malheureux, souvent aussi il m'est arrivé d'applaudir à ses éruptions volcaniques.

Si par hasard vous vous promenez à dos de mulet dans la région de Papantla, n'essayez pas de fixer, même approximativement, la valeur du domaine, toute évaluation serait absurde. La grise pyramide El Tajin « la foudre », comme on l'appelle, domine le sauvage eldorado ; il semble qu'elle lance des éclairs ; de ses centaines d'orbites braquées vers l'espace, elle surveille les champs de vanille. L'air est plein d'électricité et la terre grouille de serpents rouges. On marche pendant des heures sans rencontrer un être humain. Mais à perte de vue toute une végétation peuple le paysage. La richesse du pays. Chaque capsule brune, cachée sous les feuilles équivaut des espèces sonnantes et trébuchantes. Aussi les paysans se font-ils payer en pièces d'argent qu'ils enfouissent dans la terre. Tous les ans les accapareurs viennent rafler la récolte pour conserver le monopole de la vanille ;

nul n'oserait jamais porter la main sur eux : ils sont sacro-saints, comme des prêtres dont la mort fâcherait les dieux.

Quand le fruit est à l'abri et l'argent dans la terre, le calme renaît un peu dans les plantations. Mais avant et pendant la cueillette, la mort sous toutes ses formes rôdaille dans la campagne.

L'histoire suivante me fut racontée par une Hollandaise qui vagabonda à travers toutes les forêts vierges du Mexique ; bien que cette aventurière férue d'amour pour les Indiens fût souvent le baron de Crac de ses propres tribulations, j'ai compris, au cours de mes randonnées dans les forêts environnant le Tajin, qu'elle n'avait pas dû exagérer. J'ai vu des trous creusés dans les champs de vanille et lorsque je demandai à mon guide, un superbe Totonaque, à quoi ils pouvaient bien servir, il me répondit sans la moindre ironie et presque d'un ton sec :

« A y enterrer les voleurs de vanille ! »

Voici l'histoire : un soir, Armando aperçoit une lumière qui vacille au milieu de ses champs, près de la rivière ; c'est là que se trouve sa plus belle plantation ; elle est mûre pour la récolte. Le voleur a choisi le bon moment : quelle chance pour Armando que les moustiques l'aient empêché de dormir !

Il va pouvoir rafraîchir ses mains criblées de piqûres dans le sang d'une fripouille !

Il rampe avec des précautions d'Indien vers la lumière révélatrice. Des cactus s'écrasent sous ses mains. Des feuilles d'agaves entaillent ses mollets. Les manœuvres d'abordage durent une heure, mais la vengeance le récompensera. Enfin la lampe est là tout près de lui ; il bondit, pousse un cri de bête — et trouve la lampe attachée à un arbuste ; pas de voleur en vue. Il examine les plants : pas une gousse ne manque. Il s'arrête, réfléchit longuement et ne comprend rien. Dans son désarroi il oublie de décrocher la lanterne et rentre droit chez lui. Il demeure éveillé, écoutant les lézards faire leur bruit de crécelle et les oiseaux baiseurs leur clappement. Il éprouve une humiliation, sans pouvoir lui donner un nom ; comme si on venait de lui faire un affront. Enfin l'aube se lève, tout redevient un peu plus clair. Il fait une promenade matinale dans les champs et découvre que sa

plantation à flanc de coteau a été complètement saccagée. Il regarde les capsules vides, il regarde vers la vallée où, la nuit précédente, la lampe l'avait attiré, et soudain il comprend : c'était une ruse d'Indien. Armando était tombé dans le piège comme le plus goitreux des bergers.

Il dégringole la colline pour aller chercher la lanterne. Il ne la trouve plus. Le voleur a osé revenir la décrocher. Un oiseau siffle dans les palmes au moment où Armando furieux brise l'arbuste qui servait la veille de porte-lampion. Hier aussi l'oiseau a dû siffler ! Le voleur, caché à proximité, n'a-t-il pas ri sous cape en voyant sa victime ramper vers la veilleuse? Comment peut-on se rendre aussi ridicule? Et en ce moment n'y a-t-il pas encore quelqu'un en train de l'épier? Armando plonge dans le fourré ; un serpent déguerpit dans un frôlement d'herbes ; l'homme s'enfuit, zigzaguant à travers les buissons. Sa cervelle bouillonne. Il s'agit bien maintenant des gousses de vanille qu'on lui a volées ! Ce qu'il a perdu est infiniment plus précieux : sa dignité. Voilà ce qu'il croit. Il ne le dit pas, il le sent. L'autre était *mas listo*, plus agile, avait *mas huevos*, plus de couilles. L'homme tend l'oreille autour de lui : est-ce que l'oiseau ne s'est pas mis à rire? Arrivé au village, il entend toujours l'oiseau se moquer de lui. Il ne se rend pas compte que ce n'est pas le même ; que les arbres de la *plaza* sont pleins d'oiseaux. Voilà Armando qui cherche son ennemi dans les branches des arbres ! Il mettra des jours à le trouver ; c'est dans une *barranca* qu'il le dénichera, où le gredin faisait boire son âne.

Armando n'attend pas l'arrivée des témoins ; nul ne verra comment il lave sa honte dans le sang de l'autre. Il l'étend d'un coup de *machete* comme si l'autre était une canne à sucre. Puis il retourne au village et convoque les amis chez le liquoriste. C'est lui qui régale, tout le monde respecte la coutume : on tend la cruche pleine au plus ancien et l'assistance se découvre tandis que le vieux offre une libation à la terre. Après quoi chacun calme sa soif et Armando raconte qu'il s'est vengé, que tout est en ordre. On le félicite ; il ne vient à l'idée de personne d'invoquer la police ou de quitter la table subrepticement et d'aller trahir un ami pour trente pièces d'argent. Ils forment une seule famille, avec la même

conception de l'honneur. Je parle des Indiens ; ils n'ont pas changé depuis l'époque de Doña Marina, la Malintzin, l'interprète de Hernan Cortez ; pour emprunter une définition à Samuel Ramos, le meilleur juge de son peuple, ils sont comme un chœur silencieux autour de l'autre peuple ; pareils au chœur de la tragédie grecque. Ils frappent de leur *machete* comme si les dieux leur en avaient donné l'ordre. Avec la différence que c'est le dieu de l'orgueil qui dirige leur main.

*

Il arrive parfois que l'Indien humilié trouve une vengeance moins sanglante. Au cours de l'été de 1941 des amateurs nous invitèrent à une course de taureaux dans un rancho près de la capitale. Un toréador, tué quelques mois plus tard d'un coup de corne, me révéla les dessous de la tauromachie telle que la pratiquent les amateurs. C'était très mexicain, mais ce qui se produisit ne l'était pas moins. Voici :

Un jeune étudiant venait de passer un examen ; pour le distraire, son père organisa un combat dans le rancho. Le matin, le fils avait bel et bien échoué à toutes les épreuves, mais ses amis persuadèrent au directeur de l'école d'attendre la fin du spectacle pour annoncer au père la mauvaise nouvelle. Alfredo, le vaincu de la matinée, aurait du moins une chance de triompher l'après-midi. On n'allait quand même pas décommander une corrida à cause d'un examen raté !

A l'entrée de la propriété bâtie en troncs d'arbres, des « reines de la fête » en costume folklorique nous souhaitèrent la bienvenue. Un petit paysan crasseux voulut se faufiler dans la cour, mais une « reine » l'attrapa par l'oreille. Elle lui fit remarquer que la fête était privée et ajouta, sans soupçonner la cruauté de ses paroles : « D'ailleurs, tu n'y connais rien ! » Le petit garçon me faisait pitié et j'étais sur le point de demander grâce pour ce jeune diable brun qui pouvait avoir dix ans, lorsque soudain Alfredo, en toilette de toréador amateur fit son entrée et le petit bonhomme, les larmes aux yeux, s'enfuit vers son village.

Le match commença. Alfredo ne se montra guère plus

brillant sur le ring. Son premier taureau était si minable qu'on eut envie de siffler, surtout quand le picador, les fesses pourtant bien calées sur une selle, commit une faute en ne piquant pas la bête dans les délais réglementaires. Alfredo s'y prit encore plus mal pour le tuer. Un véritable dessin animé ! Charlie Chaplin dans la leçon de tauromachie !

Le second ruminant avait meilleure tournure et semblait choisi par quelque confrère malévole. Large de poitrail, un mufle colossal ! Il fonça dans l'arène comme projeté par un canon et se mit à encorner la barrière. Il n'était pas d'humeur à se prêter aux passes d'un dilettante. Six banderilles mal placées volèrent au milieu du cirque ; la cinquième pendillait sur la nuque saignante, comme si la bête avait voulu faire honte de leur maladresse à ces paillasses assez effrontés pour oser s'approcher d'elle.

Alfredo, blanc comme un linge, se cramponnait derrière la palissade. Nous n'étions déjà plus ses invités, mais une populace exigeante qui en veut pour son argent. Nous excitions Alfredo ; il nous fallait les passes traditionnelles, *navarra* et *varonica*, que cela plût ou non à Alfredo.

J'étais si près de la palissade que je pouvais le voir trembler de tous ses membres et fixer le taureau noir comme s'il avait été la bête de l'Apocalypse.

Les reines se décidèrent enfin à protester. Je vis une jolie bouche fardée s'arrondir en cul de poule pour siffler. Au même instant, du côté nord, un enfant sauta par-dessus la barrière.

Déguenillé, pieds nus, crinière en broussaille. Il tenait à la main un morceau de drap rouge, aussi crasseux et déchiré que le drapeau d'un vieux régiment. Je reconnus tout de suite le petit paysan qu'on avait si brutalement repoussé à l'entrée du rancho.

A peine ses pieds touchèrent-ils le sable qu'il agitait déjà son chiffon. Le taureau vit l'étoffe, gratta le sol de ses sabots et se prépara à foncer. Un cri monta dans les loges : « *Pero es un niño!* » (Ce n'est pourtant qu'un gosse !)

Puis le silence se fit jusque chez les musiciens qui, de saisissement, posèrent leurs trombones.

Le taureau chargea une première fois. Le jeune torero, à

cause de sa petite taille, dut lever son chiffon, mais le mouvement était parfait.

Des murmures de soulagement coururent dans l'arène, mais l'enfant ne voulait pas d'une victoire incomplète. Il poursuivit le taureau, pour le forcer à une seconde attaque, à une troisième, à une quatrième, et voilà qu'il tenait la bête sous la muleta.

Furieux, l'animal obéissait à toutes les manœuvres que la sainte tauromachie prescrit dans son cathéchisme : *chicuelinas, naturales, molinetes.*

L'enfant s'amusait comme s'il était sur un terrain de jeu et qu'il s'exerçât devant une carcasse à roulettes. Les pointes des cornes brillaient dans le soleil qui déclinait rapidement vers les montagnes occidentales ; comme si l'astre n'eût pas voulu assister à la mort de l'enfant.

Des cris se mêlèrent aux acclamations : « Laisse-le, drôle ! Tu as été très bien. Arrête-toi, maintenant, ça suffit. Laisse-le, gamin ! »

Le jeune torero ne semblait rien entendre ; il faisait son numéro avec la gravité d'un écolier qui passe un examen, tandis qu'Alfredo, toujours cramponné derrière la palissade, se mordait les lèvres. A chaque rencontre avec la bête, l'enfant sentait un souffle tiède lui passer sur les mains. Le vent de la mort. Il voyait au-dessus de lui briller les yeux du monstre, mais autour de lui il y avait maintenant tous les matadors du Mexique. L'humiliation subie à la porte était oubliée, rejetée comme on jette une défroque.

Alfredo se décida enfin à entrer dans l'arène. Il exigea qu'on chassât le jeune garçon. Il réclamait son droit (la fête coûtait assez cher à ses parents) ! Il en appela aux invités qui n'allaient tout de même pas se montrer ingrats !

Mais les invités crièrent qu'ils ne voulaient pas d'autre matador. Alfredo perdit contenance, ce qui, en pareil cas, arrive assez souvent à ceux de son espèce. Il bondit sur l'enfant, lui arracha l'étoffe des mains et poussa le héros du dernier quart d'heure comme un mendiant vers la barrière.

Un hurlement s'éleva des gradins. Mais le taureau sut mettre fin à cette scène fâcheuse qui aurait pu démoraliser l'enfant pour toute la vie. Il fonça et sépara les deux rivaux,

tandis qu'Alfredo s'étalait de tout son long. Un peu revenu de sa surprise, il fut assez stupide pour se relever au lieu de faire le mort. Le taureau fit volte-face et Alfredo eût été infailliblement encorné si, à la dernière seconde, l'enfant, rattrapant son chiffon — un vrai toréador prend sa revanche avec élégance — n'avait détourné la bête par une magnifique passe à la muleta.

Des amis s'empressèrent autour d'Alfredo. Il devait avoir quelque côte brisée. Mais l'enfant était debout au milieu d'une douzaine de ses pareils, surgis comme des gnomes au-dessus de la palissade pour venir lui serrer la main. L'enfant riait : il tenait sa revanche. Personne ne lui tirait plus l'oreille, nul ne prétendait plus qu'il ne connaissait rien à la corrida. Les jeunes diables se bousculèrent pour toucher les mains du champion en herbe et lui dire qu'il deviendrait un grand toréador.

Au fond de la piste, des valets chassaient le taureau vers la loge où un boucher l'attendait. Le soleil atteignait la ligne des montagnes ; il me sembla cette fois qu'il avait retardé son coucher pour assister aussi au triomphe de l'enfant. C'était un soleil mexicain et ce qui venait de se dérouler lui paraissait très mexicain. Le triomphe de l'orgueil. Je me tournai vers le toréador professionnel à côté de moi : « Merci, lui dis-je, je suis content de voir que vous préférez le sable des arènes aux lauriers du champ de bataille ! » Il comprit aussitôt. « Le Mexique est un monde, me répondit-il, nous ne sommes pas curieux de voir ce qui se passe ailleurs. A quoi bon charrier nos inquiétudes dans des tanks et des jeeps de l'autre côté des frontières? »

Ce n'est pas les frontières terrestres qu'ils visent pour s'y débarrasser de leurs inquiétudes, mais une autre frontière entre ce monde et l'au-delà, les rivages de Dieu, ce *no man's land* de l'humanité.

★

Je pense à ce que j'ai vu à Chalma, dans l'État de Mexico. C'était jour de grand pèlerinage à la blanche cathédrale qui se dresse, presque sans paroisse, comme abandonnée parmi

les murailles grises des rochers, dans la vallée tropicale d'un torrent.

Quand nous arrivâmes, des hommes couverts de plumes dansaient dans l'église au bruit sourd des cymbales. Leur danse n'avait rien de mystique, c'était un rythme syncopé, un léger tressaillement du corps.

Autour d'eux des décombres humains, hommes, femmes, estropiés, paralytiques gisaient sur les dalles, comme au bord d'une mer caressée par la brise. Plus loin même, sur cette plage idéale au fond de l'horizon, où les vagues du reflux s'égarent déjà dans l'infini. Mais tous ces condamnés voulaient guérir, afin d'être repris dans les rangs des danseurs. Les rognures de l'au-delà ne les attiraient point, ils voulaient reconquérir le royaume de la terre. Dans leur orgueil pervers, ils exposaient leurs carcasses aux regards des bien portants. Leur idée fixe, le seul but de leur pèlerinage était de mettre fin sans délai à l'humiliation de la déchéance physique. Préjugé paysan : la maladie est déshonorante, absurde et change à leur insu voisins, parents et enfants en ennemis. La maladie est une mort vivante. La mort est une porte, qu'on pousse, la maladie une imposture, une injure du sort, une *calamidad*. Les paysans ont une répulsion instinctive pour la souffrance, ils ne comprennent même pas qu'elle puisse avoir une signification chrétienne. (Si quelqu'un n'est pas de mon avis, qu'il vienne me prouver que j'ai tort ! Les Indiens, dans ce sens, n'ont jamais pu être convertis au christianisme.)

Le paysan malade flaire dans tous les coins la pitié dont il est l'objet : il est blessé dans son orgueil et son unique pensée sera de mettre un terme à cette situation. Il va remuer le ciel et la terre pour y parvenir, se donner en spectacle aux foules d'ici-bas et ameuter l'au-delà. Le saint patron qu'il appelle à son secours n'a qu'une importance secondaire. Le plus simple orgueil puiserait sa force dans la pudeur ; lui, il rampe vers la fontaine de Chalma pour revenir debout, béquilles sous le bras, dans la communauté des bien portants.

En voilà un échantillon : le plus fier Mexicain que j'aie rencontré ; à peine trente ans, carie osseuse, des jambes maigres comme des pattes de chevreuil. Il avait fait plusieurs

lieues pour assister au pèlerinage. Il se traînait sur les genoux, soutenu par ses deux sœurs qui étalaient un tapis devant lui pour ménager ses rotules. Il s'était tressé une couronne d'épines et bandé les yeux avec un mouchoir blanc. A chaque instant les sœurs, qui transpiraient violemment sous leur garde-robe du dimanche, portaient un peu d'eau à sa bouche crevassée.

L'homme ne priait pas. De la place de l'église au fond de la vallée montait jusqu'à lui le tintamarre de la fête : cantiques des pèlerins, piétinements des danseurs, percussion de cymbales, grincements de violons, voix flûtée et limpide des enfants bruns déguisés en anges qui s'avançaient en procession vers la cathédrale. En tête du cortège gambadait un diable avec une longue queue rouge.

L'infirme ne pouvait pas le voir. Il ne voulait pas voir. Chaque fois que le bandeau glissait sous la couronne d'épines, il demandait d'un ton bourru aux deux sœurs de le remettre en place, cependant qu'il braquait ses paupières résolument baissées vers le soleil. Vers Huitzilopochtli, pensai-je en le voyant ainsi ; l'ambiance était tellement païenne ; il y avait tant d'arrogance sur ses lèvres serrées. La grâce du ciel et les félicités de l'au-delà ne le touchaient point. Il voulait broyer le mal sous ses genoux. Le combat de Jacob. Il l'acceptait, afin de montrer à Dieu combien sa souffrance était grande et tout ce qu'il devait faire pour échanger sa maladie contre une nouvelle santé. Il luttait avec son Dieu dans la chaleur du jour d'été.

Devant la cathédrale, à deux cents mètres de là, devait se décider s'il serait plus fort que la maladie. Si atroce que fût le spectacle de cet homme à genoux sur son tapis, je le suivis avec une admiration mêlée d'horreur. Il venait des lointains âges païens, Mexicain fanatisé par son orgueil.

Au-dessus de lui, très haut dans le ciel, des aigles gravitaient autour des rochers gris — ou n'était-ce pas plutôt un vol de charognards à la recherche d'une proie?

A cinquante mètres de la fontaine miraculeuse, le jeune homme leva tout à coup des bras, les paumes de ses mains tendues vers le soleil, tordit légèrement son corps, exactement

comme font les fusillés et tomba mort sur les cailloux du chemin.

Il avait vaincu la maladie.

★

L'orgueil persiste-t-il quand l'humiliation est collective, que le destin frappe toute une contrée? C'est toujours le flux et le reflux entre l'orgueil et l'apitoiement, mais dans ce cas l'attendrissement sur soi-même prend une étrange nuance.

Au printemps de 1943, dans l'État de Michoacan, un volcan entre en éruption, anéantissant villages et campagne. L'homme qui assiste à l'explosion a trahi de façon touchante ce qu'éprouvèrent les Indiens. Quand la fumée escamota son champ de maïs, Dionisio Polido se mit à fouetter le sol. Il battit la terre comme jamais il n'avait battu son âne. Quand la terre le nargua de sa grande gueule ouverte il courut avertir les autorités. Mais l'éclat de rire qui accueillit son intervention resta comme un affront dans l'âme de tous ceux qui se sentirent visés.

Nous arrivâmes de la ville quatre semaines après l'éruption : le cratère atteignait déjà une hauteur de quatre cents mètres et les champs de Dionisio avaient pour toujours disparu sous les laves.

A quelque distance d'Uruapan nous trouvâmes le sol recouvert d'un suaire grisâtre. La poussière tombait en grenaille impalpable et brûlante. Elle pleuvait dans les auges des petits cochons roses, sur le calice de la guimauve, entre les seins des nourrices indiennes et les doigts du mendiant aveugle, debout devant la haie de cactus, bredouillant des prières qui ressemblaient à des imprécations. Elle pleuvait encore lorsque, à la nuit tombante, nous arrivâmes à San Juan où, la voiture stoppée par le sable, nous eûmes recours aux paysans qui nous attendaient avec des ânes.

Nous allions en silence à travers la forêt. La lune pianota sur les arbres poudrés jusqu'à ce qu'ils deviennent de vrais arbres-fantômes. Le sable échappé de la gueule du monstre tonnant crissait sous les sabots des ânes, sous nos dents, et sur les larges bords des chapeaux de paille.

Les Indiens qui trottinaient par derrière pour exciter leurs mammifères marchaient maintenant à côté de nous ; j'étais persuadé qu'ils souffraient au plus profond de leur cœur de voir des touristes assister à leur détresse. Il est vrai qu'ils venaient d'exiger un prix exorbitant, que Stevie n'avait pas voulu discuter, puisque, pensait-il, c'était sa dernière excursion avant de s'engager comme volontaire dans la flotte des U. S. A. Sa présence donnait à notre rencontre une saveur particulière. Tandis que nous allions au-devant du volcan comme à la recherche d'un autre continent, nous savions que notre terre à nous saignait de mille blessures.

Les Indiens disaient qu'ils avaient perdu leurs champs ; le bétail crèverait ; bien que le gouvernement eût mis des terres à leur disposition, ils n'étaient pas des camps-volants pour aller s'installer n'importe où !

Stevie se pencha vers son guide ; il voulait lui faire remarquer qu'en ce moment des millions d'hommes quittaient leur patrie, mais il préféra se taire.

« En tout cas, il n'y a pas de guerre ici ! » dis-je. « Et il y a toujours de la place pour recommencer ! »

La terre trembla : les ânes firent un écart, s'arrêtèrent et refusèrent de continuer. Les Indiens leur bondirent aux fesses et les obligèrent à redémarrer.

Une lueur rougeâtre perçait les arbres gris. Les hommes marchaient de nouveau à nos côtés. Un oiseau perdu sautilla dans le paysage mort et nous accompagna de broussaille en broussaille, guettant le crottin de bourricot, seul ravitaillement espérable dans une région si éprouvée.

Les paysans réfléchirent longuement, puis l'un d'entre eux se mit à dire :

« Pourquoi faut-il que ce soit nos champs? Sommes-nous pires que les autres? » L'orgueil blessé, la vieille protestation contre le destin !

« Hollandais, paysans russes, pêcheurs norvégiens, mineurs de Belgique pourraient en dire autant ! » murmurai-je, plus pour moi-même que pour l'homme qui cheminait à côté de mon étrier.

Stevie se tourna sur sa monture et me regarda ; cette conversation lui semblait absurde ; on n'était pas là pour

expliquer le sens d'une croisade contre les régimes totalitaires.

L'Indien talonnait le sable mou ; il ne semblait pas avoir écouté. Puis il dit : « Nous avons vécu tranquilles ici ! » Je fus surpris de pouvoir lui répéter ma phrase et de constater qu'elle gardait toujours sa signification tragique. « La guerre est bien plus terrible ! » ajoutai-je.

La forêt devenait plus claire autour de nous ; le volcan ne devait plus être éloigné.

Nous prîmes un chemin de traverse qui débouchait en pleine campagne. La montagne en fusion se dressait devant nous dans la nuit noire et rugissait sa rouge symphonie aux étoiles invisibles.

C'était grandiose et fascinant, comme est fascinant tout ce que jamais on ne verra deux fois.

La lave débordait et coulait sur la plaine. Une colonne d'étincelles monta vers le ciel ; furieuse elle demandait une réponse et, l'abîme restant sourd, elle retomba sur la campagne, pleurant sa cendre chaude sur nous et nos baudets, sur les arbres mourants et les villages misérables. Puis, à travers la colonne de fumée pareille à un spectre montrueux, s'alluma un éclair bleu. De la gueule du volcan partit comme un blasphème une seconde explosion. Les lèvres du cratère crevassées de lueurs vomissaient une nouvelle lave. La terre trembla. C'est alors que l'Indien prononça le mot qui m'a toujours semblé la plus bouleversante expression de l'orgueil humain ; j'ai rarement entendu une réponse à la fois aussi humble et aussi fière : pourtant elle n'apportait aucune solution aux problèmes humains.

Il avait talonné la cendre en silence ; et comparé son malheur avec la guerre mondiale, cette guerre qu'il avait vue en images dans le journal du dimanche : Varsovie détruite, les cadavres de Lublin, la plage de Dunkerque. Est-ce que cela pouvait le consoler?

La terre se remit à trembler et donnait à ses talons l'impression que plus rien n'était sûr. Les autres aussi souffraient, mais ce n'était pas pour lui un réconfort suffisant. Son orgueil exigeait un autre cataplasme. Soudain il l'avait trouvé. Il fit un bond dans l'univers, et tandis que des pierres rougeoyantes, longues comme des cercueils, envolées du haut

fourneau, atterrissaient dans la forêt à côté de nous, il prononça, presque distraitement, le mot que Gandhi ou un autre grand homme aurait pu prononcer :

« Vous avez raison. La guerre est plus terrible. Car en tout cas, ici, nos souffrances viennent de Dieu ! »

J'ignore s'il comprit la véritable portée de ses paroles. Je sais seulement que des millions d'Indiens silencieux pourraient tout à coup faire cette réponse. Tout le Mexique la fait en mille variations : « *Probecitos?* Oui, sans doute, mais, ce n'est pas notre faute, nous ne voudrions pas l'être, pourtant nul ne peut empêcher que nous le soyons un jour. Seulement nous ne sommes pas plus méprisables que vous autres ; nous sommes distingués dans l'épreuve par Celui qui l'inflige ; nous sommes les *pobrecitos de Dios*, oui, monsieur ! Les pauvres enfants de Dieu, vous comprenez, *señor?* »

GUSTAV REGLER.

(Traduit par Gaston Floquet.)

PYGMALION

Le marbre le plus dur devant l'art du sculpteur
Est impuissant à dresser des frontières,
S'il l'ose on voit le sang jaillir de la matière
Sous les doigts de Pygmalion vainqueur.

★

Au voile noir de l'obscure présence
Avec mes doigts athées
Modelant ta divine renaissance
Je t'ai fait vivre Galatée!

★

Divinité des mains pour la céleste argile
Le chemin de l'extase
Commence avec le geste agile
Qui dessine dans l'air ta hanche au col de vase.

★

Pur front de marbre où le rouge s'infuse!
Statue à peine en vie
Êtes-vous déjà si confuse
De votre honte trop ravie?

★

D'albâtre sous mes mains vous devenez porphyre
Dès que le sang vous ensoleille
Épaules jambes gorge mes merveilles
Plus dorées que jamais mes rêves ne vous firent.

★

La conque et la toison
A peine si j'y touche
Déjà le marbre en pâmoison
N'est plus que chair et bouche.

★

Mon art veut la lumière et pour mieux te ravir
A l'ombre qui te nuit,
Vasque de jour fontaine de plaisir,
Je te bois le matin je t'ignore la nuit.

★

Voici l'heure où le voile se déchire
Galatée il n'est plus que nous,
Pour les aveux auxquels j'aspire
Mes bras enlacent tes genoux.

★

Ta chair que mon ciseau fut si fier d'émouvoir,
Qui connaîtra la honte
Que mon orgueil démantelé va lui devoir,
Si je n'en fais le conte?

Tirant le voile de la découverte
A l'instant même où le marbre est devenu femme
L'intelligence de l'artiste s'est ouverte :
Au-delà de la chair Galatée est une âme.

★

De sa noble hauteur
S'inclinant vers l'artiste aux paumes déroutées
Voici la statue vive Galatée
Qui ressuscite son auteur.

★

O corps qu'il a sculpté beau corps qu'il a fait naître,
Pygmalion d'orgueil en était ivre,
Avec ses doigts virils croyant lui donner l'être,
C'est Galatée qui l'a fait vivre !

GABRIEL AUDISIO.

LE SENS DE L'HISTOIRE

(Suite et fin) (1).

QUELLE EST LA PORTÉE DES CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES ?

Que signifie pour nous une conception universelle de l'histoire? Nous cherchons à comprendre l'histoire comme un tout, afin de nous comprendre nous-mêmes. Elle est pour nous le souvenir, la source où nous puisons bien plus que la connaissance : la vie même. Elle est le sol où nous restons implantés si nous ne voulons pas nous désagréger dans le néant, mais participer à la condition humaine.

Notre conception de l'histoire ouvre l'espace où s'éveillera notre conscience de l'humain. L'image que nous nous en faisons devient un facteur de notre volonté. Selon notre vue de l'histoire, nous entraverons nos possibilités, ou au contraire nous y puiserons une nourriture, ou encore, nous nous égarerons loin de notre véritable réalité. Jusque dans une impartiale objectivité, le savoir historique est tout autre chose qu'une matière indifférente, c'est un élément vital. Son influence s'exerce aussi lorsqu'il devient mensonger et sert de moyen de propagande au service du pouvoir. Notre responsabilité est donc engagée quand nous assumons cette tâche : nous assurer de nous-mêmes dans l'ensemble de l'histoire.

Cette origine historique qui est la nôtre, nous pouvons la connaître en contemplant les exemples de grandeur si proches de notre cœur. Nous prenons appui sur un passé qui nous a faits ce que nous sommes et nous offre ses modèles. Alors

(1) Cf. *la Table Ronde*, nos 64 et 65.

peu importe à quel moment vécut un grand génie. Tout s'étale à nos yeux comme une seule vaste plaine, hors de la durée, où tout est chargé de signification. La tradition nous est présente comme si elle était dégagée de l'histoire.

Nous pouvons aussi, en suivant le cours chronologique des événements, rechercher la grandeur sous son aspect historique. Nous nous informons du moment et du lieu. Alors l'ensemble nous apparaît comme un voyage dans le temps. Le temps se subdivise. Tout n'est pas donné simultanément, mais chaque période possède sa grandeur propre. Le passé a ses sommets et ses vallées. Il fut des époques tranquilles où sembla s'enraciner ce qui est éternel, et ces âges croyaient à leur pérennité. Et il est des tournants où les bouleversements semblent se précipiter, et, dans les cas extrêmes, remettre en question la condition humaine jusque dans ses profondeurs.

★

C'est pourquoi la conscience historique se transforme suivant les époques. La nôtre est dominée par le sentiment que nous avons de traverser une crise ; il grandit lentement depuis plus de cent ans et presque chacun l'éprouve aujourd'hui.

Hegel déjà avait pressenti le crépuscule du monde européen : « C'est seulement vers le soir que la chouette de Minerve prend son vol, » dit-il, annonçant sa pensée philosophique ; mais ce qu'il entrevoyait était un accomplissement et non pas un déclin.

C'est chez Kierkegaard et Nietzsche que l'on trouve la conscience la plus aiguë de cette crise. On sut depuis lors que l'histoire parvenait à un tournant, qu'au sens qu'elle avait eu jusqu'alors, elle s'achevait et que l'on assistait à la transformation radicale de la condition humaine.

Après la première guerre mondiale, le crépuscule tomba sur toutes les civilisations, et non pas seulement sur l'Europe. On pressentait la fin de l'humanité, dans ce creuset où se fondaient à nouveau — pour leur disparition ou pour de nouvelles naissances — tous les peuples et tous les hommes. Ce n'était pas encore la fin, mais un peu partout on l'envisageait comme une éventualité. Chacun vivait dans cette attente,

avec une angoisse d'épouvante ou avec un fatalisme résigné ; on ramenait l'événement à des lois naturelles biologiques ou sociologiques, ou bien l'on en donnait une interprétation métaphysique en l'attribuant à une perte progressive de substance (1). Ces différences d'atmosphère sont très sensibles chez Klages, Spengler ou Alfred Weber. Mais aucun d'eux ne doute que la crise ne soit là, et plus grave qu'elle ne l'avait jamais été.

En ces circonstances, notre conception de l'histoire peut nous aider à comprendre notre position, à nous comprendre nous-mêmes.

S'il est quelque chose qui puisse résister à tout, c'est l'homme comme tel et sa réflexion philosophique. Les faits nous prouvent qu'une haute philosophie s'est maintenue à travers des époques de décadence.

Notre volonté de faire le point en regard de l'histoire du monde est peut-être justement l'expression d'un effort spirituel de ce genre ; nous cherchons notre base propre au moment où nous regardons vers l'avenir, sans prétendre prophétiser, mais avec foi, non pour décourager les autres, mais pour les soutenir.

★

Nous ne pouvons pas remonter assez loin dans nos souvenirs. Ce que signifie l'histoire dans son ensemble, nous le savons surtout en nous heurtant à ses limites. Nous les éprouvons, ces limites, par opposition à ce qui n'est pas l'histoire, à ce qui est en deçà ou au dehors ; et aussi, lorsque nous pénétrons dans ce qui fait sa matière concrète, il nous semble saisir mieux et plus largement sa totalité.

En demandant quel est le sens d'une totalité historique, nous ne saurions nous attendre à une réponse concluante. Le simple fait d'avoir posé la question est déjà une aide et aussi les tentatives de réponse critique qui l'ont cernée de plus en plus près, s'opposant tour à tour aux conclusions hâtives d'une pseudo-science qui s'évanouit en fumée, à la dépréciation pure et simple de l'époque où l'on vit — si faci-

(1) C'était une théorie de Klages, selon laquelle notre planète perdrait son « essence tellurique ». (N. d. T.)

lement critiquable —, aux déclarations de faillite totale, qui paraissent déjà dater, aux prétentions enfin de ceux qui disent apporter quelque chose de neuf d'où l'on pourra repartir, — promesse de salut par laquelle ils pensent surpasser toute la pensée humaine dans son développement, de Platon jusqu'à Hegel ou Nietzsche.

Certains exagèrent étonnamment l'importance de leur pensée personnelle, dont le contenu est bien mince (calqué sur les dispositions spirituelles exaltées, mais justifiables, d'un Nietzsche). Nier avec grandiloquence, invoquer le néant n'apporte pourtant rien de positif. On se donne le spectacle sensationnel d'une lutte, mais on n'en peut tirer de vie spirituelle qu'autant que le permettra un capital vite gaspillé.

*

Ce qui, dans l'histoire, n'est qu'une base naturelle et se répète identiquement, comme les relations constantes de causalité, c'est là, précisément, l'élément non historique.

Dans ce qui compose le cours des événements, l'élément proprement historique a un caractère exceptionnel. C'est la tradition dérivant d'une autorité et se poursuivant sans lacune par la fidélité au passé. C'est la transformation des phénomènes à travers des relations significatives consciemment établies.

La conscience historique nous permet d'actualiser ce qui est nôtre et qui ne peut se remplacer : ce quelque chose d'individuel dont la portée, particulière pour nous, ne saurait être expliquée par aucune valeur générale, une essence qui temporellement, n'a qu'un aspect évanescent.

Ce qui est historique, c'est ce qui échoue, mais c'est la présence de l'éternel dans le temps. Ce mode de l'être a pour signe caractéristique d'être histoire et, par conséquent de ne pas être durée temporelle. Car, différant en cela d'avec le pur et simple déroulement des faits où les formes et les lois générales ne font que se répéter comme dans la trame d'un tissu, l'histoire est ce devenir qui, à travers le temps et en l'abolissant, saisit l'éternité.

Et pourquoi, en somme, y a-t-il une histoire? Parce que

l'homme est fini mais non accompli, à jamais inachevable et qu'il lui faut, au travers de ses métamorphoses temporelles, devenir conscient de l'éternité. C'est sur cette voie seulement qu'il y parvient. L'inachèvement de l'homme et son historicité sont une seule et même chose. Les limites humaines excluent certaines possibilités : il n'y a pas d'idéal réalisé sur la terre ; il n'y a pas de système parfait pour ordonner le monde ; il n'y a pas d'humanité accomplie ; des états d'équilibre stable ne peuvent exister que dans un retour à une évolution purement naturelle. De l'histoire toujours inachevée doit résulter une transformation perpétuelle. Par elle-même, l'histoire ne peut pas se terminer. Elle ne peut prendre fin que par une abdication de l'homme ou par une catastrophe cosmique.

Mais si nous nous demandons ce qui, dans l'histoire, est proprement historique et que remplit ainsi la présence de l'éternel, cette interrogation peut nous disposer à l'entrevoir, mais nous restons incapables de juger de l'ensemble d'un phénomène historique d'une façon totale et définitive. Car nous ne sommes pas la divinité qui juge, mais des hommes qui ouvrons les yeux pour participer à la réalité historique et plus nous comprenons ce qu'elle est, plus nous éprouvons le besoin de la chercher.

*

L'histoire est tout à la fois événement et conscience de l'événement, histoire et connaissance de l'histoire. Elle est comme entourée d'abîmes. Si elle y retombe, elle cesse d'être l'histoire. Nous devons consciemment la fermer sur elle-même et l'ouvrir à la transcendance.

Primo, elle a des limites qui l'isolent de toute autre réalité, nature ou cosmos. Autour d'elle s'étend l'espace infini de l'être en général.

Secundo, elle a une structure interne, due à la transformation de la simple réalité des phénomènes particuliers et de tout ce qui ne fait que passer sans trêve. Elle ne devient histoire que par l'union de l'universel et du singulier, mais de telle façon qu'à sa lumière le singulier, dans toute sa pureté,

prend une importance irremplaçable et devient en quelque sorte universel. Elle est transition où l'être s'accomplit.

Tertio, elle devient idée d'une totalité lorsque l'on pose la question : où réside l'unité de l'histoire (1)?

Voir ces abîmes : la nature extérieure à l'histoire qui en est comme le sous-sol volcanique, la réalité qui se manifeste en elle sous un aspect transitoire et évanescent, la dispersion infinie dont une unité toujours problématique cherche à se dégager, voir ces abîmes, dis-je, exalte en nous le sens de ce qui est proprement historique.

LIMITES DE L'HISTOIRE

Nature et histoire.

La vie apparut sur la terre bien avant l'homme et l'histoire de l'humanité, qui remonte tout au plus à la fin de la période tertiaire — chose même peu probable — n'a eu qu'une durée très brève, comparée à celle des plantes et des animaux, que dépasse encore infiniment celle de la terre. Enfin, les soixante siècles, environ, sur lesquels nous éclaire la tradition, confrontés au développement plusieurs fois millénaire de la préhistoire, ne sont qu'une période bien plus courte encore.

Cette notion est exacte, mais elle ne met pas en évidence la portée réelle de l'histoire. Celle-ci n'est pas une simple évolution naturelle : sur ce fond permanent de la nature, qui fut bien avant nous et demeure la mère universelle, l'histoire est ce que nous sommes.

Nous usons du même terme, il est vrai, pour parler de l'histoire naturelle et de celle de l'humanité. L'une et l'autre se sont déroulées dans le temps selon un processus irréversible. Mais elles diffèrent dans leur essence et leur signification.

L'histoire naturelle est inconsciente, elle est un pur et

(1) Ces trois paragraphes, feront respectivement l'objet d'un développement dans les trois chapitres suivants.

simple devenir qui s'ignore, mais que l'homme seul connaît ; elle ne dépend d'aucune intention consciente.

Selon nos mesures humaines, le cours de ce développement est très lent. A l'échelle de nos vies, il semble au premier abord une répétition perpétuelle. Dans ce sens, la nature n'est pas historique. Si nous établissons une analogie entre son histoire et la nôtre, c'est donc parce que notre pensée est accoutumée à ses catégories.

1° Nous nous représentons un éternel va-et-vient, des disparitions suivies de recommencements ; dans l'immensité de la durée, tout peut arriver, mais il n'est pas de signification permanente. A ce point de vue, l'histoire à proprement parler n'existe pas.

2° Le processus vital ne fait voir en l'homme qu'une espèce animale qui se répand à la surface du monde comme d'autres formes animées.

3° L'évolution de l'humanité dans son ensemble est conçue comme un seul processus. Elle croît, fleurit, mûrit, vieillit et meurt. Pourtant on se représente la chose, non seulement comme un processus qui ne se réitérera pas, mais comme des développements successifs ou simultanés, à savoir ceux des diverses civilisations. De la matière humaine, amorphe, naissent les civilisations, comme des « corps » historiques, soumis aux lois de leur évolution, aux phases de leur vie, de la naissance à la mort. Elles sont comme des organismes ayant leur vie propre et qui, bien qu'indépendants, peuvent entrer en contact et se modifier ou se nuire entre eux.

Ainsi enfermée dans les catégories d'un devenir naturel, telle que la font apparaître ces conceptions scientistes, l'histoire véritable ne nous est pas perceptible.

★

Hérédité et tradition.

Nous sommes à la fois nature et histoire ; la nature, en nous, se manifeste dans l'hérédité et l'histoire dans la tradition. La stabilité de notre patrimoine naturel, qui nous fait pareils à nous-mêmes à travers les âges, est exactement l'op-

posé de notre tradition toujours précaire : la conscience humaine peut sombrer, aucun héritage spirituel d'un lointain passé n'est définitivement le nôtre.

Le développement historique peut subir une interruption due à l'oubli, à la disparition du legs traditionnel. Il n'est pas jusqu'à cet équilibre inconscient de la vie et de la pensée, garanti en apparence par l'habitude et une foi implicite, qui ne soit ébranlé au moindre changement des conditions sociales dont il a reçu l'empreinte quotidienne. Aussitôt la pratique journalière de la tradition se dénoue, la morale acquise cesse d'opérer, tout s'effrite, plus rien n'est vraiment sûr. L'humanité qui a subi cette désintégration n'est plus qu'une masse maniable, un entassement de vies sans valeur historique, qui, individuellement, dans l'inquiétude ou la crainte visibles ou cachées, persistent dans la durée par leurs seules forces vitales.

Bref, nous sommes des hommes moins par notre hérédité que par notre tradition. Dans la première, l'homme trouve un élément pratiquement indestructible ; dans la seconde, un élément qu'il peut perdre complètement.

La tradition remonte dans le passé préhistorique. Elle embrasse tout ce qui n'est pas héréditaire, mais substance historique de la condition humaine.

Que signifie la différence entre la longue préhistoire et l'histoire si brève?

Au seuil de l'histoire, comme un legs de la préhistoire, il y a un capital humain qui n'est pas biologiquement héréditaire, mais qui est vraiment substance de l'historique, et que l'homme peut faire valoir ou gaspiller. Cette réalité existe avant toute pensée, on ne peut ni la créer ni la provoquer artificiellement.

Elle ne peut acquérir sa plénitude et sa clarté que dans le mouvement spirituel qui s'accomplit à travers l'histoire. Il lui fait subir des transformations. Peut-être des sources nouvelles jaillissent-elles, qui sont à leur tour des prémisses (le plus grand exemple en est la période axiale). Seulement ce ne sont pas des apparitions collectives, mais de hautes figures isolées qui rayonnent et que les hommes oublient, méconnaissent et perdent de vue.

Il y a dans l'histoire une tendance à se séparer de la tradition et de ses valeurs substantielles pour s'échapper vers la pensée pure, comme si quelque chose pouvait naître dans l'abstraction absolue de la raison. Ce sont les lumières, le savoir purement rationnel qui, se corrompant eux-mêmes, cessent d'éclairer nos esprits et les conduisent au néant.

★

Histoire et cosmos.

Pourquoi sommes-nous sur la terre? Pourquoi vivons-nous notre part de l'histoire justement sur ce point de l'espace illimité, sur cet imperceptible grain de poussière relégué dans un coin de l'univers, et à ce moment précis, dans l'infini de la durée?

Ce sont là des questions sans réponse, mais qui nous font saisir l'existence d'une énigme.

Le sentiment que nous avons d'être isolés dans le cosmos est une donnée essentielle de notre vie. Dans le silence de l'univers, nous seuls sommes doués de la raison et de la parole. Il y eut, dans l'histoire du système solaire, un instant fugitif où, sur la terre, des hommes ont acquis, et désormais possédé, la notion de l'être et de leur propre existence. C'est là et nulle part ailleurs qu'eut lieu cette découverte de soi-même, tout intérieure. Du moins, n'en connaissons-nous pas d'autre exemple. Dans l'univers immense, sur une minuscule planète, dans cette parcelle du temps que sont quelques dizaines de siècles, s'est produit un phénomène qui paraît être une manifestation de l'englobant, comme si de là venait ce qui donne à tout le reste sens et réalité. C'est le lieu, insignifiant, en regard du cosmos, où, avec l'homme, s'éveille l'être.

Mais le cosmos est l'obscurité de l'être englobant ; il est pour nous le lieu, la source et le moyen de toute réalisation personnelle dont l'origine nous est incompréhensible. Cette obscurité ne nous laisse apercevoir qu'un aspect superficiel du déroulement inanimé où prospectent l'astronomie et l'astrophysique, de ces étendues fantastiques qui ne sont sou-

dain pour notre pensée guère plus que le tourbillon qui poudroit dans un rayon de soleil entré par la fenêtre. Le cosmos doit être bien autre chose que cette apparence extérieure où le savant exerce sa recherche, quelque chose d'infiniment plus profond que tout ce que nous en voyons ; il est notamment ce qui crée et alimente la révélation progressive de l'histoire humaine.

Notre vie terrestre surplombe cependant un autre abîme. Depuis que notre planète est sous nos yeux comme un tout, l'espace est pour nous sans issue. Jusqu'ici, l'homme pouvait s'en aller dans les lointains inconnus ; il vivait en sentant à l'arrière-plan ces étendues qui restaient, malgré les distances, ouvertes à son exploration s'il voulait s'y lancer. Maintenant notre demeure s'est refermée, elle est connue dans ses dimensions exactes, nous pouvons l'embrasser d'un regard pour y développer le plan de notre activité. Mais ce tout est isolé dans l'univers. Cette situation a pour effet de condenser, pour ainsi dire, la présence humaine sur la terre. Tout autour, il n'y a, semble-t-il, qu'un espace inhabité par l'esprit et interdit à l'homme. Dans cet isolement, l'humanité repliée sur elle-même ne comprend que sa propre réalité.

Cet isolement au milieu du cosmos constitue la limite pratique de l'histoire. Jusqu'ici, on n'a émis à ce sujet que de vaines spéculations et des conjectures sans consistance, en se demandant si la vie, l'esprit ou des êtres doués de raison pouvaient exister ailleurs que sur la terre.

On a donné des réponses négatives :

Les conditions nécessaires à la vie résultent d'une combinaison de hasards, dans le vide glacé des espaces où des intervalles énormes séparent les planètes de toute source de chaleur. Sur celles qui font partie de notre système solaire, la vie n'est pas possible, ou ce ne serait qu'une vie végétale élémentaire. Il n'est pas inadmissible qu'il existe, dans d'autres systèmes, des planètes du même genre que la terre ; mais cela paraît invraisemblable, à cause du grand nombre de conditions fortuites nécessaires pour produire ce résultat (Eddington).

D'après la conception de la religion révélée judéo-chrétienne, l'homme a des caractères spécifiques qui le mettent à

part. La Création, œuvre de Dieu, est unique et l'homme est fait à l'image de Dieu ; il ne peut y avoir plusieurs « mondes » (ainsi parle le christianisme, et de même Hegel). La doctrine de la révélation, qui donne à l'homme à la fois la notion de sa grandeur et celle de son insignifiance, comme la tendance naturelle qui le pousse à se prendre pour le centre du monde, et pour un être seul en son genre, conduisent à cette conclusion.

On a donné également des réponses positives ; celles-ci, par exemple :

Si l'on parle de hasard, il y a, dans l'espace et dans le temps, assez de place pour des rencontres semblables. Parmi les milliards d'astres de la voie lactée et parmi les innombrables voies lactées qui ne font pas partie de notre système solaire, il est justement vraisemblable que le hasard ait ramené la même combinaison.

L'homme, de tout temps, a admis, en dehors de la sienne, l'existence d'autres êtres doués de raison : démons, anges, dieux. Il s'est entouré d'êtres mythiques à qui il s'apparentait. Pour lui le monde n'était pas vide ; c'est par sa transformation en un mécanisme sans âme que ce vide est devenu total. Que l'homme soit seul au monde à posséder conscience et pensée, c'est, si l'on y songe bien, une chose qui paraît impossible. Cet univers immense n'existerait donc que pour lui? Il est difficile d'admettre que toute la vie qui règne sur la terre ne soit en rapport qu'avec l'homme. Chaque forme de vie existe pour elle-même et l'histoire infiniment longue de la terre s'est déroulée sans l'homme.

Si l'homme n'était pas seul, objectera-t-on, ces êtres inconnus auraient eu l'occasion, au cours des temps, de se faire entendre : le monde aurait été déjà « découvert » par les uns ou par les autres et une vie rationnelle se serait déployée, créant une communauté d'échanges cosmiques permanents. Cependant l'univers ne nous présente que l'inanimé.

Toutefois on peut aussi répondre : pourquoi ne serions-nous pas sans cesse environnés des rayons de cet échange de messages, comme d'ondes hertziennes que nous ne percevons pas si nul récepteur ne nous les transmet? Nous ne sommes pas encore assez avancés pour capter ces ondes qui

se répandent dans l'espace et qui émanent d'une communauté cosmique existant dès longtemps. Nous ne faisons que commencer notre vie sur la terre. L'heure de l'éveil a sonné. Pourquoi ne découvririons-nous pas un jour ce qui serait réellement un langage universel, qu'il nous faudrait d'abord recueillir sans le comprendre, puis déchiffrer comme on a déchiffré les hiéroglyphes égyptiens? Jusqu'à ce qu'enfin nous entendions constamment ce que nous communiquent les autres habitants de l'univers et que nous devenions capables de leur répondre.

Décrire davantage ces suppositions serait sans objet, tout comme elles le sont aussi. On pourrait par exemple se demander les suites qu'auraient pour la diffusion des messages des distances évaluées en années-lumière !

Tout ce que l'on peut dire sur cette matière n'a pour intérêt que de laisser la porte ouverte aux conjectures et de rendre sensible l'isolement de l'homme dans le cosmos. Il n'y a pas là pour nous de conséquences, tant que nous ne possédons aucune trace de présences dans l'univers autres que la présence humaine. Nous ne pouvons pas plus en nier la possibilité qu'en escompter la réalité. Nous ne pouvons que nous pénétrer de ce fait étonnant et qui nous saisit toujours comme une angoisse : ce n'est que depuis six mille ans — depuis trois mille, si l'on ne considère que la continuité de la tradition — que, sur cette petite planète, point dans l'espace et dans la durée, l'homme a ouvert ses yeux à la conscience, dans ce besoin d'interroger et de savoir, que nous nommons la philosophie.

Le prodigieux phénomène historique qu'est la pensée, et celui de la condition humaine qui en découle, est dans l'ensemble un événement imperceptible, tout récent, instantané, à peine commencé et qui pourtant — aux yeux de qui le conçoit du dedans — est assez ancien pour remplir l'univers.

★

STRUCTURES FONDAMENTALES DE L'HISTOIRE

L'histoire de l'humanité est un domaine que sépare de tous les autres une modalité de l'être qui lui est propre. Parmi les sciences, elle correspond également à un mode particulier de la connaissance. Nous signalerons en elle deux caractères fondamentaux.

★

a) Le singulier et l'universel.

Si nous cherchons à enfermer l'histoire dans des lois générales (relations de causalité, lois morphologiques, nécessités dialectiques), nous ne la saisissons jamais en elle-même. Car en ce qu'elle a de particulier, elle est un phénomène proprement unique.

Vu du dehors, ce que nous appelons histoire est ce qui se produit en un point défini de l'espace et du temps. Mais cela peut se dire de toute réalité. Les sciences enregistrent, il est vrai, toute évolution naturelle d'après ses lois générales, mais elles ne nous apprennent pas pourquoi, par exemple, le soufre se trouve en grandes quantités en Sicile, pas plus que le pourquoi de la répartition locale des matières en général. La limite de la connaissance que procurent les sciences naturelles, c'est la réalité particulière qui peut être décrite, mais non, expliquée.

La localisation dans l'espace et dans le temps, la particularité, ces signes distinctifs de toute réalité ne suffisent pas à caractériser le singulier dans l'histoire. Ce qui se répète, ce qui, en tant que phénomène particulier est remplaçable par autre chose, le cas pouvant passer pour universel, tout cela en soi n'est pas l'histoire. Pour être historique, il faut que le phénomène particulier soit unique, irremplaçable, non réitéré.

Ce caractère d'unicité ne se réalise pour nous que dans

l'homme et dans ses créations ; partout ailleurs, nous ne le trouverons que là où pourra s'établir, entre l'homme et le phénomène, une relation : moyen, expression, but, etc. L'homme n'est historique que comme être doué d'esprit, non pas comme être naturel.

En tant qu'hommes, nous ne nous sommes accessibles à nous-mêmes que dans l'histoire, mais en ce qui nous est essentiel et non comme objet de recherche ; objet de recherche, nous ne le devenons qu'en tant que nature, loi générale, réalité empirique particulière. Dans l'histoire, nous nous rencontrons en tant que liberté, existence, esprit, sérieux des décisions, autonomie relativement au monde. Ce qui s'adresse à nous dans l'histoire, et non pas dans la nature, c'est le passage soudain à la liberté et la révélation de l'être dans la conscience humaine.

★

Notre entendement est toujours enclin à prendre pour l'être lui-même ce qu'il réussit à penser et à imaginer de façon précise. C'est le cas du singulier en histoire, que la pensée ne saisit qu'en relation avec l'universel.

Mais le singulier ne devient pas historique du seul fait qu'on lui a donné un nom, en le situant à sa place dans l'espace et dans la durée, pas plus que l'universel qui apparaît dans ce singulier sous forme de loi, de type ou de valeur. Nous tombons dans le piège chaque fois que nous croyons saisir dans l'universel l'historique proprement dit.

L'historique est bien plutôt l'unique, l'irremplaçable et non pas encore le fait particulier empirique, qui sera pénétré, résorbé, transformé par l'élément historique ; pas davantage le singulier en tant que contenant ou symbole de l'universel, mais plutôt la réalité qui donne vie à cet universel. C'est l'être autonome, lié à l'origine de tout être, et qui prend conscience de son autonomie en s'assurant de son origine.

Cet être particulier, dans l'histoire, n'est percevable que par l'amour et l'intuition divinatrice que l'amour fait naître. Il est présent pour celui qui aime et son unicité se révèle quand le désir de connaître est inspiré par l'amour. Il se

manifeste dans des phénomènes qui peuvent se modifier à l'infini. Il est réel en tant que particulier historique, et irréel en même temps pour la connaissance empirique.

Notre amour pour un être historique particulier nous fait pressentir le fondement ontologique auquel cet être est lié. Le monde se révèle dans l'infini du singulier dès qu'on l'aime. C'est pourquoi l'amour véritable s'élargit et s'élève de lui-même, il se répand sur tout ce qui est historique, il se mue en amour pour l'être en soi à son origine. Celui qui aime connaît par une intuition révélatrice comment l'être, ce singulier unique et prodigieux, est historique dans le monde. Mais il ne se montre que dans l'historicité de l'amour d'un être singulier pour un autre.

A l'être de l'histoire correspond la particularité concrète de la connaissance historique. La documentation, accumulant les faits réels, fournit les prémisses ; grâce à elles s'ouvre, à leurs limites, ce qui se dérobe à la recherche empirique mais guide celle-ci pour le choix de ses thèmes et pour la distinction à établir entre l'essentiel et l'accessoire. Dépassant le caractère toujours général de la connaissance, la recherche montre, à ses limites, que l'élément singulier indispensable à l'histoire n'est jamais une loi générale. En nous devenant visible, cet élément singulier nous relie à lui sur un plan situé hors de portée de la connaissance et qui n'est pourtant accessible que pour elle.

Ce que nous parvenons à nous approprier comme historiquement singulier nous permet de nous acheminer vers une histoire universelle qui serait comme un être singulier et unique. Toute historicité s'enracine dans le sol de cette historicité unique et transcendante.

★

b) L'histoire est transition.

Jamais, en aucun instant, l'histoire ne supprime la nature. La nature reste la réalité sous-jacente, le support constant. Tout ce qui se répète, qui persiste à travers la durée, qui, exempt de conscience, ne se transforme qu'avec une extrême

lenteur, c'est elle. Avec l'esprit, en revanche, commencent la conscience, la réflexion, un mouvement irrépressible, un travail ininterrompu de soi sur soi, tandis que s'ouvrent les dimensions infinies du possible.

Plus un phénomène s'affirme dans son unicité, plus il exclut la répétition, et plus il appartient à l'histoire proprement dite. Tout ce qui est grand est phénomène de transition.

L'être se manifeste progressivement au cours de l'histoire. Mais s'il est vrai que la liberté est partout présente dans l'histoire, elle n'y est jamais achevée, elle reste toujours en mouvement. Elle est perdue dès qu'on croit en avoir pris définitivement possession. Plus le mouvement est radical, plus la vérité qui se manifeste a des racines profondes. Aussi les plus grandes œuvres de l'esprit sont-elles des œuvres de transition aux limites d'une époque. En voici quelques exemples :

La tragédie grecque fait transition entre le mythe et la philosophie. Puisant à la substance primitive des traditions les plus anciennes, les auteurs tragiques sont encore créateurs dans le monde du mythe. Ils l'approfondissent par l'imagination et pourtant, malgré leur intuition encore proche des origines, ils vivent déjà parmi les problèmes et les interprétations. Ils magnifient le contenu du mythe et ils sont sur la voie où il va se perdre. Ainsi, tout en créant ses formes les plus chargées de sens, ils en marquent le déclin : ce n'est plus par lui, désormais, que s'exprimera la volonté suprême.

Si *la mystique d'Eckhart* a pu être si ingénûment audacieuse, c'est que, restant attachée à la foi de l'Église, elle devenait la source d'une religion nouvelle, affranchie. Elle ne se livrait pas encore au jeu funeste et irresponsable des paradoxes, elle n'éprouvait pas le besoin de détruire. Les possibilités les plus étendues qui s'ouvrent à l'homme lorsqu'il ne fixe aucune limite à ses pensées l'animaient. Dès lors l'examen le plus pénétrant devenait possible, mais la tradition devait se désagréger.

La philosophie de l'idéalisme allemand, de Fichte et Hegel jusqu'à Schelling, se situe au point de transition entre la foi et l'athéisme. A l'époque de Gœthe, la religion avait un caractère esthétique, dans l'éclat rayonnant d'une intelligence

capable de comprendre toutes les profondeurs de l'esprit. Elle se nourrissait encore de la substance qui avait été celle de la foi chrétienne, mais qui devait faire défaut aux générations suivantes.

De même, c'est comme figures de transition qu'il faudrait comprendre Platon, Shakespeare, Rembrandt. Des siècles entiers font, dans ce sens, transition — surtout les siècles de 600 à 300 avant Jésus-Christ, ceux de la période axiale.

Mais tout est toujours transition. C'est de l'intensité du mouvement que dépend la clarté des manifestations de l'être et de la vérité. Lorsque le dynamisme s'affaiblit jusqu'à créer l'apparence d'une réalité fixe, qui dure, la conscience de l'homme diminue en même temps que son sens de la temporalité, et il s'abandonne au sommeil d'une répétition tout extérieure, à l'habitude, à la seule nature.

Dans l'histoire de l'esprit, les phénomènes les plus importants sont donc, en tant que transition, à la fois conclusion et point de départ. Ils ont une réalité d'intermédiaires. Ils n'ont de vérité originelle qu'à leur place historique, ce qui leur donne ensuite pour le souvenir une valeur unique et irremplaçable, mais qui ne permet ni de les répéter ni de les imiter. Ce caractère transitoire paraît conditionner toute grandeur humaine. C'est pourquoi les œuvres que celle-ci engendre, et qui échappent au temps, ne peuvent jamais être pour la postérité — pour nous — le vrai, auquel nous pourrions réellement nous identifier. Et pourtant, elles peuvent nous enflammer, nous mettre en mouvement

Nous voudrions bien trouver quelque part dans l'histoire une vérité achevée et une forme de vie que la profondeur de son lien avec l'être rendrait à elle-même limpide. Mais quand nous croyons y réussir, nous sommes victimes d'illusions.

Le romantisme a imaginé une préhistoire où la condition humaine à son apogée était une vie avec Dieu. Rien ne nous en aurait été transmis sinon des traces à interpréter, un silence chargé de suggestions. Ce temps aurait été celui de la vérité. De cette lumière qui s'éteint, nous ne percevrions qu'un dernier reflet. Dès lors, toute l'histoire apparaîtrait comme la perte d'un capital originel. Pourtant, lorsque des recherches empiriques permettent de ramener au jour des

restes de la préhistoire, ceux-ci ne viennent nullement confirmer de tels rêves. Ces époques préhistoriques étaient grossières, l'homme infiniment dépendant et à la merci de tout. Aucune forme de la condition humaine ne nous est accessible si elle n'est pas devenue esprit et langage.

D'autre part, dans toute la suite des phénomènes, dont nous avons une connaissance historique et une image concrète, nous ne trouvons pas davantage d'achèvement absolu (sinon dans l'art, mais là comme jeu et symbole). Tout ce qui est grand est transition, même et surtout ce qui, par sa signification et sa visée, tend à se maintenir éternellement. La création spirituelle du moyen âge, telle qu'elle se parfait dans le système de saint Thomas d'Aquin et dans la poésie de Dante, s'inspire encore d'une foi intacte ; et pourtant ils nous ont donné l'image d'une réalité qui, au moment où elle a été pensée, appartenait déjà au passé et se trouvait perdue sans retour. Dans la transition, des hommes qui vivaient au sein d'un monde sur lequel pesait déjà la menace d'une époque nouvelle, ont représenté une fois encore ce monde qui allait tomber dans le silence ; ils en ont fixé à jamais une image idéale, car jamais il n'a été tel en réalité.

Rien d'humain n'a de permanence, et moins encore, peut-être, lorsqu'on l'a voulue. La vérité par laquelle l'homme prend conscience de l'être se manifeste dans le temps. La temporalité trouve là son contenu et son sens, par la force même de ce qui se dérobe et disparaît. La seule répétition substantielle est donc celle où une vie, puisant aux sources du présent, entre en communication avec la vérité du passé, — en tant que celle-ci conduit à la source unique de tout. C'est au contraire une vaine répétition que celle où l'on se contente de reproduire une apparence, sans la transformer à partir des sources de sa propre vie. Il n'y a de progrès que dans le savoir de l'entendement ; or par lui-même, ce savoir peut ouvrir à l'homme plus de profondeur, comme aussi le réduire à ce qu'il y a de plus superficiel ; il n'est qu'une étape du mouvement perpétuel dans le temps, non le sens même de ce mouvement.

L'histoire n'est essentielle que parce qu'elle permet à l'homme de se souvenir, et par là de conserver ce qui fut

pour en faire un élément constitutif de ce qui va venir. Pour lui, le temps acquiert une signification unique, il devient historicité. Dans le reste du monde, au contraire, tout se répète indéfiniment ; le changement reste dénué de conscience et ne s'accomplit qu'à travers de très longues périodes, nous ne savons guère ou pas du tout pourquoi.

Ce qui persiste — qu'il s'agisse d'ordre ou de chaos anarchique — ce qui dure à travers le temps, ce sur quoi le temps ne glisse plus qu'avec indifférence, perd aussitôt sa portée historique.

Pourtant tous les phénomènes manifestant une vérité authentique sont apparentés par une source commune, une permanence qui n'est pas la durée à travers le temps, mais l'éternité par laquelle le temps s'abolit. Cette vérité, je ne la rencontre que dans le présent, dans ma propre réalité transitoire, et non en comprenant un phénomène passé, ni en l'imitant, ni en le reproduisant identiquement encore une fois.

Historiquement, la transition même est à chaque fois une réalité particulière. La question que l'on se posera sera dès lors celle-ci : quelle est la transition qui permet précisément ce mode de manifestation de l'être? Seules les possibilités qu'elles ouvrent donnent leur sens aux grandes périodes de transition du passé.

Un trait fondamental de l'histoire est donc d'être radicalement transition. Par essence, ce qui dure ne lui appartient pas, — n'est pour elle que fondement, matériaux, moyen. Ainsi s'impose à nous l'idée qu'une fois, dans le temps, l'histoire de l'humanité prendra fin, comme elle a eu jadis un commencement. Le terme ultime — commencement ou fin — est pour nous pratiquement si lointain qu'il nous reste imperceptible ; mais de là nous vient une norme qui recouvre tout de son ombre.

KARL JASPERS.

(Traduit de l'allemand par Hélène Naef avec la collaboration de Wolfgang Achterberg.)

LE MOUTON NOIR

(Suite) (1).

. . . . . .

IV

Je laissais Claude vivre comme un animal. Il ne pouvait se lasser encore de cette existence si nouvelle. Il avait son paradis à explorer et se débarrassait d'une partie du péché originel. Nous étions des Adams d'après le péché, mais que Dieu avait oublié de chasser, nous laissant ainsi tout loisir de changer.

Je devais profiter de ces jours sans danger pour faire ma mue. Cela me fut étrangement facile. On devait respirer un air d'oubli. Voulant m'efforcer, je m'aperçus que ce n'était pas la peine, mon ancien personnage se détachant de moi par pans entiers. Je découvrais avec stupeur que j'avais passé ma vie à nouer mille nœuds inutiles, à me plier et replier en tous sens. Mon existence passée n'était qu'une grimace. J'avais cru que mon égoïsme absolu révélait un caractère très simple et parfaitement cohérent puisque entièrement tourné vers moi-même. Tout à coup, je voyais le plus clairement du monde que rien n'était plus complexe que ce dessinateur enfermé dans son atelier.

Je ne m'attardais pas à cette ancienne image. La nouvelle me sollicitait trop. J'admettais qu'aussi vite accomplie, ce ne pouvait être une transformation morale profonde. Je devais m'adapter, accepter totalement une vie si nouvelle. Si la plupart des êtres m'étaient fermés, les maisons et les paysages m'étaient vite familiers.

(1) *La Table Ronde* nº 65.

Je savais que je n'avais accompli que la moitié du chemin, celle qui m'était apparue comme la plus facile. A cette attitude corporelle et spirituelle de simplicité devait s'ajouter un élément positif : le rayonnement. Il fallait donc qu'une lumière très vive émanât de moi, en tout cas suffisante pour que Claude en fût frappé.

Je ne savais que faire. J'étais trop neuf dans ce désir pour le nourrir. J'étais tenté de devenir un homme meilleur, mais c'était une image chatoyante, un rêve caressé plus qu'un objectif précis. Il me semblait que j'eusse dû me mesurer avec une difficulté. Laquelle? Renoncer... A quoi? J'étais vraiment seul. La volonté de se parfaire et le vide devant soi, je crois que cela peut paraître surprenant : il y avait Claude, mais je voulais justement que son attention se fixât sur moi, qu'il fût étonné de mes nouvelles manières sans qu'il crût en être la cause. Le changement qu'il eût constaté en moi et qui se fût fondé sur un amour paternel parfait lui serait apparu comme une ruse pour l'asservir. Par contre, si le regard aigu qu'il posait sur moi reconnaissait un homme nouveau digne d'être admiré, j'avais toutes les chances de le gagner. Mon exigence me barrait donc la seule voie royale. Il fallait devenir meilleur, meilleur en soi, absolument, sans aucun secours, sans l'aide d'aucune morale préétablie. J'étais un homme égoïste, hostile à tous les autres hommes même aux meilleurs parce que rien en moi ne les attirait et qu'ils ne venaient pas à moi. J'avais su me bâtir un bonheur personnel que je défendais avec une férocité extraordinaire. Une force imprévisible faite de remords, de honte, de subit amour me jetait à bas. Informe, mis en pièces, aveugle encore, je devais renaître transformé, de rien, de mes cendres.

Il y avait des années que je ne demandais pas le moindre effort à mon cerveau. Je l'interrogeai pourtant et l'obligeai à travailler. Il se mit à tourner avec une remarquable lenteur. Comme je désespérais de parvenir au moindre résultat, l'amour de ma terre s'empara de moi et provoqua la cristallisation rapide et totale de tous mes éléments épars.

J'imaginais qu'on pouvait s'attacher à un domaine en y travaillant, en y imprimant sa marque personnelle, en bâtissant ou plantant un peu. Je ne fis rien de tout cela. Il eût été de mauvais goût d'habiller la sauvagerie de ce lieu, les fleurs cultivées fussent mortes de honte. Il leur fallait des terres profondes et légères, de la fraîcheur et non du roc balayé par le vent. Quant à la maison, solide et de ligne hardie, il me semblait qu'elle haïssait le confort. Je ne souhaitais même pas d'y faire installer l'électricité. Mon extrême amour de la musique se contentait de l'extraordinaire silence qui nous

enveloppait et des petits bruits familiers qui révélaient notre présence bizarre.

Mon amour venait justement de ce qu'il n'y avait rien de moi sur la montagne. Je ne tenais pas à ces traces dérisoires. Il était bien plus étonnant, plus modeste aussi de penser au hasard qui nous avait menés si loin de tout pour que nous y fassions retraite et devenions peut-être meilleurs. Tout le changement qu'il y eut en moi vint d'un sentiment de sagesse profonde. Je n'aurais jamais cru que la conscience de la sagesse pût être exaltante. Je ressentais aussi un grand bien-être physique. Un air frais respiré profondément, à pleine poitrine. Le rayonnement dont je voulais être doué m'appartenait en propre. Il n'était que de se laisser aller à la joie, d'éviter tout rapprochement avec d'autres hommes.

Tant de bonheur, une détente si complète, une telle faculté d'adaptation attirèrent l'attention de Claude... Il leva les yeux vers moi. C'était la première fois que je lui voyais une expression de tendresse admirative.

Il me semblait que Claude évoluait lui aussi. Il était troublé par cet espace infini. Ses vacances hors de Paris lui avaient fait connaître l'Océan, mais la terre qui mourait sur ses bords était hérissée de maisons et de tentes. Il voyait autant de monde que dans les rues de la ville. A douze ans, il ignorait tout à fait la solitude et c'était une découverte extraordinaire. Où qu'il se tournât, il ne trouvait la trace fraîche d'aucun homme. Il ramenait ses regards vers moi, m'interrogeait des yeux et partait en courant à la découverte d'un point de vue encore ignoré. Il revenait exalté et me faisait part de sa joie. Il était cependant atteint de dépressions profondes, je ne m'en inquiétais pas, me rendant bien compte qu'un enfant sans confident, sans expérience campagnarde, sans travail d'aucune sorte à accomplir ne pouvait se conduire comme un homme avide de vraie solitude.

Pendant ses accès d'humeur noire, il demeurait immobile au bord du plateau dominant l'une des vallées ou bien s'enfermait dans sa chambre. Je l'y laissais. Cela ne durait jamais longtemps. Un désir se glissait en lui, un rendez-vous avec le bois de pins ou le bois de chênes, l'envie de courir ou d'aller lire dans la cabane éventrée d'un berger du siècle dernier. Les piquants, les épines griffaient ses jambes. Il s'en moquait. Il avait déjà le hâle au corps et le rose aux joues.

Sans peser sur lui, je ne le quittais pas des yeux. Mon nouvel équilibre ne me permettait pas de m'étonner de la transformation de mon fils. N'était-ce pas l'évolution la plus normale? Ma joie s'en nourrissait calmement. Chaque jour en m'éveillant, je respirais l'air frais dont la chambre s'était emplie

pendant la nuit. J'appelais Claude à travers la cloison. Il me répondait gentiment et venait m'embrasser. Sophie nous apportait le petit déjeuner. Je demandais à mon fils de me raconter ses rêves. C'était une habitude que j'avais prise à Paris quelques jours avant notre départ. J'avais lu deux ou trois traités sur l'interprétation des songes et surtout les ouvrages de Freud. Claude avait la faculté de se souvenir des moindres détails de ses aventures nocturnes. Pour Freud, cette forêt de symboles se fût certainement ramenée à quelques refoulements ou avènements sexuels. Cela me paraissait extravagant. Je regardais cet enfant et ne pouvais admettre que sa vie fût dirigée par un désir inconnu. C'était le genre de vérités auxquelles je tournais le dos résolument. Mon interprétation ne tendait qu'à découvrir son univers. Je m'attachais à ses paroles, les soupesais, prêt à leur rendre leur légèreté si je les trouvais vraiment sans importance, mais vif à les retenir et les classer dans ma mémoire quand elles me paraissaient de nature à éclaircir le mystère.

Après l'interprétation des rêves, nous allions tirer un seau d'eau du puits et nous lavions au grand air. Je détestais cela mais me figurais qu'une telle discipline donnerait à Claude du courage et de la fermeté. Par pur héroïsme, je m'imposais de ne pas trembler de froid, de demeurer d'une humeur charmante. Claude à mes côtés tentait de dissimuler ses frissons.

Nous partions nous promener, revenions pour le déjeuner. Nous lisions, je dessinais, Claude reprenait ses explorations, Allant à sa rencontre et l'appelant, j'entendais toujours sa voix proche ou très lointaine. Nous allions l'un vers l'autre. Il me racontait ce qu'il venait de découvrir, quelques pieds de vigne encore vivants, un amandier, un aubépin. Nous assistions au coucher somptueux du soleil, nous prenions place à table à la clarté intime des lampes à pétrole. Nous nous couchions tôt. Dès que j'étais seul, je mettais en ordre toutes les pensées, toutes les remarques du jour. Je savais qu'il fallait mettre fin à cette vie très douce et ne pas habituer Claude à des jours de vagabondage et de liberté sans fin. J'allais lui tenir lieu de tout, de père et de mère, d'ami intime, de camarade joyeux, de professeur. Je devais penser à son esprit, à son âme, au développement de son corps. Il faudrait l'habiller pour l'été, l'automne et l'hiver, prendre soin de sa santé. Reprendre ses livres de classe et lui apprendre tant d'autres choses au premier rang desquelles l'horreur de l'enseignement officiel.

Il me semblait que mes nuits ne pouvaient suffire à la mise sur pied d'un programme aussi vaste. Je m'endormais

pourtant, grisé d'air et de vent. Les jours se pressaient les uns sur les autres et j'étais, nous étions si heureux que mes plans d'éducation ne s'échafaudaient qu'avec une lenteur extrême. Le remords commençait pourtant d'empoisonner ma béatitude, faiblement encore. Je n'avais pas oublié ce dont mon fils était capable, mais déjà je n'y croyais plus. Il semblait se plaire en ma compagnie, sans contrainte, sans désir contrarié. C'était un enfant exquis à regarder, à entendre. A le voir ainsi, il n'y avait pas de mystère. De savoir que j'ignorais tout de sa nature profonde, l'inquiétude renaissait un instant, mais le vent et le soleil chassaient tout cela. Ne demeuraient que mes résolutions pédagogiques. La morsure se faisait plus vive tandis que nos corps prenaient des lignes sèches et des tons de bronze. Je m'accusais de lâcheté, de ne vouloir pas rompre un enchantement sans doute fragile, lié aux beaux jours, au parfum des plantes aromatiques, au bien-être physique.

Je subissais une autre crise. Depuis que je vivais sous le ciel, mes dessins ne me satisfaisaient plus. J'illustrais deux livres, je l'ai dit, et ma conception première, qui sacrifiait à l'élégance et au maniérisme me déplaisait chaque jour davantage. Je savais que c'était bien cela qu'on attendait de moi, que j'avais toujours dessiné ainsi, mais il me venait des envies de rudesse et de force. J'arrachais de moi tous les vêtements et ne pouvais m'étonner que la préciosité tombât d'elle-même. Je constatais le parallélisme parfait de ces deux éléments de crise. Remords de me laisser vivre au lieu d'entraîner vivement Claude hors de lui-même ; remords de refaire pour la centième fois mes jolis petits trucs au lieu d'aller à la découverte de ma véritable inspiration.

Un soir, j'eus assez de courage, je m'exaltai assez pour déchirer tout ce que j'avais déjà fait. Du même coup, je le savais, je venais de décider d'entreprendre l'éducation de Claude.

La tâche me parut d'abord insurmontable. Un homme de quarante-cinq ans, qui n'a jamais brillé dans ses études, qui, depuis près de vingt ans, n'a pas rouvert un de ses anciens livres, un homme sans principes, se trouve face à face avec un garçon de plus de treize ans qui a rebuté tous ses professeurs et dont l'esprit a démonté toutes les supercheries du faux savoir. Me revenait en effet à la mémoire, au moment précis où ce souvenir pouvait m'inquiéter davantage, la cruauté avec laquelle Claude avait poussé jusqu'à un aveu d'ignorance un jeune répétiteur bien pauvre que son collège avait engagé pour les besognes inférieures. Une telle conduite m'avait bien montré qu'il n'y avait pas de pitié à espérer

de lui. Il fallait affronter ce jeune tigre dédaigneux. Cela me parut absurde. Il y avait certainement une autre façon de l'aborder. Je ne pouvais passer plusieurs mois à rattraper, par un prodigieux bond en arrière et un plus petit en avant, le niveau d'études de Claude.

Je devais aussi décider quelle serait mon attitude en face de l'enseignement officiel. C'était évidemment plein d'intérêt.

Je commençai par là, soucieux de ne pas rebuter dès les premiers pas. L'ennui de mes premières années me remontait aux lèvres. J'avais toujours ressenti une sorte de nausée devant ce fatras de lieux communs, las des exploits, des hauts faits, des leçons de morale à travers les anciens, excédé d'histoire glorieuse et de géographie nomenclative. J'avais tout pouvoir sur mon fils. Il était intelligent. Je ne tenais pas du tout à ce qu'il se présentât au baccalauréat ; lui non plus : je voulais faire de Claude un homme et non pas un animal de cette race à la longue mémoire et aux idées courtes. Il m'avait dit son horreur d'une telle formation. J'étais donc tranquille. Je devais réussir. Sur le plan moral, je préférais ne rien dire. Il me semblait que c'eût été parfaitement inutile. Je risquais de le heurter de front et je ne le voulais à aucun prix. Encore une fois mon exemple seul — sans la moindre ostentation — avait quelque chance de s'imposer à lui. S'il me voyait heureux d'être sage, il renoncerait peut-être à se laisser emporter par les ruées soudaines de ses mauvais désirs.

Je pouvais réfléchir indéfiniment à toutes ces choses, mais l'important c'était bien de prendre la première décision et que Claude ne pût percevoir la moindre hésitation.

Je pris le parti suivant. J'achetai des livres d'un niveau d'études très supérieur à celui de la classe de quatrième que Claude venait de suivre. J'écartai les manuels sommaires pour les ouvrages complets destinés aux études supérieures. Je ne voulais pas de livres qui fussent à la portée de Claude.

Je résolus de lui faire vivre le progrès de chacune des sciences, découverte par découverte, préférant qu'il s'intéressât aux démarches de l'esprit plutôt qu'aux résultats secs mis en formules. Rien ne me paraissait moins formateur que le bourrage de crâne couramment pratiqué dans les écoles tandis que vivre siècle après siècle le développement lent ou rapide d'une science me paraissait passionnant. Je haïssais la mémoire automatique. Dès qu'une trace d'ennui risquait d'apparaître, la voie empruntée était certainement mauvaise. L'erreur intelligente m'intéressait autant que l'intuition juste. Claude se souviendrait uniquement de ce qui l'aurait intéressé, mais ce serait gravé en lui pour toujours.

Je ne pouvais tracer à l'avance le plan précis de cette éducation particulière. Elle me paraissait répondre exactement et beaucoup mieux que l'officielle au mot « humanités ».

Un matin, après que nous eûmes pris notre petit déjeuner en commun, je dis à Claude que nous allions commencer à travailler. Il pâlit excessivement et n'osa rien dire.

— Cela t'ennuie, n'est-ce pas?

— Oui, dit-il d'un air sombre et buté.

Je l'embrassai.

— Tu as raison.

Il parut stupéfait, puis plein d'espoir. Je lui rappelai ce qu'il m'avait dit de l'enseignement qu'il recevait au collège. J'approuvai en tout point et ajoutai mes critiques personnelles, beaucoup plus acérées et violentes que les siennes. Il m'écoutait avec passion. Rien ne pouvait l'intéresser davantage que cet impitoyable réquisitoire qui le vengeait d'innombrables heures d'ennui. Il y avait beaucoup de répulsions instinctives qu'il ne s'était pas donné la peine d'expliquer. Je le fis. Rien n'est plus agréable que d'être justifié ainsi. Montrer à un enfant que son instinct qu'il croyait condamnable et greffé directement sur une bonne paresse est tout à fait légitime lui donne une confiance extraordinaire en lui-même. « Ainsi, pensait-il, j'avais raison de mépriser tout cela, raison contre MM. X, Y, Z (ses professeurs). » Porteur d'une telle vérité, je lui apparaissais comme le meilleur des pères. Encouragé, il poussa le tableau au noir. A la critique qu'il m'avait faite en termes généraux, il ajouta une série de détails assez étonnants.

A la suite d'une mauvaise coordination des programmes, on leur avait fait étudier Horace deux ans de suite. Il s'était trouvé trois ou quatre élèves assez plats pour se proposer à toutes les explications de vers.

Le professeur de mathématiques avait déclaré qu'ils devaient apprendre les théorèmes et les démonstrations par cœur, qu'ils les comprendraient ensuite.

Le professeur de français ne cachait pas son mépris des auteurs romantiques et les ridiculisait en ne faisant étudier à ses élèves que leurs textes outranciers. Il donnait des notes très basses aux devoirs dont les rédacteurs ne s'étaient pas conformés à ses idées personnelles sur lesdits auteurs.

Le professeur de géographie exigeait inlassablement la nomenclature des départements, préfectures et sous-préfectures, des fleuves, des rivières et affluents. Il voulait que ce glorieux effort prît la forme d'une récitation automatique.

Claude me rapporta bien d'autres stupidités, toutes du

genre le plus épais. J'étais réellement indigné. Ma colère ravissait Claude.

Je le laissai parler assez longtemps. Quand je pensai qu'il en avait assez dit et que ses attaques perdaient de leur pointe à ne plus toucher que d'infimes âneries, je repris la parole et dis le plus simplement du monde :

— A partir de maintenant, tu n'auras d'autre professeur que moi.

Claude revint brutalement à la réalité. Un enfant aussi dur que lui devait mal supporter la perspective de subir un professeur unique, exigeant et toujours présent. Il paraissait faire un violent effort pour cacher je ne sais quel sentiment, la colère, un extrême agacement, ou l'accablement, la tristesse d'une rentrée des classes. Je ne lisais pas encore en lui et m'en irritais. Sa gentillesse à mon égard ne se démentait pas, mais il ne me disait jamais rien d'important. S'il avait un obstacle à surmonter, une difficulté à vaincre par trop forte, il s'acharnait ou se détournait selon son humeur, mais ne s'adressait jamais à moi. En cet instant où la panique sans doute insinuée en lui se nouait autour de son cœur, il imposait à son visage un air de circonstance. Peut-être cherchait-il de toute son intelligence le moyen d'échapper. J'aurais voulu le secouer et faire jaillir des mots vrais. Je l'interrogeais, il répondait à mes questions d'une voix douce.

— Claude, dis-moi que je peux compter sur une vraie bonne volonté de ta part, que tu te donneras de tout ton cœur comme je le ferai moi-même.

Un oui prononcé à voix très basse. Tout cela était trop sérieux, trop lourd pour lui. Comment le faire rire et le détendre, lui donner confiance? Je ne pouvais que l'embrasser et le serrer contre mon cœur. Moi qui savais ce que je voulais lui apprendre, la forme attrayante de cet enseignement, j'hésitais encore, craignant de lui imposer un poids trop lourd. Que devait-il redouter, lui qui n'ignorait rien de mon désir de le mener loin et vite? Il était évident qu'il n'y avait rien autour de nous qui incitât à l'étude. Le champ était ouvert aux vagabondages. Enfermés à la maison, les fenêtres laisseraient passer l'air grisant et la lumière du dehors. Je sentais bien que le cœur me manquait un peu, mais je ne pouvais en tenir compte. Je devais chasser ce genre de pensées : *Nous sommes prisonniers l'un de l'autre.* Il m'était impossible d'attendre que mon amour si neuf pour Claude eût chassé tous les souvenirs de ma vie ancienne si parfaitement irresponsable. Je me piétinais avec regret.

Je ne tins aucun compte de mes inquiétudes et me jetai en avant. Je fis part de ma méthode à mon fils :

— Il m'est tout à fait égal que tu passes ton bachot ou non. Ce que je veux, c'est que tu soies saisi par la curiosité, que tu soies pénétré de l'essence des choses. Au diable le fatras scolaire. Ne tiens aucun compte de ce qu'on t'a appris. Ils t'ont fait lire et écrire et compter, c'est tout ce qu'il me faut. Je n'aurais peut-être pas eu la patience de te faire faire des bâtons, puis des lettres, de t'enseigner l'orthographe. Tout le reste, ce n'est rien. Tu n'as peut-être pas conservé trois idées intelligentes, sortables dans chacune des matières enseignées. Ne me récite pas sur le ton monocorde et faux des écoliers de beaux vers tristes d'être privés de sens. Ne me déclare pas que Corneille peint les hommes tels qu'ils devraient être, je verrais rouge. Tant que Clovis sera pour toi l'homme du vase de Soissons, nous ne pourrons être amis. Pour comprendre l'histoire, il faut connaître la vie et les hommes. Pour vous « préserver » on vous en présente une version incolore, revue et corrigée, on vous dresse à croire que votre pays n'a fait que des guerres justes. C'est l'éternel « Gott mitt uns ». Rien n'est plus bête. Avec moi, Claude, il faudra tout oublier, être tout neuf. Mon petit chéri, c'est une grande aventure.

Je m'arrêtai, étonné de ma félicité. Une sueur froide couvrit mon front. Je n'avais jamais pensé à toutes ces choses. Quoique n'ayant presque rien dit, je savais déjà que Claude ne pouvait me comprendre tout à fait. D'où me venait ce désir de vérité, cette volonté de rétablir les faits? C'était une sorte de transe dont je n'étais pas maître, une révolte inconsciente alors que j'avais toujours vécu dans la plus grande indifférence des êtres et des événements où ils figuraient. Je m'apercevais que je disposais d'un système complet de réformes. Pendant toutes ces années consacrées au sommeil, à mon insu, s'était constitué un corps de réflexions précises qui ne demandaient qu'à s'exprimer. J'aurais voulu prêcher une sorte de bonté désintégrée, c'est-à-dire indépendante des êtres à qui je l'aurais appliquée. Leur donner tout et n'attendre rien et surtout ne pas leur en vouloir ni les mépriser. Ce devait être un vieux désir de sainteté, jamais encore venu au jour parce que j'avais vécu sans amour et que mon cœur ne s'était pas ouvert. Avant de savoir si je pourrais parler ce langage à Claude, il fallait bien faire un peu retraite. Je me méfiais de moi-même et je craignais de faire rire mon fils. Je me doutais bien de ce que pouvait être un grand dessein sans force pour l'accomplir. Je m'étais arrêté de parler et Claude paraissait étonné. Je me débarrassais de lui.

— Laisse-moi, veux-tu, nous reprendrons cette conversation demain. J'ai besoin de réfléchir encore.

Comme il s'éloignait, je le fis revenir près de moi et l'embrassai plus tendrement que je ne l'avais jamais fait. Il me rendit un baiser exactement de la même qualité.

Aussitôt je me jetai dans un rêve d'amour universel. Plus justement, c'était moi qui aimais les êtres les plus désagréables, les plus durs et je les amollissais, je détachais d'eux toute la carapace égoïste. Je savais bien ce qu'était cette cuirasse de triple acier qui me coupait de toute émotion, de tout clan généreux. Certains hommes en étaient dépourvus, mais possédaient de redoutables armes offensives. Ils se battaient durement, mais découverts, ils faisaient souffrir, mais on pouvait leur rendre la pareille. Moi, jusqu'alors, on ne le pouvait pas. Claude avait commencé de m'arracher ce lourd carcan qui tenait si bien à ma peau. Par la déchirure, se ruaient mes désirs étouffés. Je me hâtais de tout jeter à terre pour être vulnérable.

J'attendais la nuit. J'espérais toujours que le silence favoriserait les plus grands de mes désirs. Je pensais pouvoir me hausser jusqu'où je voulais atteindre. Quand je me retrouvai seul dans ma chambre, après l'épreuve du dîner et de la soirée, dès qu'il me fut possible de réfléchir sans la crainte harassante d'être interrompu, je m'étonnai de retrouver mon enthousiasme intact. Il est toujours exaltant de rêver à la perfection. Je ne ressentais pas la petite inquiétude interne qui se veut apaisée par un début de réalisation. Je dépassais la lucidité désabusée pour explorer la région surhumaine dont chacun de nous est entouré comme d'une enveloppe trop grande qu'on ne peut rejoindre qu'en se surpassant. Je savais que j'avais été créé avec cette possibilité supérieure. A moi de l'atteindre, en m'y entraînant chaque jour. Ce devait être épuisant. Je voyais clairement le chemin à parcourir. La difficulté principale n'était pas en moi, mais chez les autres. L'homme égoïste peut s'amuser à être bon, y trouver son plaisir et doubler l'estime qu'il se porte. A la première rebuffade, il disparaît en soi-même, horrifié de tant d'ingratitude. Avec Claude, j'allais pouvoir mesurer mon indifférence à la reconnaissance. C'était bien à lui que devaient aller tous mes soins. Il était mon fils très misérable. Le destin avait bien fait les choses en plaçant à côté de moi, ce triste enfant aux mauvais instincts. Sans m'éloigner d'un pas, je me trouvais en face de mon « devoir d'état » (aucune obligation ne pouvait se présenter sous une forme plus rébarbative. Ce mot « devoir » m'ayant toujours donné de furieuses envies de fuir). Je savais bien qu'il m'eût été plus facile d'aller secourir ceux qui ne m'étaient rien.

Mon exaltation faillit alors tomber, la voie étant par trop

droite. Ma nature m'eût volontiers poussé comme Rousseau à délaisser mes enfants pour la théorie de l'éducation. Je ne retrouvais de ferveur que dans la contemplation des difficultés terribles que j'allais rencontrer sur le plan intellectuel comme sur le plan moral. Pour enseigner Claude, je m'imposais de penser à nouveau tout ce que je désirais lui apprendre. Pour former son caractère, je devais d'abord être sûr du mien, immédiatement. Je ne pourrais presque plus dessiner ; je devais renoncer à connaître une femme.

Cette dernière pensée me fut néfaste. Je passai le reste de la nuit à rêver de corps. J'étais extrêmement sensuel et imaginatif. Toute la tension nerveuse accumulée depuis des jours se fixa sur ces images. Je m'y laissai aller entièrement. Il me parut horrible de me trouver dans cette maison isolée où dormait une vieille femme informe et un enfant. Toute une sarabande de créatures obscènes, une vraie souffrance. Je m'y complus longuement puis me levai, pris ma lampe électrique, ouvris doucement la porte de Claude et l'éclairai en préservant ses yeux. Je le regardai jusqu'à l'apaisement. Alors seulement je rentrai dans ma chambre et m'endormis.

Je m'éveillai plus calme, un peu engourdi. J'avais surmonté la crise et me trouvais dans l'état d'un homme qui vient d'accepter sans joie d'accomplir son devoir. J'attendais de retrouver l'élan nécessaire pour aller si loin, si loin que je me perdrais de vue pour n'être plus tourné que vers Claude.

Quand il vint dans ma chambre comme les autres matins, je lui dis simplement que nous commencions le jour même. Il ne fit pas la moindre grimace. Son attitude neutre suffit à me rendre la joie. J'aurais mal supporté qu'il fût hostile. L'hostilité me glaçait et je ne savais pas la faire fondre sous des mots. Ce doit être le travers des âmes faibles que de souhaiter toujours vivre en paix.

Je pris mon enfant par le bras et le fis asseoir à côté de moi devant une table chargée des livres que j'avais fait venir et de très beau papier blanc. A l'âge de Claude, j'aimais les dictionnaires et les livres d'étude et m'en entourais sur trois côtés comme d'un rempart. Claude parut inquiet. Il devait se sentir bien fragile. Je ne me décidais pas à rompre le silence. Enfin, je dis :

— Dis-moi exactement ce que tu penses. Ne crains rien, parle.

— Je pense que cela me barbe de travailler.

Je me contraignis à rire.

— C'est assez désagréable, mais j'aime infiniment mieux que tu sois franc. Comme je suis certain de te faire changer

d'avis, il ne me déplaît pas que cela t'ennuie. Nous commençons?

— Si tu veux.

— Je veux.

Il rit de bon cœur et m'embrassa.

V

Nous étions assis devant la table de travail. Nous en avions déjà pris l'habitude. Le premier jour, nous nous regardions avec étonnement. Nous étions très près l'un de l'autre. Les professeurs de Claude ne descendaient pas souvent de leur chaire. Nous, nous parlions sur un ton familier.

— Mon petit, qu'aimes-tu lire?

— Peter Cheyney.

Les difficultés commençaient. Il fallait tout de suite lui dire que ce n'était pas pour lui (il le savait bien), que ce n'était pas de la littérature (eh bien?), que je lui défendais de lire quoi que ce fût sans m'en demander d'abord la permission. Je transigeai :

— Tu devrais lire Conan Doyle.

— C'est vieux.

Que faire? Je ne répondis pas. Il eût été maladroit de le heurter de front. Comme il n'avait emporté aucun livre, il était facile de lui imposer les lectures de mon choix. Je fis venir Moby Dick, les livres de Kipling, les Misérables, Jules Verne et Jack London. Rien que du vieux. Il fit un peu la grimace et lut tout avec avidité. Je respirai.

— Qu'est-ce qui t'ennuyait le plus en classe?

— Les maths.

— Si j'arrive à te les faire trouver passionnantes, que penseras-tu?

— Cela m'étonnerait.

— Imagine que tu es le fils d'un homme des cavernes...

Il rit de si bon cœur que j'en fis autant. Il ne s'arrêtait plus. J'attendis patiemment mais dès que je recommençais de parler, le fou-rire le reprenait. Tout à coup j'en eus assez, me levai sans un mot et sortis. Il ne fut plus question de rien ce jour-là. Le lendemain, je répétai cette même phrase. Il n'y eut qu'une lueur de gaieté dans ses yeux. Je poursuivis et lui montrai l'admirable découverte des doigts de la main ajoutés aux doigts de la main. Je captai son attention quand il comprit que ce qu'il savait depuis toujours avait pu ne pas être évident au commencement de l'homme.

Il avait l'impression d'être supérieur. Je lui expliquai pourquoi sa prétention était stupide. Il l'admit très bien. Dès lors je pus avancer, lui montrer que les doigts n'avaient pas suffi et qu'il avait fallu leur substituer de petits cailloux, des nœuds faits sur des cordes.

Claude écoutait.

Sur le même ton, j'ajoutai que les Égyptiens marquaient l'unité avec un bâton, la dizaine par un cercle entrouvert, la centaine par une fleur de palmier, le mille par une fleur de lotus, les dix mille par un doigt renversé.

D'autres jours, je passai à Diophante, Ptolémée et Pythagore, aux Arabes, à Régiomontanus, à Stevin, Neper, Viète et Fermat. Je maudissais Neper et ses logarithmes d'avoir tant fait progresser cette science. Cela me valait des nuits blanches : il fallait bien comprendre avant d'enseigner.

Claude me dit :

— Tu veux m'apprendre en quelques heures ce qu'on a découvert en trente siècles !

Il comprenait tout. Tout lui paraissait évident. Quand je lui exposais trois ou quatre interprétations différentes d'un même fait historique, il s'appliquait à découvrir la meilleure et m'entraînait à sa suite, m'obligeant à prendre parti.

Je menais une vie harassante. Nous allions à la gare chercher les colis de livres qui arrivaient sans cesse, revenions les bras morts. Il fallait que je plonge avant lui dans cet univers de connaissances. Je n'avais pas toujours l'appétit qu'il fallait. Le rythme rapide que j'avais adopté m'épuisait plus que Claude. L'esprit neuf, il recevait et s'émerveillait. Mes pauvres cellules grises, durcies par le non-usage, malmenées, se vengeaient en meurtrissant ma tête. J'étais heureux pourtant, assez fier aussi. J'avais souffert quelquefois d'avoir renoncé à la culture, d'être devenu plus ignorant que n'importe quel écolier. Si je peinais, je ne rencontrais pas de difficultés insurmontables. Je retrouvais mon petit garçon avide de tout savoir, qui ouvrait ses yeux intelligents. Je regardais ses joues roses et rondes, sa bouche tendre entrouverte quelquefois, sa nuque blanche penchée sur le cahier. Ma tendresse ne savait comment s'exprimer. Je ne pouvais l'embrasser sans cesse. Je l'aurais ennuyé à trop le caresser. Comment avais-je fait pour vivre si longtemps sans amour ! Je crois que je le donnais aux chiens et aux chats dont je m'entourais toujours, un chien surtout qui pouvait m'abandonner sa tête pendant des heures si je la grattais d'un doigt.

Je me reprenais, cessais de regarder Claude. Il ne fallait pas qu'il s'étonnât d'un silence un peu trop long.

Tout à coup je craignais qu'il ne se lassât ; je refermais

les livres et nous allions couper du bois, cogner de toutes nos forces. Claude avait sa bêche légère et moi, ma lourde cognée. Nous fracassions d'innombrables petits sapins morts qui avaient refusé de pousser sur une des pentes, la plus ingrate, une mince couche de terre par-dessus toute l'épaisseur granitique.

Il pleuvait souvent. Plus souvent encore le mistral soufflait, le mistral d'octobre, glacé depuis le Valais, impérieux, pur. Nous étions dépouillés ; nous nous sentions exister, quoique perdus au flanc de la montagne. Nous résistions, les cheveux fous, hurlions quelques mots inutiles, mais qui marquaient notre complicité. Le soir, barricadés dans la maison, nous dévorions les solides nourritures préparées par Sophie. Nous lisions ensuite, les pieds sur les chenets, les poumons pleins d'air frais, les muscles bien étirés, jusqu'à ce que les livres nous tombassent des mains. Claude succombait avant moi. J'attendais qu'il fût bien endormi et doucement le prenais dans mes bras, le montais dans sa chambre, le déshabillais et le couchais. A mon tour, je me coulais dans les draps rudes et glacés et ne bougeais pas jusqu'à ce que la chaleur m'envahît. Je pensais vaguement et me laissais aller à dormir à moins qu'il ne me restât un livre à défricher pour la leçon du lendemain. Je me battais alors contre le sommeil, contre le froid. J'étais si fatigué que je ne pensais plus à un corps de femme. Le ronflement énorme de Sophie emplissait la maison. C'était encore une invitation au repos. Avant de m'endormir, je ne manquais jamais de m'étonner de cette chambre, de cette montagne et de ce vent. Dès que je soufflais la lampe, je soufflais ma volonté de veiller. J'étais aussitôt écrasé.

Quand j'avais un moment de libre, j'essayais de penser à moi. C'était presque un jeu défendu. Il fallait que Claude jouât au loin, que Sophie ne fît pas trop de bruit avec les casseroles et que je fusse installé dans le seul angle de la grande pièce du bas d'où le paysage ne fût pas visible. Alors, presque honteusement, je me demandais si j'étais heureux, ce que signifiait cette vie bizarre d'autodidacte-professeur, double esclavage. Le reste du temps, il fallait tout de même dessiner pour vivre. Je jouissais profondément de ma propre dureté. Je me malmenais bien.

Je m'attendrissais vite. Claude profitait si bien de tout, avec tant d'ardeur. Dès qu'il entrait — si peu que ce fût — dans le cours de ces pensées masochistes, il les tournait sans effort et je cessais d'en être le centre. Je m'avançais jusqu'uà la fenêtre, l'ouvrais, sortais sur le balcon et retrouvais sans effort le sens de ma nouvelle vie.

Tout m'encourageait à poursuivre mon effort : les mois qui passaient, l'attention jamais relâchée de Claude, son extrême tendresse, l'amour grandissant que je lui vouais, notre joie de vivre sous le ciel. Il n'avait fallu qu'un peu de soin pour que Claude échappât au mauvais sort qui le marquait. Le plaisir de l'étude, des jeux de plein air n'expliquaient pas tout. Les mauvais instincts refoulés n'acceptent pas une si longue claustration. Pourquoi changerait-il encore, puisqu'il était heureux? Un homme est accessible au regret parce que le passé garde pour lui couleur et parfum. Les enfants, à condition d'être soustraits à la vie désespérément lente du collège, vivent si vite et si fort qu'ils ne s'attardent pas à rêver. Leurs jours passés ne se colorent pas de jeunesse enfuie comme les nôtres. Ils n'aspirent qu'à vieillir et méprisent les frères cadets de leurs camarades. Claude, plus que tout autre, ne connaissait que l'instant présent et l'avenir immédiat. Je le faisais rire, je ne lui donnais que de l'admirable, écartant impitoyablement toute œuvre médiocre ou ennuyeuse. Il était peut-être — grâce à moi, pourquoi ne le dirais-je pas — un des très rares enfants qui sût aimer La Fontaine pour sa grâce exquise. Nous nous élancions au-devant de ce tendre égoïste et ne nous embarrassions jamais de ses plates moralités. Je n'avais pas besoin de dire à Claude : « Admire. » C'était fait. Il avait déjà les yeux brillants et me serrait un peu le poignet. Je m'émerveillais. Il ne retenait que l'exquis. Il me dépassait. Je courais la poste derrière lui pour le précéder en trichant sur mon sommeil.

Le souvenir de Jeanne m'était insupportable. Elle portait toute la responsabilité de l'éducation manquée de Claude. Rien de plus clair. Elle avait montré sa crainte à l'enfant le plus intelligent qui fût. Elle regardait une porte avec terreur. C'était assez pour qu'il s'y précipitât. Voici qu'elle le considérait comme un monstre. Elle le lui disait. Il avait quatre ans! Cela le ravissait. J'aurais dû étrangler Jeanne, ce pauvre être apeuré. Mourant ainsi elle eût été profondément satisfaite, elle eût emporté du monde la vision qu'elle souhaitait.

Je n'oubliais pas mes torts. Ce père lointain qui donnait deux ou trois baisers, souriait toujours et regardait toujours ailleurs. Toutes les méchancetés de Claude? Des actes nécessaires, rien de plus ; autant de preuves de personnalité. Sa mère l'avait bien dressé. Il était si prêt à inspirer la crainte qu'il avait torturé ses camarades avec naturel. Il ne faisait que répondre à ce qu'on attendait de lui. Un vrai gibier de potence, disait la plus intelligente des mères.

Un peu d'amour et de grandeur avaient suffi à le purifier.

*

Vers la fin de l'hiver, je crus nécessaire de le distraire un peu. Nous avions eu très froid. Le vent avait soufflé interminablement et nous étions restés longuement enfermés avec nos livres. Si avide qu'il fût d'apprendre toujours, je craignais qu'il ne se lassât d'un coup. J'aurais mauvaise grâce à cacher mon propre désir d'un repos parfait de l'esprit.

Sans prévenir Claude que nous ne rentrerions pas coucher chez nous, je l'emmenai à Valence d'où nous pourrions prendre un train vers le Sud. C'était déjà une fête pour lui que ce petit voyage. Je me réjouissais de sa surprise quand il comprendrait que nous partions en vacances.

Nous pouvions passer quelques heures à Valence avant de prendre le train. Il voulut tout voir, le Rhône triste, le jardin public, une maison ancienne, deux églises, toutes les pâtisseries. Je courais avec lui, joyeux, ivre de porter un secret. S'il ralentissait un peu l'allure, je redoublais de vitesse. Il me rattrapait aussitôt. Les passants nous souriaient. Nous ne nous arrêtions qu'aux vitrines. A Paris, nous ne les eussions pas regardées. Après six mois de maquis nous les trouvions merveilleuses.

— Veux-tu que nous prenions le train pour rentrer? Cela nous changera.

— Déjà, dit Claude.

Comme il allait être heureux ! Je pris les billets sans qu'il m'entendît. Il vit que nous prenions le train de Marseille, mais je lui fis croire que nous allions changer un peu plus loin pour rattraper le tortillard local qui nous ramenait chez nous et que nous sacrifiions toujours à l'autocar.

Nous quittions Valence. L'employé du wagon-restaurant annonçait le premier service.

— Allons dîner.

Il ne dit rien, mais se prit à espérer. Il devait craindre que nous n'ayons pas le temps d'achever notre repas et souhaiter que je laissasse passer la station. Quand le train commença de ralentir, je le vis rougir. Il se mit à parler avec volubilité, croyant sans doute me distraire.

Je ne perdais pas une seule de ses expressions.

Le train s'arrêta. Je répondis avec le plus grand calme aux questions qu'il me posait. Il n'y tint plus. Quand il crut que nous n'aurions plus le temps de descendre (le chef de gare sifflait et je n'avais pas payé l'addition), il dit :

— Nous ne descendons pas?

— Ce n'est pas notre station, répondis-je avec un naturel parfait.

Visiblement il ne comprit plus. Nous finîmes de dîner. Je payai. Le train s'arrêta. Claude, certain que nous descendions, résigné, n'imaginant plus comment il avait pu croire que nous poursuivions notre voyage, se leva.

— Eh bien ! Claude. Où vas-tu?

Alors il se précipita vers moi et m'embrassa passionnément.

— Papa, papa. Où allons-nous?

— Je n'en sais rien. J'ai pris deux billets pour Marseille, mais nous pouvons nous arrêter avant et n'y aller qu'un ou deux jours plus tard. Veux-tu Avignon ou Marseille tout de suite?

— Marseille.

Marseille, parce qu'il y avait la mer et le port. Nous nous ressemblions.

Il aima tant les quais et les docks que je commençai à m'inquiéter. Je partageais ses goûts, ne m'ennuyais pas un instant si nous restions pendant deux ou trois heures devant un cargo en chargement. Je craignais seulement que sa passion ne l'absorbât tout entier et que le retour ne lui parût un supplice.

Il se taisait, attentif, la tête haut levée, les poings dans les poches. Les dockers l'interpellaient gentiment. Il ne répondait pas, mais souriait. C'était ce qu'il fallait, exactement. Ils en étaient tout rafraîchis.

Je savais bien que Claude espérait poursuivre le voyage, monter sur un de ces paquebots que nous voyions appareiller pour l'Extrême-Orient. Je tâtais mes poches presque vides. Je n'osais l'emmener en barque jusqu'au château d'If, promenade dérisoire.

Par prudence, j'achetai les billets de retour. Je pus, l'esprit calme, prolonger notre séjour jusqu'à l'extrême asséchement de ma bourse. Un matin, j'appris à Claude que nous partions le soir même. Je ne lui cachai pas que je n'avais plus d'argent. Il me prit aussitôt par la main et m'entraîna sur le port. Il regarda tout une dernière fois, de toutes ses forces.

Pendant le voyage de retour, il n'ouvrit pas la bouche. Comme nous arrivions devant notre maison, il donna un violent coup de pied dans la porte et courut dans sa chambre.

A travers la cloison, je l'entendais sangloter.

La fureur me prit et tomba aussitôt. Un instant, j'avais voulu frapper mon fils de toutes mes forces. Je l'avais fait

vraiment, tant ce désir était fort, à distance, sans le voir. Et j'étais dégrisé, honteux.

Il pleurait toujours, mais par spasmes. De longs silences lourds et tout à coup cette aspiration saccadée et la lènte expiration, à fendre l'âme. J'écoutais, sans tristesse ni pitié. Pour la première fois depuis que nous habitions la montagne, je ressentais ce trouble à la fois étrange et délicieux. Assis sur mon lit, j'avais l'impression de ne pas peser. La fenêtre ouverte sur la nuit, le grand vide de la vallée, un noir absolu, deux ou trois lumières perdues à l'horizon, et le silence... Alors, très près de moi, le spasme de chagrin, comme un cri de bête blessée dans un buisson, soupir de biche.

Admirable douleur de Claude, dont je connaissais la cause, le très faible poids, je pouvais te goûter, faire de ton infime explosion un thème de symphonie nocturne.

Claude s'endormait puisque la dernière trace de chagrin disparaissait des spasmes. Il dormait. J'entendais sa respiration un peu forte ; quelques contractions encore et le silence. J'aurais voulu que cela durât toujours. Je me perchais sur une pensée et volais vers une autre. Sans autre lien entre elles qu'un vol insensible.

J'avais bien souffert à Marseille. La chambre d'hôtel, le bruit de la rue, la laideur des maisons, l'agitation, la rencontre de tant d'êtres inaccessibles.

Je retrouvais ma maison avec une joie extraordinaire... Sans doute ne garderais-je pas Sophie. Elle n'était pas revenue encore, c'était tellement mieux, sans elle. Personne pour troubler l'air que nous respirions. J'attendrais quelques jours avant de descendre à Pardeilles. D'ici là je saurais bien si j'étais homme à me charger des corvées pour ne pas supporter un personnage irréductible à nous, un œil ouvert sans comprendre.

Le froid du plus profond de la nuit m'obligea de m'enfoncer dans mon lit. Je savais que j'allais m'engourdir et dormir, apaisé. Je me dépêchai de penser encore. Je n'eus que le temps de retrouver mon amour pour Claude, pur de toute colère et la force nécessaire pour reprendre le combat, dès mon réveil. Je n'avais pas encore gagné.

J'aurais voulu attendre un jour ou deux avant de faire travailler Claude, mais je craignais que toutes ces heures d'inaction ne servissent qu'à renforcer son chagrin ou sa révolte. Je comprenais très bien l'impression qu'il avait ressentie en retrouvant la maison silencieuse. Le bruit et la couleur de Marseille, la foule surtout, l'avaient grisé. Je savais avant de partir qu'il souffrirait au retour. Sans doute

avais-je espéré qu'un peu de raison viendrait l'habiter, qu'il aurait fait provision d'assez de lumière et de joie pour rêver longtemps.

Mais son premier geste avait été de donner un coup de pied dans la porte. Si je le laissais libre, il chercherait les paquebots et la foule bruyante sur le dos sauvage de la montagne et se plaindrait amèrement de ne pas les y trouver. Sa révolte serait injuste par essence. Il en voudrait à Pardeilles de n'être qu'un pauvre village.

Je voulus essayer mon pouvoir. J'allai dans sa chambre, me penchai sur lui, l'entourai de mes bras, ne l'embrassai qu'une fois pour ne pas l'ennuyer. Je l'emmenai dès qu'il se fût habillé, à jeun pour éveiller plus facilement son ardeur. D'abord je ne parlai ni de Marseille ni de notre voyage. J'inventai des mots enthousiastes pour peindre notre vie solitaire. Notre montagne avait la forme et les proportions d'un immense navire. Nous étions seuls à bord et nous pourrions aborder dans un port quand nous serions d'une taille suffisante pour nous mesurer avec les hommes. Je lui fis reconnaître la faiblesse de ceux qui entrent trop tôt dans le corps social et sont rompus et déformés. Comme toujours lorsque je commençais à parler, je fus saisi par le lyrisme. J'aimais prodigieusement la parole et devais faire très attention aux idées que j'exprimais pour qu'elles ne fussent pas dépourvues de sens et simplement gonflées de vent. Ce contrôle exercé, ce que je disais portait sur Claude. Il était sensible à l'exaltation. Le train ordinaire de notre vie, dans lequel nous retomberions après cet accès de bonne fièvre chaude, il fallait bien que nous en fassions quelque chose d'héroïque. Autrement comment aurions-nous pu demeurer éternellement solitaires? Je ne disais pas à Claude que je voulais l'arracher à sa mauvaise nature, mais que je fondais de grands espoirs sur lui. Je le pensais aussi, c'était mon second objectif. Je l'atteindrais peut-être comme par surcroît.

Claude cessa de regretter Marseille. Je l'avais si bien entraîné qu'il se sentit fort et supérieur aux désirs enfantins. Je n'attendis pas et recommençai mes leçons en choisissant la plus difficile, point telle cependant que Claude ne pût la comprendre. Je le vis tendre toute sa volonté, froncer ses sourcils blonds. Quand il surmontait une difficulté, la joie passait à travers tout son corps.

Chaque jour, je lui demandais davantage. Avec tout autre enfant, je n'aurais jamais agi de cette façon, craignant trop de voir dans ses yeux une expression de triste harassement, toute légèreté envolée. Pour Claude, je devais entretenir l'ardeur que je venais de faire renaître. Il aimait ce qui

était difficile, sans doute par orgueil, pour le plaisir de provoquer mon admiration et de vaincre. Pour un autre que pour moi, il n'eût pas fait le même effort.

Il me semblait le comprendre un peu mieux. Très timidement, je m'essayais à porter un jugement sur lui. Il y avait maintenant près d'un an que nous habitions notre montagne, dix-huit mois que sa mère était morte. Depuis un an donc, Claude ne m'avait donné aucun sujet de mécontentement. C'était le premier point, le plus important, une sorte de miracle si je rappelais mes souvenirs. Auparavant, il ne se passait sûrement pas un mois sans qu'il se rendît coupable d'une mauvaise action. Je ne prétendais pas que la victoire fût définitivement acquise. J'avais mis Claude hors d'état de nuire.

Nous ne nous quittions pas ; il ne connaissait personne ; l'air était pur : rien ne pouvait lui fausser les idées. Je l'avais retranché de la vie. Toutes ces circonstances plaidaient contre lui, mais fallait-il toujours ne juger les êtres que contradictoirement? Pouvais-je, sans injustice, tenir compte du passé d'un enfant de treize ans? A l'âge le plus malléable, ne devais-je pas considérer que chaque jour modelait sa vie et qu'il ne pourrait jamais plus reprendre exactement sa forme ancienne?

Tel qu'il était, Claude me ravissait, ce qui m'empêchait d'ailleurs de le juger avec un esprit objectif. Il fallait que je m'écarte de lui, que je sorte de la maison. Si j'étais dans ma chambre et qu'il fût dans la sienne, le charme opérait encore. Je descendis de la montagne afin de porter ce jugement le plus librement possible.

Qu'il n'eût rien fait de mal, pensais-je alors, quoi de plus négatif? Il faut que je le définisse comme pourrait le faire un étranger ignorant tout du passé et qui l'observerait depuis six mois.

Voilà donc un enfant passionné, avide de tout connaître. Claude se lève, se promène, travaille, lit, court, joue, travaille encore, lit toujours et se couche. Il a dévoré deux repas et un goûter, plein de hâte, toujours possédé par le désir de s'adonner à un nouveau plaisir. Je le regarde bien. Pour lui tout est plaisir. Il s'exalte à essayer ses muscles et son cerveau. S'il porte un poids trop lourd, il triomphe, s'arc-boute. Je dois le lui arracher. S'il a des crises de tristesse, s'il paraît accablé quelquefois, c'est qu'il s'est arrêté un instant. Il ne doit pas faire halte. Il est à l'âge de l'action.

J'avais déjà dévié. Je ne le jugeais qu'à l'aide d'images ou d'axiomes. De soi-même, il ne s'imposait pas ; il n'était jamais transparent. Mon oubli du passé était arbitraire. Je

n'en souffrais pas et Claude n'était plus tel, mais la comparaison s'établissait toujours, ne fût-ce qu'à son avantage.

Alors toute mon ancienne insouciance revenait. Je rentrais vivement à la maison ; j'allais vers Claude. Je voulais qu'il comprît mon désir de bonheur et de légèreté. A ces moments-là, c'était moi qui avais besoin de lui. Il arrivait qu'il ne fît pas attention, qu'il ne répondît pas à mon espoir. Il ne me restait plus qu'à rêver de la façon la plus dangereuse, en inventant une femme sur qui reporter mon exaltation.

Lorsque mon imagination défaillait d'avoir été trop riche, trop précise, je me sentais malade de regret comme peut l'être un moine un jour de doute.

Si Claude répondait à mon appel, j'étais délivré et l'entraînais si bien avec moi que pendant des heures nous ne nous arrêtions plus. Nous descendions dans la vallée. Tout le long du chemin, j'inventais des récits extravagants comme l'histoire de cette noble dame ruinée qui ne possédait plus qu'un vieux château, deux filles jumelles semblables et qui... et qui... Claude riait aux éclats, m'interrompant pour continuer l'histoire à sa façon. Très vite, nous dialoguions. L'improvisation débordait le cadre primitif. Sans nous apercevoir que nous marchions depuis deux heures, nous arrivions au bord du Rhône. Nous avions faim, mangions une friture arrosée de tavel. Au-dessus de nous, notre montagne, inaccessible. Nous évitions de la regarder. A ces moments-là, elle eût pesé sur nous. Nous allions de boutique en boutique, apportant partout notre joie. Les commerçants, d'aimables devenaient joyeux. Quand je les traitais de « grands voleurs », leur plaisir ne connaissait plus de borne. Je pouvais leur dire les choses les plus désagréables, ils riaient toujours. Claude me regardait avec ses plus grands yeux. Je savais bien que ma fantaisie naissait de son regard. Ce n'était pas à l'épicier que je me donnais en spectacle, mais à mon fils. Pour entendre ce rire heureux, je me sentais capable des plus grandes folies.

Quand nous rentrions, tout le long du chemin, nous rappelions les incidents de la journée et ne cessions de nous en amuser. Rentrés à la maison, nous retrouvions Sophie qui était revenue d'elle-même. La fumée de notre cheminée avait été aperçue par une fermière de Pardeilles et Sophie avait été une des premières à savoir notre retour... J'étais devant la maison quand je l'avais vue au bout du chemin, fort essoufflée, mais toujours digne, le tronc bien vertical articulé sur pattes de canard. Elle me demanda si nous avions fait bon voyage, émit quelques lieux communs sur Marseille et satisfaite d'avoir placé quelques mots judicieux. (C'est un beau port), elle entreprit de me raconter la seule chose qui

l'intéressait : Comment, dix ans plus tôt, elle avait failli aller à Marseille et pourquoi cela ne s'était jamais fait.

Une fois par mois environ, j'acceptais de l'écouter. Elle le savait bien car, chaque fois, je restais près d'elle au lieu de m'enfuir et même l'encourageais d'un mot, qu'elle entendait toujours bien qu'il eût été prononcé bien bas. Je m'imposais cette corvée, sachant bien qu'un être humain ne peut se contraindre indéfiniment. Cela durait toujours plus d'une heure, mais jamais deux : je ne pouvais tenir si longtemps. Elle parlait de façon très lente. Autour de chaque nom qu'elle prononçait et qui m'était toujours parfaitement inconnu, elle tissait sa grosse toile de mots. Quand la digression était particulièrement longue, j'espérais qu'elle perdrait pied. Espoir déçu. Elle revenait posément en arrière et repartait sans oublier un détail. J'écoutais attentivement, supportant mieux cette épreuve en l'assumant tout entière. Quand je quittais la pièce, à bout de forces, Sophie m'était reconnaissante de l'avoir si bien écoutée et prête à se taire trois semaines ou un mois. Claude, lui, ne l'écoutait jamais plus de cinq minutes. Il partait en sautillant, exactement comme s'il venait d'entendre une perruche dans une cage. Sophie haussait les épaules, ce n'était qu'un gamin. Moi, quand je ne voulais pas écouter, je devais la couper d'une phrase ou la désarmer par un tel air d'*absence* qu'elle se sentît vraiment seule. Quel plaisir c'eût été pourtant que de partir en sautillant ! Je ne le fis qu'une fois, n'y tenant plus. Sophie hésita un instant puis se mit à rire, croyant que je me donnais en spectacle. Je n'étais plus à l'âge où l'on sautille avec naturel...

Il était étrange de penser qu'un personnage aussi falot que Sophie m'aidât dans la tâche que j'avais entreprise. Depuis son retour, je m'apercevais qu'il m'était plus facile de demeurer avec Claude sur le plan qui convenait. Seul avec lui, j'avais tendance à faire bon marché de mon autorité. J'oubliais son âge et le mien et qu'il était tout prêt à profiter d'une faiblesse trop grande. La seule présence de Sophie m'obligeait à maintenir entre Claude et moi la distance nécessaire.

Claude préférait qu'elle fût là pour une autre raison qui révélait sa délicatesse. Il n'aimait pas que je le servisse. Il était même désolé de prendre tout mon temps. J'avais, disait-il, bien d'autres choses à faire que de retourner en classe pour l'amour de lui. Je protestais en lui assurant que nous avions tant d'années de silence à effacer.

Je ne craignais pas de souligner mon ancien abandon. Une de mes raisons de rappeler le passé, c'était mon désir d'entendre Claude parler de sa mère. Je n'aurais jamais osé

lui poser une question directe. Je sentais que c'eût été tout à fait déplacé. Ma curiosité était certainement mauvaise, mais je m'y complaisais, j'attendais de sa confidence l'accomplissement de mes rancœurs, une justification inutile, mais bien savoureuse, c'était évidemment mesquin. J'attendis très longtemps. Claude ne devinait pas du tout mon espoir. Ce n'est que par hasard qu'il dit un jour très vite :

— Maman ne voulait pas que je lise des romans d'aventure.

Aussitôt, il rougit. Il était certain d'avoir fait une gaffe. Je saisi l'occasion :

— Pourquoi?

Il était obligé de répondre.

— Maman disait que j'avais déjà trop d'imagination.

Comment faire pour ne pas laisser tomber la conversation et pour ne pas juger cette opinion?

— Tu ne lui disais pas qu'il y a des aventures exaltantes?

— Maman croyait que je tournais tout dans le mauvais sens.

— Comment cela?

Je m'appliquai à poser cette question d'un air détaché, mais je brûlais d'un feu bizarre.

— Elle craignait toujours que je ne fasse des bêtises.

— Dis-moi franchement, Claude. Avait-elle raison de se méfier de toi?

Claude baissa les yeux, ce qu'il ne faisait jamais.

— Je ne sais pas, me dit-il. Maman me détestait.

— Comment peux-tu dire cela?

— Je crois, dit Claude tout bas, qu'elle avait peur de moi.

Je l'attirai contre moi. Il s'abandonna complètement dans mes bras. Je le couvris de baisers. Il n'avait jamais prononcé une parole qui m'eût été aussi agréable. Il entrouvrit les yeux et me regarda d'une façon étrange. Je regrettai aussitôt de m'être dévoilé.

Il arrivait quelquefois qu'il y eût dans ses yeux certaine expression trouble. Je n'en voulais rien conclure. Ce pouvait aussi bien être une absence d'un instant. J'avais déjà remarqué que Claude abandonnait très facilement son corps, sans que pour cela ses pensées fussent ailleurs. Il devenait tout à coup l'incarnation de rien et j'avais l'impression que ce corps en face de moi tenait debout par miracle. J'admettais très bien ce départ momentané. Cela faisait partie du fantastique humain auquel j'avais toujours été sensible.

Pourtant, comme les jours passaient, Claude perdait un peu de son ardeur, par brusques à-coups, avec de grands retours. Il semblait alors vouloir rattraper les moments

perdus à rêver ou à n'être pas là. Sa bonne volonté prenait un caractère pathétique, me semblait-il, et cela me faisait peur. Moi, qui n'aimais pas trop la grande régularité, la triste application studieuse, j'eusse souhaité de toutes mes forces que Claude fût l'Élève Modèle, moyen, et ne fulgurât jamais. Il eût toujours été temps de l'éveiller d'un mot à une vie plus haute.

Mais il n'était pas question de médiocrité, Claude brillait de tous ses feux. Son intelligence m'éblouissait. Je humais l'air : n'y avait-il pas une odeur de soufre?

Je ne sentais que fraîche exhalaison de peau tendre et neuve.

VI

Le 20 juillet, à 6 heures de l'après-midi, Claude étant parti se promener, Sophie frappa à la porte et entra. Je lisais un Traité de Mathématiques avec quelque distraction. Je remarquai aussitôt son air d'affolement. Elle tremblait. Indignation, colère, chagrin : on vait volé son porte-monnaie.

Je n'hésitai pas un instant : Claude ! Sophie ne vit rien. Je m'étais composé une figure. Un quart de seconde plus tôt, elle eût pu surprendre mon visage nu.

Je remis à plus tard les examens, les bilans de faillite, toute l'affreuse amertume de l'échec. Je devais d'abord jouer une partie avec Sophie.

— C'est impossible, lui dis-je.

— Mais Monsieur, il n'y est plus. On me l'a pris.

— Non, Sophie, on ne vous l'a pas pris. Vous l'avez perdu. Vous êtes allée au bourg ce matin ; vous aviez votre porte-monnaie.

— Oui, Monsieur, mais en rentrant je l'ai rangé.

— Vous croyez l'avoir rangé, parce que c'est ce que vous faites habituellement. Il arrive très souvent qu'un acte virtuel laisse dans la mémoire les mêmes traces que le même acte réellement accompli. Ce sont là des choses que vous ne pouvez savoir, Sophie. Pourquoi avez-vous cherché votre porte-monnaie à cette heure-ci?

— J'en avais besoin, Monsieur.

— Vous savez bien que non. Inconsciemment vous étiez inquiète et vous avez éprouvé le besoin de vérifier s'il était bien à sa place. Vous ne l'avez pas trouvé parce que vous l'avez perdu en route ou que vous l'avez laissé chez quelque commerçant, cherchez bien. Dans quelle boutique l'avez-vous sorti de votre poche en dernier lieu?

— Chez l'épicier, Monsieur.

— Il est chez l'épicier ou sur le chemin. Claude est allé se promener. Il se peut qu'il l'ait trouvé par terre. Attendons-le. S'il ne l'a pas, j'irai demain matin chez l'épicier ; j'irai aussi à la gendarmerie. Cela ne me dérange pas : je devais aller au bourg de toute façon. C'était l'argent du mois ?

— Oui, Monsieur.

— Aviez-vous aussi quelque argent personnel?

Sophie hésita un instant si court qu'il me fallut une attention bien aiguisée pour le remarquer.

— Un peu, Monsieur. Cin... cinq mille francs.

— Vraiment? Vous aviez l'intention d'acheter quelque chose?

— Des chaussures.

— Mais vous ne les avez pas achetées.

— Je n'ai pas trouvé celles que je voulais.

— Vos cinq mille francs sont donc dans le porte-monnaie. Vous en êtes sûre?

Imperceptible hésitation.

— Mais oui.

— Et combien restait-il de l'argent du mois?

— Je ne sais pas exactement.

— C'est facile, Sophie, apportez-moi votre livre de comptes.

Elle l'apporta. Je fis l'addition.

— Il doit vous rester onze mille francs plus cinq mille à vous, cela fait seize mille. C'est bien cela.

Elle était au supplice.

— A moins que je ne me sois trompée.

— Dans les comptes? C'est impossible.

— Peut-être avais-je cru prendre les cinq mille francs. Il me semble qu'il n'y avait pas seize mille dans le porte-monnaie.

— Vraiment Sophie, vous ne me semblez pas sûre de grand-chose, je tirerai tout cela au clair demain matin. Retournez dans votre cuisine.

Elle ne dit pas un mot et sortit. Je me retrouvai seul, me sentis pris à la gorge par une angoisse si forte que je me précipitai au dehors à la recherche de Claude. Je l'appelai. Il ne vint pas. J'étouffais.

Assis jambes pendantes sur une petite terrasse accrochée au flanc de la montagne, je voyais une grande partie du sentier qui descendait dans la vallée. J'étais plus calme. La tristesse l'emportait sur la peur. Je ne pouvais penser à rien. La douleur que je ressentais n'était pas remontée de mon corps à ma tête. Quand ma respiration redevint tout à fait normale, je commençai à souffrir, comme un homme trahi par sa femme. Ma pensée la plus pénible, c'était d'avoir

accusé Claude aussitôt le vol connu. Pas la moindre hésitation en ce premier instant. C'était lui, ce ne pouvait être que lui.

Je m'obligeai à rechercher un autre coupable : Sophie elle-même. N'avait-elle pas menti en prétendant que le porte-monnaie contenait cinq mille francs qui lui appartenaient? Mais l'accusation ne tenait pas un instant. Dès que j'avais réussi à persuader Sophie que le porte-monnaie était perdu et non pas volé, elle était revenue sur ce qu'elle avait dit, craignant que son mensonge ne fût découvert. Si elle avait été coupable, elle ne se serait pas dédit d'une plainte qui écartait les soupçons de son auteur et lui procurait presque à coup sûr cinq mille francs supplémentaires.

Claude avait pris le porte-monnaie dans la chambre et m'avait demandé la permission d'aller se promener pour dépenser l'argent ou pour le cacher. Le doute n'était plus possible. Pourtant, j'étais parvenu assez facilement à persuader Sophie qu'elle n'avait pas rangé le porte-monnaie, mais l'avait perdu. Il y avait donc une chance qu'elle l'eût réellement oublié chez un commerçant ou perdu en route, une chance si faible !

Je recommençai déductions et raisonnements de toutes les manières, mais ne pus conclure autrement.

Au haut du chemin, Claude apparut. Il me vit bientôt et me salua de la main. Quelques minutes plus tard, il était assis près de moi.

Je lui racontai de la façon la plus négligente la mésaventure de Sophie. Je m'étais penché en arrière et dévisageais Claude qui montrait son profil droit. La seule modification que je pus noter fut une crispation de la mâchoire. Je regrettai qu'il n'eût pas trouvé le porte-monnaie sur le chemin. Cette phrase fut prononcée de façon tellement incisive que Claude comprit que je savais tout. Il demeura impassible, mais ne put s'empêcher de rougir. Il s'en rendit compte et rougit plus encore. Écarlate, le feu aux joues, immobile, il eut la force de se tourner tout à fait vers moi et de m'offrir ses yeux. Ce fut à mon tour de rougir. Je rougissais pour lui de son audace, mais je détournai vite la tête. Je ne voulais pas céder à la rage, écraser ce visage menteur. Jamais il n'avait été aussi beau, les yeux brillants, les yeux plantés droit dans les miens.

Très lentement, donnant du poids à chaque mot, je lui conseillai de retourner sur ses pas, de bien chercher et s'il le fallait d'aller jusqu'au bourg, chez l'épicier, à la gendarmerie.

— Tu le retrouveras *certainement*, je t'attends là. Ah !

vérifie bien. Il doit y avoir onze mille francs en billets de mille. Dépêche-toi.

Il partit en courant, je me hâtai de monter un peu plus haut en escaladant les rochers. Je voyais le chemin au-delà du tournant qui bornait ma vue lorsque j'étais assis sur la petite terrasse. Je vis Claude courir, s'arrêter net au tournant et s'élancer sur la muraille rocheuse. Il s'élevait avec une facilité extraordinaire, n'hésitant jamais, plaçant son pied sur la seule aspérité possible, s'accrochant aux plus minces arbustes. En quelques instants, il fut en haut. Je revins m'asseoir et l'attendis. Malgré moi je l'admirais. Kleptomanie, pensai-je, il faudra le soigner. J'étais disposé à donner une appellation scientifique à tous ses vices.

Je cessai de réfléchir pour mieux écouter, je l'entendis revenir ; des pierres roulaient sous ses pieds. Très vite il fut devant moi et me tendit le porte-monnaie.

— C'est merveilleux. Où l'as-tu trouvé?

— A l'entrée de la vallée.

J'ouvris le porte-monnaie, comptai les billets. Il y en avait onze.

— Je pense que cela vaut mieux, lui dis-je.

Il ne répondit pas. Nous remontâmes lentement. A la maison, je rendis l'objet à Sophie qui douta tout à fait de ses sens. Ce fut le seul moment amusant de cette journée et je le fis durer. Mon envie de rire était extrême.

Après le dîner, Claude monta dans sa chambre. A travers la cloison, je l'entendis sangloter. Il exprimait sa rage d'avoir rendu cet argent, son humiliation. Je voulais le laisser seul, mais — pour qu'il ne s'endurcît pas, pour qu'il ne se dressât pas contre moi — passant devant sa porte, je dis avec toute la tendresse possible.

— Bonsoir, mon petit chéri.

Il y eut un silence très court, Claude avalait ses larmes, crispait tous ses muscles. L'important pour lui n'était pas de répondre dans un élan, mais de pouvoir, comme il le fit, me dire d'une voix douce et posée :

— Bonsoir, papa.

Je changeai d'avis : j'entrai chez lui, pour voir s'il saurait se dominer assez.

— Je t'embrasse.

Il n'hésita pas et me tendit sa joue mouillée de larmes. J'y posai mes lèvres et ne dis pas : Tu pleurais? Il fallait mettre un terme à cette journée détestable. Désormais ma confiance était morte, j'allais vivre en guettant tous les signes dangereux. Une attente indéfinie. Les jours ajoutés aux jours, les semaines, les mois ne suffiraient pas à me rassurer.

— Dors, dis-je à Claude, je reste un instant auprès de toi.

Il s'enfonça dans ses draps, tourna sa tête vers moi, les yeux fermés, le visage au repos. Il ne trichait pas, n'entrouvrait pas les paupières. A quoi pensait-il, bien à l'abri derrière son apparence? Sans aucun doute à l'opinion que j'avais de lui. Il connaissait mon amour, mais ne pouvait savoir sur quoi je passerais encore. Il voyait certainement son image idéale telle que je la lui présentais, mais il devait avoir ses idées personnelles et sentir le froid glacial qu'il faudrait traverser pour passer d'une personnalité à l'autre. Peut-être ne pensait-il qu'à cet argent et ne comprenait-il pas ce qui l'avait poussé à le rendre.

Tout était apaisé maintenant, une respiration égale soulevait sa poitrine. Il dormait. Je ne voulais pas le croire, mais je restai toute la nuit auprès de lui et ce mouvement continua d'être régulier.

Je passai par tous les sentiments.

Quand, au petit jour, je finis par me coucher, je savais que je n'avais plus d'espoir et que j'allais continuer d'agir avec la même obstination. Ma seule protestation contre une vie manquée, ingrate, mauvaise fut de rester couché tout le jour, porte fermée à clé, volets clos. J'avais fait le petit effort de mentir à Sophie, lui ordonnant de ne pas remuer, de ne pas tousser, parce que je souffrais de maux de tête. Pour Claude je m'en étais débarrassé en l'envoyant abattre trois arbres qui ne pouvaient tomber que dans une seule direction, c'était un jeu sans danger qui l'amusait et qui l'occuperait tout le jour. De ma solitude je ne pensai qu'à tirer du plaisir. Une journée entière de détente, d'oubli, cette chambre très noire, une pensée très nette, un corps fatigué, voilà bien ce qu'il fallait pour exercer cruellement l'esprit. Tranchant, je déclarai ma vie absurde et la rejetai en bloc. Une vie bâillée, abandonnée. Mes efforts pour tirer Claude de la boue? Un combat parfaitement inégal, mais je ne voulais pas y penser, cette journée devait être décisive. Quand le soir viendrait et que la vraie nuit rejoindrait les fausses ténèbres de la chambre, tout serait arrêté. J'avais plus de douze heures devant moi. Je crois bien que c'était le comble de la légèreté, se réjouir de douter, de détruire, de déchirer les images édifiantes. J'étais déjà incohérent.

Moi qui voulais oublier, me détendre... pas du tout, bien plutôt me tendre à craquer, faire supporter à ma pauvre machine une vitesse et une brutalité de pensée propres à la griller d'un coup. Ce désir venait de terribles regrets. Mon amour pour Claude, qui remplissait ma vie, disparaissait,

sans mourir, tombait dans une trappe. La déception était trop forte. Tant de mois de douceur, de tendresse, de travail commun, de contrainte joyeuse. Parallèlement, les méchantes pensées d'un enfant, son ivresse mauvaise d'un instant.

Nouvel effort, je repoussai son image, sa figure d'ange, son petit corps furtif, sa main glissée dans l'armoire de la bonne.

Je dessinais encore. Par quel miracle? L'argent manquait. Une nourriture grossière, des vêtements inusables. Le voyage à Marseille, une folie.

Je me secouai encore. Le temps passait et je ressassais. Comment se retrouver nu, effacer Jeanne, effacer Claude? A la mort de ma femme, c'était facile. Il n'y avait même rien à effacer. Je pouvais mener n'importe quelle vie. Élever Claude ou le mettre pensionnaire dans un collège. Claude étant pensionnaire, consacrer toute ma vie à devenir un véritable artiste ou continuer de dessiner au hasard ou tout abandonner — alors seulement toutes les existences possibles m'étaient offertes.

Je ne regrettais rien. Je ne le pouvais pas. Mon choix, dicté d'abord par un sentiment de pitié, par la curiosité, avait pris les caractères d'une dilection, grâce à Claude, je savais ce que c'était que d'aimer. Cette affection tardive ressemblait à la plus tendre, à la plus pure des amitiés plutôt qu'à l'amour paternel. S'oublier un peu, ouvrir les yeux, voir un visage d'enfant, beau, frais et délicat, sentir en soi le grand épanouissement de l'amour, se laisser griser, s'apercevoir que l'objet aimé est un fruit pourri à l'admirable enveloppe, lutter pied à pied, s'emparer de son esprit pour laisser et donner à son âme le temps et la volonté de guérir, est-ce une vie absurde?

Absurde oui, pour celui que j'étais avant de rencontrer Claude, absurde parce que changée de pôle. Pourquoi ressuscitais-je cet ancien mort-vivant? Qu'avais-je à faire de ses jugements sur celui que j'étais devenu? Ses longues années d'existence ne pouvaient rien sur les quelques mois de ma nouvelle vie. J'acceptais d'être celui qui aime Claude. Je ne pouvais agir autrement, mais j'acceptais avec joie, sachant bien que j'allais souffrir. Je rejetais mon ancienne prudence, mon sourir perpétuel.

Claude avait tenu pendant un an. Résultat admirable. J'étais fou de m'étonner de sa rechute. Il allait accomplir bien d'autres mauvaises actions. Je veillerais sur lui, je le défendrais, le devinerais.

Je retrouvais la joie. Il y a tant de chemins. L'égoïsme mourait d'être abandonné au centre d'un cœur démesuré-

ment agrandi. Je n'avais pas étranglé de mes mains ce poulpe. Les êtres dont il se nourrissait n'étaient plus à sa portée. Il dépérissait d'ennui.

J'aurais voulu que Claude fût à côté de moi. En cet instant, je n'aurais pas rusé. Je lui aurais dit, montrant ma force : Tu as volé et je t'aime toujours. Tu as volé parce que tu as eu le vertige. Par faiblesse. Je veux que tu deviennes fort. Veux-tu me promettre de dire toujours tes pensées mauvaises? J'en ai aussi, souvent. Je ne leur ai pas toujours tordu le cou. Maintenant je sais le faire. Il suffit de rire de soi. Il y a toujours un côté ridicule. Il n'est que de le découvrir. Il suffira de parler un peu fort et le trouble disparaîtra. Tes mauvaises pensées se dissoudront au souffle de ta voix. Il n'y a que le silence et la clandestinité qui les nourrissent. Ne leur donne pas le temps d'éclore. Expose-les tout de suite au jour. Avant tout, tu dois avoir confiance en moi. Je ne te regarderai pas avec étonnement, je ne me dirai pas que tu es un monstre. Je sais trop ce qu'il y a en chacun de nous d'assez ignoble.

Mais Claude n'était pas auprès de moi et je parlais dans le vide. Tout était facile, mais en sa présence, j'agissais avec plus de prudence ; son visage exprimait à la fois une pensée réelle et communicable et toute la partie étrangère de son âme. Il me regardait parfois comme s'il ne savait pas qu'il me regardait. Derrière cet œil glauque, pas d'inquiétude métaphysique, mais un désir suspendu, une ardeur réprimée. Là où je ne pouvais pénétrer. Si je le forçais en le poursuivant, en le harcelant de questions, son œil devenait transparent et pur. Claude répondait alors à côté, mais cette déviation n'était sensible que l'espace d'un instant, car ses paroles correspondaient exactement à son nouveau visage revenu à la vie consciente d'un enfant. Je n'avais plus rien à lui dire. Il est indécent d'exiger la confession d'un ange. Je n'oubliais rien et pourtant j'étais paralysé. Une apparence si fraîche...

Je devais *profiter* de ce vol. Accuser Claude formellement, lui dire que je l'avais vu escalader la montagne, redescendre et revenir vers moi. Il ne pourrait arborer sa fausse pureté et je saurais enfin lui dire toutes ces paroles de sévérité et de tendresse mêlées, tout ce qu'il importait qu'il entendît.

J'ouvris mes volets et les deux nuits se pénétrèrent. Il me sembla que celle du dehors rougeoyait, je regardai mieux. Quelque chose brûlait dans la vallée. Je ne pouvais voir qu'une fumée colorée, je courus jusqu'au point de vue. A mille mètres environ, un gigantesque pailler brûlait comme une torche. Les pompiers ne pouvaient venir que de vingt

kilomètres. Il ne resterait rien. J'apercevais une vingtaine de silhouettes d'hommes et de femmes immobiles, en cercle, à bonne distance du feu, conscients de l'inutilité de tout effort. Ils regardaient simplement partir en fumée tant de travail, de soleil et de pluie. Quelques flammèches s'envolaient. Les enfants guettaient leur chute et les écrasaient d'un coup de talon.

Plus bas, sur le chemin, j'aperçus Claude qui descendait en courant pour aller voir de près. Une course joyeuse, sa lampe électrique dansait. Je l'appelai : Je n'aime pas que l'on dévoile sa curiosité et me passe personnellement de la satisfaire plutôt que de la montrer. Rien n'est plus intéressant, plus exaltant que d'observer un incendie si ce n'est de l'éteindre.

Je dus crier de toutes mes forces pour qu'il m'entendît et consentît à tourner la tête vers moi. Je m'opposais à un plaisir. Rien ne pouvait irriter Claude davantage. Il ne put éviter de voir cette lanterne que je balançais.

— Je descends voir le feu, cria-t-il, et il repartit.

Je hurlai :

— Viens ici.

Il s'arrêta net, se résignant à obéir et me rejoignit tristement.

— Tu verras très bien d'ici, lui dis-je. Il ne convient pas de se montrer joyeux.

Claude ne répondit pas. Je remarquai qu'il était hors de souffle.

— Je me demande comment il est possible que le feu soit égal sur toute la longueur du pailler. Qu'en penses-tu?

— Il y a du vent.

— Un soupçon de brise. Claude, le feu a été allumé aux quatre coins.

— Laisse-moi aller le voir.

Il avait dit ces mots à voix très basse, comme une dernière injonction polie avant une épouvantable colère. S'il me l'avait demandé avec gentillesse, j'aurais accepté, mais ce ton presque menaçant m'exaspéra. La rage me prit. Je criai :

— Non.

— Si, cria-t-il plus fort.

Je me levai pour le gifler de toutes mes forces, j'étais ivre de fureur. Hors de portée, il s'était élancé sur la pente et courait vers le feu. Je rentrai à la maison désespéré. Retrouvant ma chambre et toutes mes pensées du jour, je me hâtai d'avoir honte de mes réactions. Je l'accuserais comme je l'avais projeté. Je l'accuserais de vol, de grossièreté et d'insoumission. J'appuierais sur lui de toute ma force pour lui

montrer le moyen de se délivrer d'un coup. Je montrerais ma force et, aussitôt après, mon grand désir de tout entendre. Il pourrait ne plus étouffer dans sa peau.

Je l'attendis de pied ferme.

Il ne rentra que deux heures plus tard. Je l'appelai. Il entra dans ma chambre sans crainte, mais sans forfanterie.

— Écoute-moi bien. Je sais tout de toi. C'est la première chose que je voulais te dire. J'ai tout appris de ceux qui avaient à se plaindre de toi, ou tout deviné. Depuis un an que nous vivons ici, je n'avais rien à te reprocher. Tu étais devenu un garçon plein de courage, d'intelligence et d'esprit. Ta gentillesse était parfaite.

« Depuis quelques jours, tout est changé. Je te vois fuir devant moi. Hier, tu as volé le porte-monnaie de la bonne. Est-ce digne de toi? Je ne t'ai rien dit et pourtant j'avais de bonnes preuves. Tu as prétendu l'avoir trouvé sur le chemin et je t'ai vu escalader la montagne pour aller le chercher où tu l'avais caché. N'essaie pas de répondre. Que pourrais-tu dire? Tu sais bien que tout cela est vrai. Ne te débats pas. Ce serait un spectacle pitoyable, je t'assure.

« Tout ce que je viens de te dire fait partie du passé si tu le veux et je ne t'en reparlerai jamais. Je t'aime tant qu'avec toi je peux toujours tout recommencer pour qu'il n'y ait rien de manqué au départ. Ce vol que tu as commis me fait horreur. Rien n'est plus mesquin ni plus vulgaire. Je me débarrasserai de cette impression. Abandonne tout de suite cette idée que tu peux me tromper. Je n'ai pas le tempérament d'un policier, mais je m'attache uniquement à toi et rien ne peut m'échapper. C'est par amour, comprends-tu. A ton âge, un homme de quarante-cinq ans paraît vieux. Mais je suis jeune, je t'assure. Ta mère et moi ne nous comprenions pas. Il y a en moi un grand désir de vivre, d'aimer. Tout s'est porté sur toi. Cela pèse peut-être trop lourd sur tes épaules. Ne te plains pas. Toute ma vie, je me suis senti léger, rien ne me rattachait à la terre. Ni mes parents, ni ma femme. L'impression que mes actes ne touchaient personne. La liberté la plus harassante. Tu la voudrais bien, cette liberté. Mais qu'en ferais-tu? Tu sentirais ton cœur se glacer. Sais-tu qu'il y a des millions de malheureux qui marchent dans les rues dans l'espoir que quelqu'un les abordera et que leur solitude cessera? Et ils avaient tout fait pour être libres et seuls. Tout peut leur réussir. S'ils ne sont pas aimés, il y a chaque jour un moment où ils se retrouvent en face d'eux-mêmes et ils ne s'aiment pas, je t'assure.

« Tu es là, avec tes idées que je devine. Tu es impatient. Chaque fois que tu lèves les yeux, tu me vois au-dessus de

toi, bras écartés pour te barrer le passage. Alors tu essaies de cacher tes actes, de m'endormir. Tu ne crains rien puisque tu te sens aimé. Il suffirait pourtant que tu me dises tout. Mais cela tu ne le veux pas. Tu n'as pas confiance en moi. Tu crois avoir des pensées inavouables. Mon pauvre petit, je te l'ai dit, nous en avons tous. De temps en temps, la tentation est trop forte, tu te caches et tu agis.

« Tu vois, seul je ne peux rien faire. Il a fallu que je t'aime. Si tu me disais tout, je pourrais détourner tes mauvais désirs. Tes forces prendraient un autre cours. Il me semble que rien n'est hors de ta portée. Tu peux être tout ce que tu veux. Tu n'as rien choisi encore. Je suis là, prêt à t'aider. Parle simplement. Ce n'est pas facile, je le sais. Il faut exprimer l'inexprimable.

« Tu n'as pas été retranché du monde. Tu as connu les parents de tes camarades. Ils aimaient leurs enfants depuis toujours, mais ils ne cherchaient pas à les comprendre. L'as-tu remarqué? Pour eux c'étaient de bons petits enfants qui poussent tout seuls entre les lieux communs paternels, la tendresse maternelle et les enseignements éprouvés de l'école. Toi, tu es plus difficile et plus mauvais qu'aucun d'entre tes camarades. La tendresse maternelle t'a fait défaut. L'école t'a fait mourir d'ennui et ton père est resté muet. Tout cela est fini. Nous sommes face à face et je refuse de te faire de la morale.

Je m'arrêtai de parler. J'avais besoin d'une minute de silence. Je regardai Claude intensément. Il garda les yeux fixés sur moi. Je ne voulais pas qu'il les baissât. Nous mesurions nos forces et notre amour.

— Maintenant tu as tout compris, tu peux tout dire. Ne retiens rien au-dedans de toi.

Je me tus et le maintins sous mon regard. Quoiqu'il ne bougeât pas et que son visage fut impénétrable, j'avais conscience d'un extraordinaire bouleversement sous l'enveloppe immobile de Claude. Ses lèvres s'agitèrent un peu avant qu'il dît à voix très basse.

— C'est moi qui ai mis le feu au pailler.

Je m'obligeai à ne pas bouger, à ne rien dire. Une indignation, une fureur inouïe me tordaient le cœur et l'esprit. Que faire, que faire? Il s'était ouvert à moi, mis à nu, se donnant tout entier. Mon instinct me commandait de me jeter sur lui et d'anéantir sa sale petite figure d'ange, mais je savais bien qu'il n'avait pas parlé par bravade, que cet aveu lui avait coûté infiniment et qu'il m'avait fait confiance. Je n'avais pas imaginé cela. Je ne le croyais pas capable d'un acte aussi grave. Il descendait, la nuit tombée, boutait le feu aux quatre

coins de la paille, remontait pour égarer les soupçons et redescendait pour jouir du spectacle. Il me trouvait sur sa route et passait outre à ma défense. Quand tout n'était plus que cendres, il remontait et se trouvait en face de moi. Il était saisi par le trouble et je lui parlais un langage exactement approprié. Il devait croire que j'avais deviné et savait bien qu'en avouant, il effaçait tout. C'était très facile. Rirait-il, dès qu'il aurait le temps de penser, rirait-il d'une bonté si grande qu'elle touchait à la faiblesse? Je devais repousser toute idée de cet ordre qui ne pouvait qu'infléchir mon attitude et pousser Claude à réagir de la manière que je redoutais.

— Pourquoi? demandai-je à Claude. La question m'avait échappé. Elle était absurde : parce que la paille brûle bien, que les flammes sont belles, parce qu'il est défendu de jouer avec les allumettes, parce que c'est un acte terrible et que de le commettre procure un frisson délicieux.

— Pour voir la tête des paysans, répondit Claude qui continuait d'offrir son épouvantable sincérité.

— Va dans ta chambre, dors et n'en sors pas avant que je vienne, demain matin.

J'avais parlé avec calme, mais je vis bien qu'il ne se réjouissait pas de ma faible réaction. Il ne s'y trompait pas. Il attendait. Toute la nuit, je l'entendis s'agiter dans son lit. Il ne s'endormit qu'à l'aube, épuisé.

Je n'hésitai presque pas sur la décision à prendre. J'allais faire de Claude mon prisonnier. Il resterait constamment sous mes yeux, serait enfermé dans sa chambre le soir. Un régime d'éducation surveillée. Il n'y avait rien d'autre à faire. Son aveu spontané lui était compté. Notre vie continuerait exactement de la même façon. Je prenais une simple précaution qui durerait peut-être des années. Je n'avais pas à le punir : je savais bien qu'aucune punition n'eût été assez forte. Nous allions commencer une vie assez étrange. Je payais de ma liberté et Claude de la sienne. Peut-être cela ne me serait-il pas supportable. Je n'en savais rien à l'avance. J'étais prêt à essayer.

Je voulais surtout éviter l'attendrissement sur moi-même, sur mon sort malheureux et tous les soupirs-jérémiades.

Je crois bien que je n'avais jamais aimé Claude davantage, non que je fusse de ces hommes qui ne prisent rien tant que les vices de leur maîtresse, mais Claude grandissait si bien ; toujours cet admirable visage aux traits fins et légèrement flous, faits de peau si fraîche. Soudain, comme je le regardais, ses actes les plus mauvais me paraissaient dérisoires. Je ne pouvais m'empêcher de donner plus de crédit à cette figure parfaite qu'aux pensées, projets, désirs qu'il recouvrait de

son masque. C'est une erreur aussi vieille que l'amour et aussi précieuse, car une lucidité continuelle déflore la vie.

Claude s'attendait à une punition très grave. Aussi fut-il très étonné de m'entendre lui parler avec tendresse.

— Je t'épargnerai toutes les tentations en attendant que tu aies dépassé cette période trouble et absurde. Nous ne nous quitterons pas. Où je serai, tu seras, mais nous vivrons exactement de la même façon jusqu'à ce que j'observe chez toi le petit sursaut qui m'indiquera que tu deviens conscient de ta propre vie au point de la vouloir meilleure.

Il n'avait rien à répondre. Il me regarda simplement et il me sembla qu'il me comprenait.

Pour la meule brûlée, je décidai de ne rien faire. Par Sophie, j'appris que les propriétaires étaient assurés contre l'incendie. Évidemment la compagnie d'assurance et les gendarmes faisaient une enquête. Nous serions peut-être soupçonnés. Étrangers au pays, nous devions exciter la défiance. Je ne pensais pas que Claude eût été vu. De l'interminable discours de Sophie, j'avais retenu entre autres faits intéressants :

« Je me souviens bien quand c'est arrivé. M. Claude tournaillait autour de moi depuis un moment comme quand y ne sait pas quoi faire. Tout à coup y me dit : Oh ! Sophie ! Qu'est-ce qui flambe là-bas? Il est parti comme une flèche pour aller voir. » Et : « Ça ne sera pas commode pour l'enquête. On lui connaît bien une bonne douzaine d'ennemis au père Mirougne. Un fameux travail pour les gendarmes. »

Je ne pouvais vraiment pas aller dénoncer Claude. Il eût fallu que nous quittions le pays pour aller où? avec quel argent? Cela dépassait de beaucoup ma force d'âme.

Les gendarmes apparurent de bonne heure dans la vallée. Je les découvris à la jumelle. J'avais envoyé Sophie à Pardeilles acheter des cigarettes. Elle avait cru à une attention délicatement colorée d'une ombre de nécessité. Revenue, elle ne me fit grâce d'aucun détail et se montra d'autant plus bavarde que je me gardai bien de l'interrompre. Les gendarmes trouvaient évidemment que ce n'était pas clair. Le représentant de la Compagnie d'assurance réclamait une enquête poussée. Mirougne cachait mal son détachement. Les témoignages perfides allaient bon train ou bien c'étaient des silences obstinés.

La Compagnie n'allait pas envoyer un détective pour un dommage de cinquante mille francs. L'affaire ne pouvait donc dépasser la gendarmerie. Il fut décidé que les voisins seraient tous interrogés. Il était évident qu'en l'absence de tout indice, on espérait mener une enquête psychologique.

Tous ces renseignements présentés ici sous une forme précise furent tirés de conversations rapportées, de longs discours filandreux hérissés d'incidents, coupés d'anecdotes gratuites, truffés de sentences, de proverbes et de lieux communs. J'écoutais, ne butinant que mon miel.

Je prévins Claude de la visite des gendarmes. Il ne sourcilla pas.

Ces messieurs vinrent dans l'après-midi. Nous étions parmi les premiers visités. Ils m'interrogèrent d'abord, me demandèrent où je me trouvais avant que l'incendie éclatât. Je leur répondis que j'étais un peu souffrant et que j'étais resté couché, qu'en ouvrant les volets, j'avais aperçu la lueur du brasier.

Sophie confirma mon témoignage, ajouta que pour sa part, elle préparait activement le dîner, et que c'était Claude qui l'avait appelée pour lui montrer le brasier, avant de courir à toutes jambes pour aller y voir de près.

Claude, que je ne quittai pas des yeux, eut exactement l'attitude passionnée d'un enfant qui croit pouvoir aider la police. Il était si parfait dans son rôle que les gendarmes se détendirent et firent mine d'accepter son concours.

Quand ils repartirent, nous étions bons amis. Claude voulait les suivre. Je lui rappelai d'un coup d'œil qu'il ne devait plus me quitter.

Dès que nous fûmes seuls, je le lui répétai plus énergiquement. Je lui interdis formellement de profiter d'une visite pour tenter de descendre dans la vallée. Il importait d'autant plus qu'il le fît de lui-même que personne ne devait se rendre compte de sa demi-séquestration. Le plus difficile était de tromper Sophie, prompte à découvrir ce qu'on voulait lui cacher. Je ne rusai pas avec Claude et lui fis part de cette difficulté. Il me dit très simplement que je n'aurais jamais besoin de lui répéter cet ordre. Ce n'était pas de ces choses qu'on peut oublier. Il ne devait pas me quitter d'un pouce ; comment ne s'en souviendrait-il pas?

Je savais qu'il en serait ainsi ; que Claude ne chercherait pas à s'éloigner. Quelquefois, tout était simple. Il suffisait de demander avec un peu de gravité, et il répondait bien. Au lieu d'être heureux, je me sentais triste de goûter à quelque chose d'aussi fugitif.

L'enquête s'endormit. Les gendarmes n'aiment pas rôder autour d'une piste muette. A la place du pailler, un grand rectangle de terre brûlée où l'herbe ne pousserait pas avant deux ou trois ans. Le brigadier avait laissé entendre qu'il y avait trop de suspects. A vrai dire, tout le monde dans un rayon d'un kilomètre et ce, à l'heure où tous les paysans

étaient rentrés chez eux, harassés par une journée de seize heures. C'était le seul moment où la campagne était vraiment déserte. Les amoureux eux-mêmes soupaient encore. C'est alors que Claude s'était glissé, vêtu d'une culotte et d'une veste sombres. Il ne lui avait fallu qu'un instant et déjà, il retrouvait le flanc protecteur de la montagne. Il avait évité le chemin où il eût été visible peut-être, et courait sur la pente, caché par les hauts genêts. Avant de rentrer à la maison, il retrouvait son souffle. Je lui avais montré comment il fallait respirer. Il se glissait dans la cuisine. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il en était sorti. Il recommençait de rôder autour de Sophie, jusqu'à ce que...

Sans cesse me revenaient à l'esprit les mêmes images, toutes celles qui révélaient chez Claude une longue et soigneuse préméditation. Puisque nous ne nous quittions plus et que je l'avais convaincu de tout me dire, je lui demandai très simplement s'il avait tout combiné longtemps à l'avance.

— Oui, me dit-il. J'ai toujours eu très envie de voir brûler une meule.

— Mais tu me disais que c'était pour voir la réaction des paysans.

— Il y avait les deux.

— Réponds-moi bien, sans rien déformer : Ai-je raison de penser que tu es par nature hostile à toutes les personnes que tu rencontres?

— Comment cela?

— Quand tu vois une nouvelle tête, cèdes-tu à ta première impression ou bien cherches-tu à la modifier après un examen approfondi?

— A ma première impression, elle a autant de chances d'être juste, tu sais.

— Bon. Maintenant, dis-moi, ta première impression n'est-elle pas presque toujours hostile?

— Si.

— Les gens t'irritent.

— Oui. Il y a toujours quelque chose. Ou bien ils ont l'air bête, ou bien ils sont laids, ou ils sont crâneurs.

— Et tu es sûr de ne pas avoir l'air bête et de n'être ni laid ni crâneur.

— Oui. Ce n'est pas ton avis?

— Si. Tu n'es ni bête, ni laid, ni crâneur. Tu es... Tu es inhumain.

— Inhumain !

— Désaccordé. Tu as l'air d'un jeune garçon assez charmant, mais c'est un faux air. Tu n'es pas hypocrite, mais tu

choisis d'agir souterrainement. Tu ne sais pas qu'un homme doit avant tout chercher sa plus grande force, éviter tout tiraillement, faire tout correspondre. L'expression générale, l'attitude se modèle habituellement sur le squelette moral. Pour toi, ton aspect extérieur tient encore, par miracle, une façade. Tu lui donnes de si violents coups que tu te retrouveras dépouillé, l'âme mise à nu. Même moi, qui n'ai pas d'autre occupation que de t'observer et de t'aider, je ne porte pas de jugement sur toi. Je te crois simplement capable de tout au mauvais sens du mot et veux t'apprendre à n'en pas tirer une fierté imbécile. Tu regretteras peut-être de prendre une plus juste conscience de tes actes, car tu reculeras avant de les accomplir, voyant leur énormité. Et tu te sentiras vide et désœuvré. Tu dois caresser quelque projet ces jours-ci, n'est-ce pas? Cela évidemment, tu ne veux pas me le dire, quoique tu sois obligé d'y renoncer.

— Comment vas-tu supporter de ne pas avoir un instant de liberté.

— De solitude, veux-tu dire? Il y aura la nuit, je dormirai moins pour avoir le temps de vivre seul le nombre d'heures nécessaires hors de tout regard. Pour le reste du jour, tu oublies que je t'aime et suis heureux de ne pas te quitter. Je t'observe, mais sans la moindre férocité. Je ne suis pas curieux de tes actes. Je cherche à bien les comprendre. J'y trouve souvent de l'incohérence.

*

Notre nouvelle vie : j'aimais Claude, il m'aimait bien. Il y avait une gêne entre nous, une menace. Claude supportait mal cette surveillance constante et pourtant ne s'y dérobait pas. Je regrettais ma liberté d'esprit, mon insouciance.

Je continuais d'enseigner à Claude tout ce que je savais et ce que j'apprenais. Il travaillait moins bien. Ses yeux se portaient très loin, sur les montagnes de l'horizon et son attention s'enfuyait. Je tentais de renouveler mes leçons. Je réussissais souvent à le ressaisir, mais il m'eût fallu inventer sans cesse et disposer du génie de vingt pédagogues. Certains jours, je n'en pouvais plus et décidais que nous ne travaillerions pas. Nous prenions un livre, nous nous étendions sous les arbres et lisions avec dégoût. S'il arrivait que Claude s'éloignât un peu, je n'osais le rappeler, craignant de passer pour un vrai tyran, mais l'inquiétude me saisissait aussitôt. Je ne tenais plus en place et partais à sa recherche presque aussitôt. Il n'était pas à trente mètres de là, s'apercevant bien que je le cherchais, malgré mes airs indifférents. Alors

pendant un instant l'exaspération l'emportait. Son visage durci exprimait la fureur, la haine. Je m'affolais de cette chute vertigineuse. Tout se dégradait si vite. Cette figure mauvaise, ces yeux irrités, c'était le seul être que j'aimais, que j'eusse jamais aimé. Il m'échappait de trop le retenir. Et si je n'avais pas agi ainsi, il se perdait sans remède.

Plusieurs fois par jour, je passais mon bras autour de ses épaules, mais je n'osais l'embrasser que deux ou trois fois. Il se laissait de moins en moins aller à la tendresse.

Seul dans ma chambre, Claude dûment enfermé dans la sienne (j'avais bien graissé la serrure pour qu'elle jouât sans le moindre bruit), je n'échappais pas à la honte d'être devenu esclave. De torturantes envies ne me laissaient pas de repos. Je voulais sortir de ce noir, échapper au silence de la montagne, trouver une femme qui, ne fût-ce que pour une nuit, me serait consacrée. Je la voyais nue, couchée près de moi, ne parlant pas ou ne disant que les mots crus de l'amour. Elle n'avait pas de nom, pas d'histoire de sa vie à raconter, pas la moindre personnalité. Elle n'était qu'un corps parfaitement disponible, une tendresse, et un instrument d'ivresse.

Une bonne rafale de vent chassait l'image. Le mistral s'installait pour la nuit. Souvent, il me redonnait courage. Sa force et sa rude franchise m'exaltaient. Rien n'était plus vain et plus inutile que de rêver toujours à une autre vie.

Alors je décidais de dormir et j'avais cette chance de pouvoir rejeter toutes les pensées qui m'encombraient l'esprit. Le lendemain matin je retrouvais Claude plus sombre. Sa légèreté exquise n'était plus. Je voyais bien qu'il ne supportait pas d'être surveillé. Mais que faire? Cent projets détestables n'attendaient pour éclore qu'un instant de liberté.

Je cherchais. Les efforts de chaque jour, une bonté constante, ne pouvaient rien. Il fallait un choc, donner un sens à sa vie. Je pensai au Christ et me demandai s'il pourrait entraîner Claude. Mon fils avait reçu à Saint-Jérôme une éducation religieuse théoriquement très poussée. Il avait fait sa première communion deux ans plus tôt. Je m'imposais d'aller à la messe avec lui, mais je savais bien que sa religion n'était qu'une habitude sociale. Il croyait sans ferveur, s'ennuyait à l'église. Il m'était arrivé la même chose à son âge. On nous avait enseigné trop tôt la parole du Christ et surtout nous avions entendu trop de commentaires et de gloses. Le pesant édifice de l'église, ses vieilles odeurs moisies, sa clientèle hors d'âge et son éclatante hypocrisie nous rebutaient d'instinct.

Je relisais quelquefois les évangiles, mais la voix des prêtres

mille fois entendue altérait mon admiration. Je ne savais comment aller au Christ sans emprunter ces petits chemins ridiculement étroits et proprets. Je savais qu'il en était ainsi pour Claude. Je me décidai à lui dire toute ma pensée. Il tomba d'accord avec moi sur l'action néfaste de l'Église et la médiocrité générale des prêtres. Ce lui était facile et le réveilla quelque peu. Je ne lui donnai pas le plaisir de dauber longuement sur les abbés de Saint-Jérôme. Je ne pouvais tenter de greffer un élan mystique sur des bases aussi mesquines.

Claude lut à haute voix les paroles du Christ. Sa voix sans artifice redonnait au texte sa valeur pure, dégagée de tout esprit d'analyse, de la recherche des symboles. Je fermai les yeux et j'écoutai, étrangement ému. Ces paroles allaient droit à l'âme. Elles ne pouvaient me donner la foi car, passant par Claude, elles se chargeaient de tout l'amour que je lui portais. Une fois de plus, je ne pouvais entendre la véritable voix du Christ. Après les exégètes, les pédagogues et les théologiens, une voix trop aimée ôtait leur sens aux phrases les plus simples. Je faisais un rêve merveilleux : je supposais un accord profond, immédiat entre le texte divin et mon petit garçon. Une nouvelle fois, l'espoir était entier. Cela me permettait de vivre. Une hésitation dans la voix de Claude me fit ouvrir les yeux. Je le regardai : il était rouge de confusion. Je compris en un instant qu'il était saisi par le respect humain. Simplement parce que le texte qu'il lisait exprimait de belles pensées, les plus élevées qui fussent. Claude se sentait indiciblement gêné. Il n'était jamais à l'aise parmi les grands sentiments. Il y avait en lui comme une crainte de passer pour jobard.

Je ne dis rien et le laissai poursuivre. Il s'habituait à sa gêne et sa voix s'affermissait. Le texte, cependant, ne le touchait pas. Il faisait trop attention à ses propres réactions pour se laisser atteindre. Il m'observait aussi et c'était un triste spectacle que notre double distraction. J'arrêtai cette lecture. Il ne me restait de ma foi ancienne que le sens du sacrilège.

Il fallait commencer beaucoup plus bas, reprendre les choses de l'âme et du cœur à leurs premiers balbutiements. Émouvoir Claude en évitant l'écueil de Pédanterie, Moralisation, Ennui et les eaux sournoises d'Hypocrisie.

Il fallait toujours tout recommencer.

JACQUES PERRY.

(A suivre.)

BLOC - NOTES

4 MAI. — Hier, chez les X... dans la vallée de Chevreuse : le jardin où le déjeuner est servi, les coussins dans l'herbe. Autour du couscous, les étudiants marocains s'affairent. Là-haut, dans la chambre basse du grenier, l'autel fait de troncs d'arbres équarris, « la présence réelle. » Ce jeune Arabe qui nous observe depuis le seuil. L'eau vive qui commence à sourdre ici, comment la préserver de toute contamination politique, sans décourager les efforts qui se poursuivent sur d'autres plans?

5 MAI. — *Mémoires d'un naïf*, de Paul Guth. A vingt ans de distance, l'enfant Guth, petit Béarnais paysan, a flairé le même univers que moi : l'Aquitaine est vraiment un royaume, dont nous ne sommes pas, Guth et moi-même, « les princes à la tour abolie » : mais nous avons appartenu tous les deux à l'espèce des enfants timides et tendres de ce royaume du sud-ouest. Pas un détail du récit de Guth qui ne se retrouve dans ma propre histoire. Je reconnais le vaste béret qui le coiffait, qui était aussi le nôtre : le béret landais. Celui qui est partout répandu aujourd'hui, tout petit et moulant le crâne, était dans mon enfance réservé aux Basques. Paul Guth, à l'école, était chaussé de *souliers-sabots*. J'avais oublié ces souliers-sabots... Et tout à coup je me rappelle le mépris et la terreur que nous inspiraient les garçons qui en portaient : leurs coups de pied, disions-nous, pouvaient être « mortels ». Enfant bourgeois, toutes mes sensations furent les mêmes que celles de cet enfant paysan. J'ai vu faire le pain comme Guth. J'ai connu la frairie de la mort du cochon (d'un peu plus loin que lui, car je n'y assistais pas). J'ai entendu ce patois, j'ai aimé l'ombre de

ces cuisines paysannes, l'odeur de farine et de graisse rance, les jambons pendus aux solives, enveloppés d'un linge blanc, et dans les plus pauvres métairies, cette horloge dont le balancier me fascinait ; tout ce qu'exprime la poésie de Jammes :

On voit à l'intérieur pâle des métairies
Les chapeaux de travail dormir près des tamis...

Je n'y vivais plus, comme le petit Guth, mais mon aïeul ou mon bisaïeul était sorti de cette ombre sacrée...

Cette vie frugale et pure du petit Guth, ses succès scolaires, ce travail acharné, ces concours jusqu'à l'agrégation, qu'elle me fait honte ! Quel paresseux j'étais ! Tout m'a été donné, sans que je fasse aucun effort. Je n'étais même pas un très bon élève. J'ai redoublé ma Philosophie, échoué une fois à l'oral de licence, quitté l'École des chartes dès la première année. J'aurai été *porté* jusqu'au Prix Nobel... Porté par quoi?

Tous les noms des camarades de Guth, normaliens et agrégés ont brillé plus ou moins dans les Lettres (celui de Brasillach, hélas ! que je ne puis lire encore de sang-froid)... Si différents qu'ils soient les uns des autres, presque tous ceux qui ont subi cette formation de Normale ont un je ne sais quoi de sec, de brillant, de « dévelouté ». Guth a échoué à Normale, comme Rivière avait échoué, comme j'aurais échoué. De cette serre, Giraudoux aura été la suprême fleur. J'en ai toujours admiré l'éclat, mais elle demeure pour moi sans parfum.

6 MAI. — Vémars. Dans la nuit qui suivit la proclamation du Prix Nobel une tempête détruisit le plus beau tilleul du jardin. Nous en fûmes désolés. Et me voici aujourd'hui étendu au soleil, appuyé contre les membres entassés du géant abattu, admirant l'espace de ciel et le paysage que sa disparition a soudain révélé. Rien de moins irremplaçable qu'un homme, si ce n'est un arbre. Les renoncules, les graminées bougent à hauteur de mon visage. Je ferme les yeux, je *m'exerce*, comme je faisais enfant ; j'ai part à l'insensibilité végétale : mon corps prend contact *d'avance* avec la terre.

7 MAI. — Ce qui irrite et fait scandale dans un éditorial du *Figaro*, je le retrouve partout exprimé, ces temps-ci : ce sont des vérités admises, qui ne souffrent plus la discussion. Par exemple dans *la Vie intellectuelle* (numéro de mai), sous la signature de P. Albin-Martel : « La difficulté est dans la politique suivie (en Afrique du Nord) dans le moule d'une administration locale directe, dans l'incompréhension des courants nationalistes et de leur signification, dans la volonté des colons de ne rien perdre d'une prépondérance manifestement périmée, dans l'enlisement qui ne permet plus aux représentants de la France d'envisager autre chose que de tenir à merci les souverains, que de gouverner avec l'aide de ministres dociles et par le fait même non-représentatifs, dans le refus de toute réforme générale, dans le vice de sacrifier les réalités aux apparences, de retenir ce qu'on a fait le geste d'octroyer... La Tunisie et le Maroc voient renaître un colonialisme autoritaire, appuyé sur l'armée et la police, colonialisme qui n'est pas seulement de l'ordre des sentiments, lents à redresser, de la colonie européenne, mais qui s'inscrit bel et bien dans la politique la plus officielle. »

8 MAI. — Un journal m'interroge au sujet d'une attaque virulente de l'*Osservatore Romano* contre Jouhandeau et qui m'a échappé. Eussé-je lu l'article, je me serais gardé de porter aucun jugement, ayant été moi-même traité en suspect, durant bien des années. Je voudrais pourtant noter qu'à mon avis l'exigence chrétienne rejoint l'exigence de notre art en nous obligeant à *transposer*. L'obsession sexuelle (quel qu'en soit l'objet) le ressassement empêche l'œuvre de naître : je pourrais le montrer si la discrétion permettait d'étudier un auteur de ce point de vue. Un Jouhandeau est sans cesse détourné du livre que lui seul pourrait écrire — dont il nous a donné déjà l'avant-goût avec *M. Godeau* et avec *l'Algèbre des valeurs morales* — et qui nous aiderait, mais dans la lumière de la grâce, à découvrir le sens spirituel des pires échardes que l'homme porte dans sa chair. Que le mal, que la semence du mal féconde certaines destinées alors que tant de faux justes restent aux portes et ignoreront toujours ce que c'est que d'aimer Dieu, voilà ce qu'un Jouhandeau

nous montrera peut-être un jour dans une atmosphère purifiée.

9 MAI. — Je lis que des fédérations protestantes le prennent de très haut, à propos de l'affaire Finaly. Mais je gage qu'aucun de ces frères saintement indignés ne répondra par oui ou par non aux deux questions que j'ai déjà posées et qui ne m'ont valu que des injures : la dérobade a été générale et sans aucune exception :

1° Êtes-vous d'avis que les enfants Finaly doivent être embarqués de force pour Tel-Aviv, même si leur désir est d'habiter la France et de demeurer Français?

2° Êtes-vous d'avis qu'il faut détruire chez ces enfants de onze et douze ans, la foi dans le Christ — et l'arracher comme de l'ivraie — sous prétexte que le grain y a été semé indûment?

Je prie mes frères protestants de répondre à ces deux questions. Car nous sommes d'accord pour reconnaître qu'en principe Mlle Brun a eu tort de baptiser les enfants. Mais enfin « le mal » est fait (si l'on peut dire...) alors il s'agit de savoir *si le légalisme doit l'emporter sur la grâce.*

Je proteste ici que si un enfant m'avait été enlevé au cours d'une guerre et s'il avait été instruit par ses bienfaiteurs dans la foi juive, mahométane ou protestante, je n'aurais rien fait pour détruire la paix de sa conscience et je m'en serais remis à Dieu pour incliner ce cœur selon sa volonté.

Mais le plus grave dans cette affaire, c'est la haine furieuse qu'elle réveille au cœur d'Israël. Ce que n'ont pu faire, semble-t-il, les persécutions, les camps de la faim, et les crématoires, l'aventure des petits Finaly y réussit d'emblée. Il faut en parler tristement « et comme de la chose du monde la plus triste ». Un immense travail de rapprochement se trouve compromis par cette histoire. Quoi qu'il m'en coûte, je veux publier ici la missive d'un juif autrichien parce qu'elle donne l'exacte mesure de l'abîme que le baptême de deux enfants a creusé entre Israël et l'Église. Elle est datée du 23 mars, donc d'avant la révision du procès des médecins de Moscou.

Innsbruck, 23 mars.

Monsieur,

Il est possible que les régimes communistes aient maintenant ajouté l'antisémitisme à leurs autres cruautés, ou plutôt qu'ils ne dédaignent plus de spéculer à l'occasion sur l'antisémitisme de certains États étrangers comme de leurs propres peuples. Il y a là une question à examiner de près, et peut-être un motif supplémentaire de protestation contre la honte des pendaisons de Prague et des arrestations de Moscou.

Mais cette protestation est indécente sous la plume d'un écrivain qui s'est fait l'avocat des voleurs d'enfants, et dans un journal qui n'a reculé devant aucune hypocrisie pour défendre la fille Brun.

Monsieur l'écrivain catholique, fils soumis de votre mère la Sainte Église des Kidnappeurs, les Juifs n'ont que faire de votre sollicitude, ni de celle d'aucun de vos coreligionnaires qui ne se serait pas désolidarisé ouvertement et sans réticences des rapts et des baptêmes frauduleux. Pour les aider à défendre leur droit à la vie, ils n'acceptent que l'amitié des hommes libres, espèce dont l'affaire Finaly a prouvé la presque totale absence parmi les catholiques de France et d'ailleurs. Votre conscience a été moins forte que votre solidarité avec les gangsters de la foi, vous êtes dorénavant jugé : laissez les Juifs en paix, épargnez-leur des protestations d'amitié qui ne peuvent plus être, sous une plume catholique, que d'insultantes simagrées. Ennemis pour ennemis, un Juif un peu honnête aimera toujours mieux un franc persécuteur que les détrousseurs de cadavres grimés en bons Samaritains. Silence aux voleurs d'enfants. Que les catholiques cessent de se poser en amis et en protecteurs : une telle comédie ne diminuerait pas les raisons que nous avons de les haïr et ne ferait qu'accroître celles que nous avons de les mépriser.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance des sentiments qui vous sont dus.

« La fille Brun » qui a élevé, réchauffé, nourri pendant toute la guerre non seulement les petits Finaly, mais beaucoup d'autres enfants juifs qui n'ont pas été baptisés, est donc

plus odieuse à ce juif d'Innsbruck que les nazis qui brûlaient ces enfants. Voilà ce qu'il faut oser regarder en face, non pour s'en irriter, mais pour saisir la portée de cette histoire déplorable, pour ouvrir les yeux de personnes trop zélées sur les suites très graves de certaines initiatives, enfin, pour prévenir ces suites, dans la mesure du possible. L'affaire réglée, un travail s'imposera mais qui demandera sans doute plusieurs années pour recréer une atmosphère de confiance et de mutuel respect entre Israël et nous.

10 MAI. — Je m'étonne de cette grâce : du goût croissant de la solitude à mesure que nous avançons dans la vieillesse ; une grâce, oui, je le crois, moi qui durant tant d'années ai toujours eu besoin que quelqu'un fût là. Mais les raisons d'ordre humain sont aisées à découvrir qui inclinent le vieil homme à préférer l'isolement : c'est qu'il perd ses chances de plaire et que, s'il est écrivain, il plaît d'autant mieux que son visage ne s'interpose pas entre le lecteur et le livre. Le sentiment que l'on est lu, discuté, exécré, aimé, maudit, béni, cette certitude entretenue par le courrier, par les articles de presse aide sans doute le vieil écrivain à demeurer seul dans une chambre. Il n'en reste pas moins que le goût de la retraite est lié en profondeur à la vie de la grâce, à la méditation, à la prière — l'âge nous délivrant du remords de ne pas nous répandre au dehors pour « servir ». Nous sommes vieux, nous avons droit à cette immobilité, à cette rumination en présence du Père ; nous agissons sans bouger, nous dont l'acte se confond avec la pensée. A la limite, nous imaginons que le grand âge ressemble à ce grand large où la forme du vaisseau s'efface : une vie de prière incessante qui est déjà l'éternité commencée.

11 MAI. — Je lis le livre de Paul Serant sur René Guénon. Quelle vocation manquée ! Quel rôle aurait pu jouer Guénon à l'intérieur de la vieille Église mère — celui que joue aujourd'hui Massignon et qui est de préparer les voies à un rapprochement avec l'Islam — non certes à une conversion de l'Islam. Je ne comprends que depuis quelques mois quel précurseur fut le P. de Foucauld et ce que contenait en puissance le

grain de sénevé qu'il enfouissait dans le sable de Tamanrasset. Si je n'ai pas répondu à la pitoyable diatribe d'un aumônier militaire du Maroc au service de cette « presse Mas » organe du pire colonialisme (et dont la vulgarité transsudait à travers le titre même : *il y en a marre, monsieur Mauriac!*) c'est qu'il me suffit d'être approuvé par le prieur des petits frères de Charles de Foucauld et par toute la fraternité. Peut-être le jour de la Pentecôte qui verra des milliers d'étudiants faire à pied le pèlerinage de Chartres, m'y rendrai-je avec de jeunes Marocains... Ils vénèrent la Vierge comme nous. Ils seront chez eux à Chartres bien qu'ils appartiennent à un autre troupeau, à une autre fidélité. Ils habitent une autre demeure, mais dans la maison du même Père. Et comme à nous la Vierge mère leur a été donnée.

12 MAI. — Il y a aujourd'hui cinquante-sept ans — cinquante-sept ans ! — je faisais ma première communion dans la chapelle de l'Institution Sainte-Marie, rue du Mirail, à Bordeaux. C'était le même azur, les mêmes piaillements dans les platanes. Je retrouve tout : déjà cet amour et déjà cette attention à l'amour, cette analyse qui détruit son objet parce qu'elle ne laisse subsister que l'attitude. Et il n'y a pas loin de l'attitude à la complaisance et au pharisaïsme. Il n'importe : ce petit garçon m'attendrit. Je me rappelle ses larmes dans les bras de sa mère à qui avant d'aller communier, il demandait pardon même de ses fautes futures. Je me souviens, après cinquante-sept ans, que j'étais agenouillé en bordure de l'allée et que j'ai senti tout à coup sur mes cheveux la main de ma grand-mère qui attendait son tour d'approcher de la Sainte Table. Ce garçon avait deux ans de moins que les enfants Finaly. Quel crime c'eût été d'attenter à sa foi, à son espérance, à son amour — son baptême n'eût-il pas été reçu selon les règles légales ! Mais Jacob lui non plus ne fut pas béni par Isaac selon la justice humaine... Et cette bénédiction n'en est pas moins demeurée sur lui dans les siècles des siècles.

FRANÇOIS MAURIAC.

(A suivre.)

CARNET DE VOYAGE

ITALIE

NAPLES

Son arrivée par ce funiculaire qui sent l'écurie de cirque, plein de vieux papiers. Velours rouge comme dans les théâtres.

Le Vomero est en constructions et en éboulements comme la butte Montmartre jadis. Seulement, dans les bars, on mange des glaces. Le type du bistro est le même partout.

Jardins d'Italie, avec plus d'arbres que de fleurs et parfois des fleurs en abondance. Rues d'Italie, dallées, parfois sans trottoir, avec des boutiques, souvent sous des portes cochères. Le reste des villes à l'instar de Paris. A Naples, plutôt l'instar de Nice et quelle grande ville ! Un million d'habitants et des faubourgs insignifiants et interminables. Je cherche la pouillerie fameuse ; je la trouve un instant sur la route de Pompéi qui n'est qu'un faubourg.

Naples ! Nice en sale et fatigant. Bien entendu, maison spacieuse et rafraîchissements.

Pompéi réalise bien ce qu'on a appris au collège. Les peintures sont une révélation. Il y a au Musée de Naples les pendants en antique des plus belles sculptures, avec déjà le sentiment, l'émotion chrétienne. Il n'y manque que l'onction.

J'étais plein du désir de voir le Naples des livres et j'ai failli le voir : en poussant une porte, je trouve un homme qui se met au lit : « Tu t'es trompé ; tu es entré dans la chambre de la bonne. Et tu sais, c'est ma fiancée. »

Dans cette maison, d'ailleurs honorable, on ne ferme pas

sa porte, on met une chaise devant. Et il y a un horrible valet allemand qui demande si vous couchez seul.

Tumulte et chaleur.

SUITE DE NAPLES

P. P. va chercher des lettres dans le creux d'un rocher, derrière une porte de poupée. Cette « Cassetta » ou cachette m'a toujours fait penser à une correspondance de Robinson Crusoé avec Andromède.

Je n'écris à personne. Je n'ai pas à Naples le repos du Villino L... Sur ma table la mystique du père Surin, telle que me l'a révélé le livre de Bremond. Oh ! table bienfaisante. Je profite de ce que Jean Caves fait son cours dans un vieux palais de Naples à cette jeunesse qui veut être diplômée de l'institut français. Oh ! la jeunesse nombreuse, au teint chaud, aux cheveux abondants ! La jeunesse qui emplit des trains entiers et ce matin encore, une énorme église pour un enterrement fasciste — fascistes partout — programmes fascistes sur tout mur italien, fêtes fascistes, bureaux spéciaux fascistes dans toutes les administrations.

Je profite donc de ce que Graves fait son cours pour acquérir du papier à lettre et m'installer au Gambrinus. J'aurais pu profiter du Bureau de Poste où l'on a une salle de correspondance pour 0 fr. 20 centimes ; force des habitudes françaises, on écrit dans les cafés en France, non pas en Italie si j'en juge par la réponse en français d'un « cameriere » qui m'avait généreusement donné une feuille et une enveloppe : « Vous en écrivez trop long ! » Aujourd'hui, ce n'est que le lecteur qui pourrait s'en aviser : le libraire n'a rien dit.

Ville sans trottoirs, ou presque, comme Pompéi. Dans ce climat, on n'aime pas les trottoirs. Les rues ne sont pas plus larges que celles que le Vésuve remplit si facilement. On manque d'y mourir du vertige des voitures qui reflètent le soleil et à toute heure, des odeurs, des cris, du dépoitraillé des gens. Bien entendu, vous autres qui vivez dans les hôtels boches en vous plaignant de ne pas trouver la ville que vous

ne cherchez pas, vous êtes au fond ravis de vous retrouver avec les mêmes valets de chambre que vous avez reconnus de Cannes, et comme vous ne connaissez pas Montmartre, vous applaudissez aux chanteurs ambulants de la Santa Lucia ! Montmartre a aussi des airs napolitains et la mer figurée par les réverbères de Paris.

Notons en passant les phalènes phosphorescentes dans le jardin d'un hôtel à Sorrente. Notons aussi l'arrivée à Sorrente à 10 heures d'un cardinal-archevêque : les rues pleines de foule sous des arches de lumière électrique disposées à chaque 10 mètres. La musique municipale, en tête du cortège, les enfants fascistes, des hôtels abandonnés par les serviteurs pour voir le cardinal. Le lendemain, fête pour le cardinal, la veille et le jour, fête pour le cardinal. D'ailleurs, en Italie, tout est prétexte à fête. Mais je reviens à Naples ou plutôt à Pompéi, à l'immense ennui, insoluble du guide de Pompéi qui parle français comme on parlerait chinois si on avait appris l'alphabet idéographique. On aimerait la beauté des peintures murales si on vous épargnait l'immense fatigue du reste. Je me souviens d'avoir lu dans un fauteuil les promenades archéologiques de Boissier : j'aurais dû les emporter et me contenter des masures d'Ostie qu'on voit pour cinq lires, en pleine lande, après un tourniquet installé là pour la surprise du passant, au lieu d'en dépenser 280 en déjeuner, aumônes ridicules à des mendiants évidemment richissimes, à des sœurs de charité, à un guide fou, intarissable et si fatigué de répéter son boniment qu'il le bafouille. « Vous verrez ! vous verrez Amalfi ! » Bien oui ! j'aime mieux le chemin de fer que l'auto et les faubourgs plats, interminables, écœurants qui ne s'entrouvrent que pour vous montrer un golfe laiteux. J'aime mieux le bout Castellamare, même avec ses ouvriers d'usine et son tram encombré que les vignes du Pausilippe, le vieux Vomero où se réfugia Graziella et qui vous a un air banlieue de Paris quand cette banlieue prend des airs ville d'eaux.

Entre parenthèses, le tombeau de Virgile est introuvable, inconnu des habitants, sauf d'un érudit qui vous dit qu'il est apocryphe. Mais, s'il n'existe pas, comment peut-il être apocryphe? Il y a le chapeau de gendarme du Vésuve qui ne

diffère pas d'un Apennin quelconque et est infiniment moins bien que toutes les montagnes que j'ai vues depuis un mois. « Le Vésuve fume sa pipe ! » a dit Cocteau. C'est cela, un vieux brigand qui crache de temps en temps sur la bêtise napolitaine. Cela est sans nul intérêt. Je n'y monterai pas. J'ai assez de déceptions : Comment ! vous n'avez pas été au Vésuve? — non ! j'ai eu peur que ce soit comme le reste, les beautés usées à force d'avoir été admirées. Vous avez crié d'extase en passant à 400 mètres au-dessus du lapis-lazuli. Il n'y a aucun rapport entre des cris d'admiration que vous arrachent les altitudes et qui sont comme l'expression nauséeuse de l'inexprimable vertige et une admiration qui dure. Amalfi, c'est décidément bleu. Oui ! il y a suffisamment de vertige de Sorrente à Vetteri. La ligne droite donne un autre vertige que la ligne courbe.

J'avoue que dans le genre village sur montagne au pied de la mer, au-dessus de la mer, à mi-côte de la mer, la région napolitaine est ce que nous avons de plus réussi. Et puis pour moi surtout, je ne l'ai pas vu d'abord, avant d'être saturé de cette espèce de beauté naturelle. On arrive là après avoir vu les lacs du Nord où les villages ont dégringolé sur le rivage, et s'y réflètent avec une paix qui n'est pas sans charme. — « Vous préférez cette Suisse? » — Non, je ne préfère rien. J'ai peur que les grands spectacles de la nature *(sic)* aient desséché l'amour que j'ai pour les moindres. Je me demande si on peut admirer autre chose que ce qui a formé notre cœur et si autre chose que la Bretagne peut me toucher. En tout cas, ce ne sera pas Naples, qui copie Nice, ni son golfe laiteux. Si je me tâte bien, je ne me découvre touché que par ce qu'on m'a montré de fresques effacées sous les échafaudages intérieurs d'une église. Elle est dans la cour de la Mairie et depuis 23 on démolit les murs renaissance qui ne sont qu'un décor par-dessus une église gothique. Or cette église gothique porte de vieilles fresques dont une au moins est du Giotto : une tête saisissante de saint François. Vous me voyez aussi, touché par des souvenirs de saint Thomas d'Aquin. Voici le couvent où il a vécu. C'est une bâtisse toute chaude de soleil. On montre la cloche qui l'appelait, un portrait, raide, jaune, sec, grave, avec l'œil terne des grands médi-

tatifs, l'antique crucifix dont le Christ lui a parlé. Bien sûr, toute cette chapelle est encombrée ; on y a mis des tableaux fameux et des marches en marbre. Mais, dans cette pénombre, cela a gardé quelque chose de lui. On est très ému. Çà et le Giotto sous des échafaudages ! et aussi la traversée.

— Le juge de paix dans la même maison que la maison de passe.

ENCORE NAPLES

Il y a longtemps que les beautés pour touristes ont fini de me séduire. De mon excursion à Amalfi, il ne me restera que cette gorge, si étroite qu'elle se touchait les amygdales et là, deux ou trois maisons de la couleur du rocher, non pas des maisons mais chacune une tour reposant sur un octogone et bizarrement flanqué de bâtisses : cela pour pêcheurs ; en bas une plage ; cela n'en finissait pas de hauteur et de profondeur et l'eau était plus limpide. Cela communique avec la mer par un pont et nous le voyons d'en haut. Il me restera aussi ces villages composés de monuments uniques et de terrasses avec la foule en fête bigarrée sur ces dalles ; — et les peintures moins pompeuses du Musée de Naples.

L'église Sainte-Claire où sont enterrés les Bourbons de Naples : des tombeaux du XIII^e^ siècle avec des bas-reliefs antiques qu'on n'a pu recouvrir d'horreurs XVII^e^ comme le reste de l'église. Et derrière l'église, l'oratoire des Sœurs où on ne pénètre pas. Cet oratoire, aussi haut de plafond que l'église est entièrement peint de mauvaises peintures ; mais quel effet ! Tout cela vieux, branlant, usé, plein de grosses stalles en bois sculpté dans un coin. Les escaliers sont vastes, terminés par des espaces sur le ciel, car ils mènent à des terrasses. Tout cela, royal, fait penser à l'Espagne. Le cloître est envahi par les arbres et les vignes. Il y a un cloître entièrement recouvert, colonnes y comprises, de faïences peintes de sujets pittoresques. Jadis, la maison contenait 400 Sœurs dont 40 duchesses. Il ne reste plus que 4 duchesses. Nous voyons aussi le réfectoire qui contient un Giotto, des cuisines qui ont un immense tunnel où le soleil entre parce que le plafond est démoli.

Autour de cette église, il y a le vieux Naples, le marché où le commerce ressemble à celui d'un pauvre port : cordes pour les marins, chemises pour les pauvres, et puis des ruelles comme à Marseille, mais la pouillerie est plus accentuée et il n'y a ici ni vice, ni alcool, pas un ivrogne, pas une maison louche. Les brocanteurs ont envahi la rue jusqu'au milieu. Le neuf se mêle au vieux. Beaucoup de vieux cuir à vendre et de cuir neuf ; des marchands d'objets de piété d'occasion, vieux petits Jésus, vieilles fleurs artificielles. Toute une rue pour cela. Macaroni en plein vent, friture en plein vent. Pas de cafés, des bars. Au fond, tôujours une église et sur tous les murs une image sainte avec un bec électrique nuit et jour. Une dame très bien, en grand deuil, emporte un canapé sur une brouette. Dans le fond d'une boutique : Commission-Exportation, un gros monsieur sur une chaise et une dame à bijoux, excédés par la chaleur, s'ennuient à attendre le client ; ils sont là comme pour leur portrait. Dans tout cela passent des voitures légères excitées par le « Ha » ! qui sert à exciter les chevaux. On est ici bien loin du Naples-Nice avec hôtels internationaux et Santa Lucia genre Montmartre.

Les fiancés n'ont le droit de venir que deux fois par semaine et de parler à la fiancée que devant les parents réunis. Les fiançailles durent des années. Cependant, un coup d'œil suffit dans d'autres circonstances que ma plume recule à nommer. Plusieurs étudiants pauvres se fiancent parce qu'on mange une fois par semaine chez les parents.

(« Ah ! oui ! à Paris on ne se marie pas. On se divertit.)

Ici, on a des enfants au bout d'un an. Le mot plaisir est inconnu. Il y a la volupté. Mais dans les maisons de passe, il y a des conversations graves avec des dames. C'est une préparation longue et très grave.

Les notes dans les journaux.

Indiquer à une femme qu'on tient un journal.

A Florence, c'est très différent. On ne vit pas au jour le jour. Il y a de longues attentes.

A Naples, on trait les vaches dans la rue, devant les gens qui ont des bouteilles.

Les Napolitains sont parfois bilieux, alors processifs. Ils

ne cherchent que chicanes. (Ce fromage tout entier pour notre déjeuner, car l'Italien est serviable.)

Surprise très napolitaine : arrivant dans le couvent Saint-Martin au Vomero, d'y trouver les souvenirs du théâtre San Carlos ; des portraits d'acteurs, des manuscrits, des portraits de musiciens et la défroque royale du temps des Napoléon ; les carrosses qui allaient par ces rues, les uniformes, le siège de Capri par Murat en grande toilette, les services de porcelaine et des photos des musiciens.

Dans les restaurants, on est habitué à ne servir qu'un plat ; les Italiens ne sont pas mangeurs.

MONT CASSIN

Le roc gris semé d'oliviers ; en bas, à 1 000 mètres, une plaine verte. Dans une autre vallée plate, sur une montagne, la dent crénelée d'un château fort dont la muraille descend assez bas. Charmants instants.

Je suis seul dans une voiture légère avec un vieux cocher et le vertige. On cherche le monastère au-dessus de sa tête. Il est à gauche ; on le cherche à droite, il est au-dessus de la tête. Ce n'est pas l'effet du vertige, c'est l'effet de la route en lacets. Enfin, le chemin s'ombrage d'arbres, on croise de grosses Italiennes en costume classique et qu'on a vu dans les foires de Sablé au temps jadis. Carrioles — c'est fête. C'est la Fête-Dieu ! Des automobilistes mangent dans leur voiture. Voici de grands murs roses d'un monument ; des cochers dorment, des branches sont en l'air. Dans l'ombre d'une porte cochère personne ne comprend rien à ce que je veux. Je ne veux rien moins que saluer le R. P. Abbé. Mais on ne le voit pas comme ça. J'écris mon nom, ma recommandation et le portier gardien des cartes postales me conduit sous les portiques d'un cloître couronné de balcons de pierre. Puis on monte un escalier royal et dans un autre cloître je croise des enfants : « Attendez là. » Là, c'est une église dans le style de Saint-Pierre de Rome, pleine de peintures murales du XVII^e^ assez mauvaises, d'autels de marbre, de

dorures. Le silence ! j'essaie de prier ; je reviens à la porte et des enfants habillés en prêtres s'y poussent avec des figures de joie et de santé. Je reste là une heure. On n'a rien dû comprendre à mon papier. Je me décide à parler au maître des enfants qui me passe le bras sur l'épaule, me parle français, m'amène dans une salle de restaurant et m'abandonne. Il y a là un charmant prêtre français et de vieux serviteurs vaguement moines qui nous pressent car c'est l'heure du repos ; il est une heure. Je n'ai jamais mangé si vite ni si mal ; le prêtre français qui a attendu aussi et était recommandé comme moi, me persuade de visiter la maison et nous nous perdons dans des couloirs solennels à hauts plafonds blancs et à petites portes minuscules, numérotées, décorées de frontons espagnols. Escaliers royaux, terrasses à balcons ; l'église toute voisine est en style munichois et archaïque, toute neuve. Là s'étale, je pense, le prétendu tombeau de saint Benoît qui ne m'émeut pas puisque je sais que le corps du saint est à Saint-Benoît-sur-Loire. Nous rencontrons un vieux moine qui guide des étrangers et ferme les portes derrière et devant lui. On nous annonce la chambre de Saint Benoît. C'est une chapelle munichoise à fresques prétentieuses dans le style Flandrin.

J'aperçois par une fenêtre le cocher qui m'a amené. Je lui fais signe d'atteler. La chaleur est terrible. J'offre ma voiture au prêtre français qui est monté sur ce pic à pied. La gare. Le train. Rome que j'ai plaisir à retrouver après les horreurs de Naples, Rome vaste spacieuse, grave et légère.

Paul Petit n'est pas chez lui. Je me fais conduire dans un hôtel au hasard, il est décoré de scies rouges, de démons ! Je songe à Montmartre des cabarets et aussi au peintre Fernand Léger. On ne donne pour 25 lires une chambre de bonne qui n'est pas même en style munichois.

SUBIACO

Le tramway de Tivoli : il met tant de temps à partir qu'il se remplit et se vide sur place, les gens désespèrent de partir jamais.

Canamas, entre les plaisirs de Tivoli et les devoirs de Subiaco n'hésite pas à moins que quelqu'un ne l'entraîne facilement vers Tivoli.

Ruines romaines, désolation romaine. Pendant des heures, aucune consolation que celle d'un moine blanc, italien, l'air hollandais et d'un allemand brun et rose. Brusquement, la montagne couverte d'oliviers superbes, de cyprès. C'est la villa Hadriana, que je ne verrai pas parce que mon devoir est d'aller à Subiaco et que cela n'en finirait plus.

Tivoli est une ville avec école normale, etc. Les voitures. C'est une ville sur une montagne entourée de montagnes. De la gare, des voitures vous conduisent sur le mont d'en face : ici le genre ville sur une montagne avec tours, remparts, maisons plates et agrémentées ! Il y a une cascade de 87 mètres de haut, plus loin, une autre, sur le même plan et une troisième. Ici est le berceau du paysage en Italie, en France, etc... Le Poussin a travaillé d'après ces vastes pierres couvertes de lierre et tous les pensionnaires de la villa Médicis. Il y a de quoi : car rien ne manque à la beauté telle que nos peintres la conçoivent. Il y a même un temple rond tout en l'air. On a fait un restaurant tout autour. Dans la vallée coule l'Anio, rivière verte claire, transparente. Au fond, il y a de l'autre côté de la vallée, c'est-à-dire du côté du spectateur, une église ; il paraît que ce fut la villa de Virgile Maro. En bas, en face, ce carré gris, c'est celle de Mécène et à côté de moi celle d'Horace. Mes années de collège se sont donné rendez-vous dans ce paysage historique. J'en suis ravi. Je le suis beaucoup moins de descendre dans les profondeurs de la cascade. Grottes, ascension ; il est 11 heures et il fait bien chaud.

Je déjeune dans la cour d'une humble trattoria, sous des pampres. Arrive un musicien avec un phonographe. « Terrible, » disent des Allemands et ils lui donnent des sous pour qu'il comprenne ; le musicien salue et s'en va. Malheureusement, le patron ne l'entend pas ainsi ; il lui paraissait probablement voler ses clients. N'admet pas. Court après et le force à nous en donner pour notre argent. Les Allemands rient, moi aussi. Le musicien vexé après avoir retiré son instrument... (phrase inachevée).

Entrée de deux carabiniers reçus avec respect qui ne fait rien augurer de bon des gens d'ici.

Tendre et familière villa d'Este, comme je te préfère aux châteaux de la Loire ! Les peintures sur tes murs de ferme ne sont pas des chefs-d'œuvre mais elles reflètent les paysages d'alentour ; tes salles de ferme sont fraîches, spacieuses, tes terrasses n'ont pas de prétention, et sauf deux ou trois arcs de triomphe d'ailleurs très beaux tu ne te maquilles pas. On dit que les dames qui ont habité ici s'occupaient à l'occasion de cuisine, ce qui ne les empêchait pas d'aimer les arts et de recevoir les grands de leurs relations. Car on a reçu ici des rois, des cardinaux et des évêques. Cela se sent. On les recevait sans morgue. La morgue est une invention de la bourgeoisie pour marquer les distances qui n'existeraient pas sans elle. Il y avait peut-être l'orgueil du nom, mais le nom était une valeur assez indiscutée pour permettre la simplicité, la familiarité même. Voilà ce que signifie pour moi la simple grandeur italienne à la villa d'Este.

Dans le train de Subiaco, un père et un fils allemands, avec jumelles et guides, se demandent en allemand quelle est la signification française du mot français « esthète ». Je comprends juste assez pour rire malgré la chaleur des wagons pleins.

Le train suit, après Tivoli, une vallée plate, cultivée par de nombreux paysans. Les montagnes sont couvertes d'arbres à mi-côte et désertes en haut. Chaque mont porte un village. Quand ils sont de la même couleur que la pierre du roc, c'est très beau.

Il est visible que les quelques Allemands du train voyagent pour étudier l'antiquité, ce qui est mieux que de ne rien étudier du tout, comme moi.

Ces eaux fournissent l'eau potable à Rome, elles alimentent une usine électrique. Ces oasis d'églogue et de saints sont devenus industriels. On y trouve aussi des cochons boueux dans l'eau pure de l'Anio.

A mesure que la vallée se resserre et que les vignes se pressent, les villages et les gares sont plus nombreux et plus familiers. Le train ne se décide pas à les quitter. On demeure dans les gares transformées en conversation. Arrivée. La ville

en grappe sur la colline « subito » comme on dit en Italie ; elle se termine en pointe par des quadrilatères de monastères, d'églises ou de rempart. Une jolie route avec une ligne d'acacia longe la rivière, traverse une ville accidentée, qui a ses cinémas, serpente dans cette paix de montagne et dans cette poussière de soleil antique, qui a une place en face des montagnes, dégringole dans le ravin, et remonte en verdure. La nature est toute verte, mais la verdure emplit un serpent de roc, une épée glaviolée qui a coupé des montagnes arides et a fait pousser une dentelle verte indistincte. La voiture est une vieille victoria en poutrelles très légères dont le siège est au niveau de mes pieds. Le cocher est brave homme. Il me dit des paroles auxquelles je ne comprends rien et m'abandonne en pleine montagne devant des marches de cailloux roulant et de poussière, en montrant vaguement du doigt quelque chose. L'ascension commence ! il fait très chaud, je ne suis pas chaussé pour des rochers, la route tourne, ma tête aussi ; mon cœur ne vaut pas mieux ni mon humeur. Je rencontre un prêtre avec une dame. Je lui parle en mauvais latin, il me fait le même geste vague que le cocher.

Des femmes sortent de terre : Bambini, Mengare ! Italie, père de la Foi et de la Beauté, soit ! et mère de la mendicité, s'il vous plaît. Un mur dans ce désert de cailloux et de soleil ; car, comme un fait exprès la verdure n'est qu'en face, de l'autre côté du ravin. Le mur a une porte, cette porte ne parle qu'italien et n'a pas l'air d'apprécier mon latin. Le nom du Père Abbé Général fait sortir un jeune Père savant à la figure actionnée par le travail qui m'explique que le Père Général, c'est à cinq minutes de là. Il faut reprendre ma course ; il n'y a même pas de sentier ; il n'y a plus rien que la chaleur, la sueur, la soif et dans des souliers qui font mal. Un arbre, dix arbres, encore un mur et une face pleine de bonhomie. Je m'explique en latin. La figure pleine de bonhomie, qui a séjourné à Lourdes un an, me répond en français, me montre un baril plein d'eau de citerne pour me laver, m'apporte une serviette et va chercher le R. P. Abbé Général que je connais et qui me reconnaîtra quand je me serai expliqué. J'ai gagné le Paradis et je le trouve ; au-dessus du précipice, une loggia toute peinte de fresques du XIV^e

ou du XV^e^ ; puis je traverse un sanctuaire sombre et doré mais simple, avec des voûtes interrompues par des planchers de carreaux qui ont été utiles. Pas de prétention ; rien de l'officiel du mont Cassin. Tout est bonhomme comme le portier ; le R. P. Abbé vient au-devant de moi, m'emmène lui-même dans un grand parloir blanc, orné de quelques rares peintures. Quelle oasis dans cette montagne sauvage ! Un jeune Père apporte du vin et une carafe d'eau. Je donne des nouvelles de Saint-Benoit ; nous parlons du passage du R. P. Général, de l'éloquence des moines comparée à celle des séculiers ; je cite des faits, je suis à mon aise. Le R. P. Général me laisse pour que je visite les sanctuaires, la grotte où a couché saint Benoît jeune homme et mille traces, mille peintures sans nom d'auteur ce qui me plaît fort, et des antiques coupés çà et là par les murs. Voilà un balcon couvert d'où l'on voit toute la vallée, et un village à quelques kilomètres, qui n'est relié au reste de l'univers que par un sentier au-dessus du précipice. On n'y reçoit guère de lettres, je suppose, ni de chars, ni d'autos. Il paraît qu'il vient des visiteurs au Sagro Speco de Subiaco. Oui tous les jours ! ! Rien n'arrête le véritable touriste. Moi, je ne suis qu'un touriste manqué ; pas fait pour ça. Mais qu'il est doux d'être environné de charité ! Je dois retourner au premier monastère que j'ai rencontré. Là j'aurai à dîner et un lit, je reviendrai demain matin ici à 6 heures pour la messe. Dame ! la charité n'est pas tout à fait la même que celle du R. P. Général, n'est-ce pas? Un homme supérieur par le cœur et par l'esprit, par le tact et la foi, c'est très rare. Il y a des maçons dans la cour ; le gros frère en forme de poterie qui m'accueille s'occupe plus d'eux que de moi. Pourtant, c'est lui qui m'a conduit dans cette salle ou j'écris. Murs blancs, quatre canapés Louis-Philippe avec ornements italiens, six fauteuils Louis XIII tapissés de broderies roses sur fond crème. Par la porte ouverte, j'aperçois un portique de cloître. J'ai la permission d'aller partout : les cours sont nombreuses, entourées de cloîtres qui ont chacun une couleur différente selon l'époque où elles furent construites. Toutes ont des fleurs en abondance, un puits. Mais l'entre-colonne n'est qu'une fenêtre dont les unes ouvrent au fond, d'autres non. Je rencontre

mon moine de tout à l'heure, avec un chapeau panama et un tablier bleu. Il arrose ; un autre cueille un bouquet pour le monsieur, entrepreneur ou architecte, qui répare une entrée, dans une autre cour. Et partout des enfants déjà habillés en prêtres, par trois ou quatre, qui s'amusent et avec leur teint clair et leurs yeux vifs, paraissent l'image du bonheur paradisiaque. Il y en a d'un peu plus âgés.

Sous ces portiques, je revois des fresques plus ou moins effacées et du moins pas retouchées, une colonne antique, une autre, des pots de plantes vertes en plomb, des fragments gothiques, une porte solennelle, plus grande que le cloître et qui mène à la chapelle.

Matin. — J'ai couché dans un dortoir au rez-de-chaussée. J'étais très touché de ce qu'un frère s'occupât de moi pendant le repas et après ! il m'entretenait en latin ; il m'a appris que c'était son rôle au monastère. Il accueille les étrangers. Je lui réponds qu'il me semblait appelé à ce rôle par son amabilité dont je le remerciais, mais sa figure est devenue froide et un peu douloureuse. Le temps qu'il donne aux étrangers est pris à ses études. De plus, il est ici professeur d'histoire et de lettres pour les séminaristes. La conversation ne pouvait aller longtemps puisque nous ne nous entendions qu'en latin et que mon latin est court. Ce matin, j'attends que la porte soit ouverte pour reprendre ce chemin de montagne sans chemin qui mène au Sagro Speco où je dois entendre la messe ; mes douleurs sur les cailloux sont moins vives parce qu'il n'y a pas encore de soleil. La nature est calme et fraîche ; il flotte encore de la nuit sous les quelques arbres qui masquent le second monastère, et sa façade d'un étage accolée au roc et suspendue au ravin reflète la paix du ciel. La petite porte est ouverte, la loggia est solitaire. Une sonnette dans l'ombre m'indique une messe commencée. On la dit dans une de ces chapelles à voûtes très basses, entièrement peintes et qu'un rien de marbre décore pour la distinguer du rocher rose. C'est presque la nuit ici. Ces voûtes sont inégales. Elles sont d'ailleurs sur le même étage bien qu'il y ait en face d'elles un mur haut, sombre, peint entièrement ; mais il y en a d'autres, çà et là le long d'un escalier interrompu et indéfinissable. Les peintures presque tous ou

presque toutes d'un art très ancien, d'artistes inconnus et cela est bien ainsi. La messe là est une vraie messe, sans public autre que le vieux domestique qui la sert, et une femme agenouillée à terre sur le carreau poli. Petit à petit, les autres chapelles s'animent ; les moines du Sagro Speco viennent dire leur messe et c'est beau, dans cette montagne aride, dans cette maison perchée, ces chasubles et ces cierges qui depuis le XI^e^ siècle répètent le même geste sublime d'appeler Dieu sur l'autel et de le faire mourir pour la terre. O bienfaisante messe, ai-je aussi bien jamais ressenti ta bonté.

Quand je reviens pour le déjeuner au couvent de Sainte-Scholastique, les oiseaux chantent dans les rosiers ; quelques fournisseurs paysans apportent des victuailles sur leur tête. (J'ai compté et mal compté, car il y en a davantage) plus de cent personnes dans le réfectoire où je mangeais hier soir, le reste de la maison est resté dans le plus grand silence, chacun travaillant dans sa cellule ou priant.

J'ai déjeuné de deux œufs et de cerises et d'une salade d'artichauts. Adieu, chère maison. Pourquoi ne pas rester ici? pourquoi dire adieu à vous et non au monde? Ce jour-là viendra-t-il jamais où je pourrai me délier du monde et des contrats et fuir. Voici l'asile de la paix et du soleil, de la prière.

Prendre le billet pour Assise par Foligno. Je m'arrête à Pérouse. Quelques kilomètres de Pérouse à Florence par Tarentola où je change de train.

De Florence à Sienne et à Pise, et de Pise à Milan.

Ligne d'Ancône 6 h. 30.

★

Bien loin de l'avenue du Maine
Dans une Rome à parcs Monceau
A Casernes jaune et ponceau
Monsieur Max Jacob se promène.
Il se promène par l'Europe
Cherchant un motif à roman
Les colonnes et les métopes
Ne l'instruisent pas autrement

*

Agustin Lazo, Pensione Rigatti
Lungarno Generale Diaz, nº 2
De la part de Samuel Gadeia
Je t'envoie l'homme le plus exquis
Qui t'aimera.

ASSISOE

Pas de théâtre ni cinéma, pas de boutiques et pourtant, pas l'air Bruges-la-Morte. Quelques rares marchands de photos, quelques mendiants, quelques moines et des maisons avec des airs forteresses. Trois mètres en l'air, le boulevard. Les tunnels comme voûte à l'église, toute décorée de Giotto et de Simone Martini.

Pas d'Allemands, peu d'autos et des Anglais seulement à table. L'une a un front bombé, des bandeaux et une maladie de foie. Je crois que c'est la seule personne venue ici pour les beaux-arts. Les autres sont en pèlerinage. Elle a un mari que je juge idiot parce qu'il me re... (phrase inachevée).

TORTICOLITALIE

Tu veux faire une promenade en voiture dans de la vraie campagne?

Tu veux t'asseoir à la terrasse du Borgo pour prendre un gelati?

Tu veux te faire photographier devant le Coleone en costume de touriste?

Tu veux que je t'achète un service de table complet en terre de Sienne?

Tu veux monter encore au dôme de Saint-Pierre pour crier « bella vista ! belle vista ».

Tu veux serrer l'univers entier sur ta poitrine pour lui embrasser le cou?

Je ne veux rien, oh ! rien ! seulement des fresques au plafond, des fresques, des fresques fraîchement décorées, entièrement remises à neuf et bien repeintes.

Les hommes ne sont différents que par ce qui les sépare de Dieu. Ce qui les y ramène les rend semblables. L'amour, la piété, la charité sont les mêmes partout. La haine, les procédés pour tuer, voler, faire le?... ne se ressemblent pas.

FLORENCE

Aurait de pauvres quais si la vue n'y était belle, une simple chaussée au bord d'un Arno qui ressemble à la Loire : bancs de verdure et de vase. La vue, c'est une colline verte avec ces maisons à toits plats et à cyprès qui font la joie des artistes, paraît-il. Je connais un endroit à Marseille qui a plus de poésie et mieux avec une force dans les pins que je n'ai vue que dans le Var et la Provence. Le Ponte-Vecchio est une misère, un pauvre reste de pittoresque, et ces boutiques sur le pont me font seulement rêver au Pont-Neuf. Çà et là on trouve une jolie place. J'en ai vu une, celle de l'hôpital, l'Annunziata, je crois. Le reste a des airs de sous-préfecture malgré les coins chef-d'œuvre, le beau dôme bien lourd, les portes du baptistère, les églises en faïence. Encore préféré-je le marbre blanc et noir de Sienne. Les gens ne sont qu'insignifiants ; ils vont à une brasserie mal fréquentée où il y a de la musique. Je me loue de la Pension Rigatti, nº 2 Lungarno Generale Diaz. La société y est agréable, la cuisine simple et fraîche comme partout en Italie, la chambre vaste, et les domestiques gais et convenables. Une pension agréable et de belles collines couvertes de cette verdure argentée, coupée de cyprès et de toits plats. En voilà assez pour un beau souvenir, n'était les musées qui, avec celui de Naples, sont les plus beaux que j'ai vus. A Rome, les musées sont très mêlés et ceux du Vatican même. Il y a des

horreurs à côté même de Raphaël dans l'appartement Borgia. Je n'ai pas trouvé Florence aussi esthète que ça devait l'être en 1890. Les palais sont des forteresses, pas sans grandeur, mais ils n'ont pas l'harmonie exquise de proportions de l'architecture romaine. Ils sont « assis ». Michel-Ange m'a autant déplu qu'à Rome : le tonnerre pour rien. — Je suis injuste. Il y a de l'esprit parfois, un esprit inattendu, dans le caractère des prophètes à la Sixtine et quelquefois de l'émotion. Mais il croyait que les anciens se drapaient dans des rideaux (ex. : le *Moïse* et autres). Il a de l'émotion quand il ne tient pas trop à faire de l'antique ; cet antique le perd ! il l'a vu en drame ou en contourné et l'antique est seulement humain dans le beau : c'est l'homme déifié. Michel-Ange, c'est l'homme torturé.

Florence me rappelle Paolo Costa qui m'a donné l'idée de ce qu'est l'Italien riche. L'Italie ignore la correction, elle ignore peut-être la morgue. Les riches visent à la grandeur et l'atteignent. Nous n'y pensons pas en France. La grandeur est faite de sentiments vrais, de générosité, de facilité de vie, du désir de la perfection humaine. La correction est pénible, on la sent correcte, on l'admire même quand elle ne sent pas l'effort pour sa réussite. La grandeur est agréable à sentir et seulement cela. Elle se fait obéir ; on lui obéit en l'aimant. Paolo Costa est cela, il n'est pas trop bien mis ; on lui sent une réserve de tendresse qui se lit sur sa figure ; il n'est ni ignorant ni savant, il n'est ni modeste ni orgueilleux, il n'est ni fier ni humble, il est un homme naturellement mesuré, naturellement sérieux, grave sans tristesse. J'ai vu sa figure chez d'autres romains dans les voitures du Pincio. Quelle différence avec X... malade d'humilité et d'orgueil ! Et cette vieille dame romaine, pensive, qui a l'air d'une Niobé. Voilà le charme de Florence. Elle unit de la bonne société, elle est pleine d'intelligence, elle fait penser parfois à Paris, seule ville italienne qui le fasse ; Paris avec des papiers sales dans la loggia en plein air qui contient le *David* de Michel-Ange ou devrait le contenir (l'original est à l'Académie).

SIENNE

Bien sûr, dans le genre ravins, forteresse à boutiques, places dallées, rues sans trottoirs ; et foule de jeunes gens sans chapeaux, oisifs sur une rue, il n'y a rien de mieux en Italie que Sienne. D'un bord du ravin, on a vue sur l'autre. Au bord des toits cette cage à poule que nous aimons, et sous les maisons, des voûtes avec des escaliers. Cela s'arrange en amphithéâtre ou autrement avec d'un côté l'église en marbre blanc et noir et de l'autre celle en briques rouge foncé. Près de l'église, il y a cet hôtel de ville de Bruges avec ses fenêtres vénitiennes que j'ai vues à l'hôpital de Milan. Dans cet hôtel de ville (cristi ! que les fonctionnaires sont bien logés ! quel luxe de tapis sur du marbre pour M. le Maire !) le maire a la photo de Mussolini qui est magnifique. Le gardien attend la figure que je ferai : je dis : « Napoleone ! » il sourit, enchanté.

Autour de cette forteresse plus large que haute, une place délicieuse, ovale en largeur, avec des maisons irrégulières, les plus basses dominées par les plus hautes derrière, des stores, des portiques en l'air et pas de boutique visible. Pas un café ! Les rues qui y naissent sont plus hautes qu'elle et tournent brusquement avec des recoins d'ombre. Des pentes amènent à cet amphithéâtre si coloré, si papillotant de soleil et en même temps si gracieux.

Dans tout cela se cachent des fresques sombres. L'art du pays est triste, les figures n'ont pas beaucoup de caractère. On voit aussi ici beaucoup de Sodoma, peintre trop orné, littéraire comme Botticelli, et contourné souvent. Bronzino sait bien dominer ce qu'il y a en lui de tendance à ce mauvais goût. Beaucoup de peintres dont je n'ai pas retenu le nom. San Pietro pourtant me reste avec une fresque de la *Miséricorde* à l'Hôtel de Ville.

Sienne, c'est Florence réussie, moins les chefs-d'œuvre.

On ne connaît pas ce qu'est une ville italienne quand on n'a pas vu Sienne, ni la campagne italienne quand on n'a pas vu la plaine qui la sépare de Pise, avec, entre les fermes

espacées à toits plats, la virgule des cyprès dans le plus lointain, alternant avec des pins parasols.

PISE

La tour de Pise, aussi célèbre que Cadet Roussel, Perlinpinpin ou Gribouille, serait un monument d'une invention charmante si elle n'était pas penchée du tout.

Trois belles pâtisseries non loin des fortifs de Pise et sur une pelouse pleine de dîneurs sur l'herbe, de soldats le dimanche. Le dôme en dentelle à la crème d'un côté de la cathédrale (la façade en colonnettes jusqu'au cou depuis les cheveux). Le dôme est bien. En somme l'Italie n'est pas conventionnelle (à part le golfe de Naples qui est en plein ce qu'il doit être). Ce Pise est surprenant, ville plate qui ne serait rien sans cette pelouse et ces trois gâteaux blancs. Même la mandoline ne se présente pas comme on croirait. A Sienne, dans une des rues du ravin, on lit sur une maison-forteresse et sur une plaque, l'enseigne près d'une porte : « Cercle des mandolinistes siennois. » Voilà l'Italie et non les mandolinistes qui enchantent les dîneurs sur le bord du quai, à Naples.

Les hommes de Pise ont la bouche petite, mais forte et des pommettes de tigre, larges et fortes. Beaucoup portent ce type avec un ovale parfait genre Véronèse. Ils se font toujours des amabilités. On voit, dit-on, en Italie des gens très bien gémir dans les églises, ce qui fit dire le Hockey Club. Je n'en ai pas vu une fois.

Pise est une ville à maisons basses, régulière, plate ; son quai ne l'égaie pas, mais plutôt ses étudiants sous les arcades près du quai, avec quelques tables sorties d'un bar, à l'italienne. Les femmes sont graves, même dans leurs sourires, et plutôt maigres malgré leurs belles épaules. On vit ici dans la rue comme partout en Italie. Je dis la rue mais non les rues.

L'intellectuel à figure de Don Quichotte et à lunettes est très spécial à l'Italie. Teint blanc, grand beau nez, cheveux en crosse.

Les Lombards et les Ligures portent des gants. Ils ne

regardent pas les femmes et seraient volontiers insolents avec elles. Des pachas qui se laissent aimer sans quitter leur faux col, et malins bien plus qu'au Sud.

Les villas d'après Gênes ont la même sévérité recherchée que celles du lac de Côme.

Je parle de Rapallo, de Sancta Margharita, de Sori, de la grandeur qui est dans toute l'Italie avec quelque chose de plus sévère ; on est plus près de Côme que de Naples, bien sûr.

Poème mystique.

Sur l'étiquette de sa valise, je crus découvrir son nom, mais ce n'était que celui d'une gare, non Miss Lan, mais Milano.

Bellagio! oh! il y a bel âge
que je connais vos vies et vos villages,
Vos maisons peintes, phinthes peintes
Avec un cyprès sur chaque bras.
Et toi, l'été, tu gares, ô garraté
Ta gare et tes garages.
Tes foins coupés sont des bêtes démones
Des fûts coupés de Vénus à Colonne.
Le lac se lève et le soleil se couche
Nous ne serons à Paris que demain
Pour annoncer les îles Borromés
Chéris des rois et du pharmacien Homais
Le train brûlant, ses trompettes embouchées
Tout voyageur se plaint dans son langage :
Nous aurons du retard à l'arrivage.
Apprécions pour la millième fois
Les Alpes bleues assombries par les bois
La punaise des toits au pied du burg d'argile
Les verts promontoires plus que le train agile.
Mais tout déjà se vante d'être Suisse
Les Albergos par leur air de poêlon
Et qui s'appellent Casinos du vallon
Le Pan sapin par le poil de vos cuisses.
Les chefs de gare ne vendent plus de glaces
Les contrôleurs ont le type Wallon.
Héros de romans, Roméos

Vous qui rêvez des îles Borromés,
Des villages d'Espagne un jour d'inondation,
Voyez plutôt les environs!
Des coins de neiges éternelles
Des futaies comme à Barbizon
Filet d'eau vert comme l'horizon
Autant que je me le rappelle

Cascade ou sentiers en lacis. La Suisse après, c'est la casse des rochers, printemps pour les trains.

Toits — Les capuchons et les maisons
Sous les manchons contre la pluie
Bien comblé pas de menstrues
Pour les montagnes-ventres enceintes
Et qui montrent parfois le nu.

CANAMAS

Les curés de Canamas, pour se guérir de l'hypocrisie.

Le véritable Tartuffe. Comme il tombe dans l'excès contraire. Comment Canamas s'aperçoit qu'il est un Tartuffe.

Canamas vertueux.

Canamas fonde un pensionnat. Sa manière d'attirer les jeunes filles : les préoccupations d'éducation.

Ses attitudes protectrices. Comment il se fait inviter, sous prétexte de leçons, chez les gens.

Deux choses :

1° Le désir réel de vertu. La lecture des philosophes, des Évangiles. La fréquentation des bons. Sa manière vertueuse de se tenir chez eux. Son admiration réelle pour la vertu.

2° Le premier vol passe inaperçu.

3° Son dévoiement dérobe une faiblesse.

— Ici le crime de la combinaison. Son amabilité, le désir de plaire à tout prix, l'impuissance et le besoin de s'emparer des choses par la force.

Des partis politiques.

Les discours sur la sobriété et la gourmandise réelle.

Le mensonge perpétuel de sa vie par faiblesse.

Il n'a aucune opinion que des plus raides, des plus empesées. Le moyen de faire lire une lettre élogieuse sous prétexte de se défendre, en réalité pour montrer ce qu'on pense de lui.

En réalité tout le monde est toujours contre lui tout en ayant l'air de le cajoler.

— La grossièreté des goûts de Canamas sous un air distingué. Il ne parle que de noblesse et il ne pratique que l'ignominie, la gourmandise, etc., la coquette sale. Les compliments qu'il fait à chacun. Les Lecourbe. Comment il se moque d'eux avec ses amis. Comment il prêche la vertu à une femme parce qu'elle ne lui plaît pas. « Ce serait bien mal de tromper votre mari. » Et en attendant, il allait chez la femme d'un autre de ses amis. — Comment il prêtait des livres à une jeune fille sous prétexte de l'instruire, en réalité pour la pervertir et l'avoir.

Il part d'un sentiment qui est à lui ou qui ne l'est pas, il bavarde, il bavarde, s'emballe, finit souvent pas se mettre en colère.

Il est rare qu'il soit lui-même. Il ne prend pas un masque, c'est le masque qui le prend.

Il croit d'agir par politesse, parle de la pluie, du beau temps, d'archéologie, de n'importe quoi. Il se prend à son propre jeu et devient aussi bête que les?...

LES POÈMES DE PIERRE DUCHEL

O couronne du trône,
C'était le bouchon du pot de moutarde
O plumes, plumes des outardes
Dis-moi combien il me tarde
De goûter de ta moutarde.

POÈME DE M. RENÉ SANTO

J'ai inventé un genre nouveau
Le poème et la bave d'escargot
La trompette! la trompette!
Chou-fleur quand tu es dans mon plat
Tu remplaces le rutabaga
La trompette, la trompette en bas.
Si par hasard tu vois ma tante
Tu lui offriras de mes plantes
Chou de Bruxelles, ô triste fleur du Nord
Avec l'étoile du soir
Edelweiss du Midi.

ENGLOUTIE

Pas le soupirail ! Ce haut de l'arc et l'antre de l'église cachée. Passe moitié de roue. Les tabliers violets, voilés sur le granit du calvaire, personnages vivants.

SUNLIGHT

Sunlight visqueux
Mousse éclatante
Bâton Gibbs oh! un franc cinquante
Cadum! Cadum
Plaisir des hommes.
Cadence! Cadence,
Plaisir de France.
Mousse cresson de la faïence
Pantalon gonflé de soleil
Sur un festonnage d'oseille
Blancheur, blancheur!
Tu nous fais peur.

PANAM

Midinettes. 33 E. Greenwich.
Boulwache! Boul'Mich.
Pépinière des hommes sandwich.

L'Action Française
On est à l'aise
Car elle supprime toutes les punaises.

1925 Lézards décoratifs.

L'Étoile rime avec Place Pigalle

Au Conseil municipal
Nous tiendrons votre fanal

Passages de Sapins?

Au ballotage tous aux urnes
Rendez-vous donc aux Acacias,
Dans des voitures de galas.

Un chien perdu et un flic
Se disputent un verre de Schnick

A chaque bec de gaz un marronnier
Reste nul avec le chiffonnier.
Les chiffonniers ont des manchettes
Et quelques-uns ont la rosette.

Paris tragique et ténébreux

Sur une carte postale ;

Ce ne sera pas en vain
Que le négociant en vins
Et le Vauban en miniature
Se repassent ta figure

Oblitérée de baisers.
Pendant que je me torture,
Dégoûté ou n'ayant cure
De me tisonner les reins,
Je prends le transibérien
(Ceci n'est pas une figure).
« Est-ce que Monsieur n'oublie rien?
— Si, mon cœur dans la voiture.
Faites-en la soupe aux chiens. »

MAX JACOB.

LA RUBRIQUE DU MOIS

RÉFLEXIONS SUR PROUST

Peut-on espérer découvrir dans l'œuvre de Proust quelque sens nouveau, en donner une interprétation qui n'ait pas encore été suggérée? Certes chaque lecteur qui le prend pour la première fois le grandit, étend son règne — un des moins visibles (pas de disciple) et un des plus profonds qui soient, chacun de nous se sentant secrètement l'héritier de ce mort dont le tombeau, depuis trente ans, n'a jamais été déserté ; certes, les synthèses qu'on a tentées ne rendent pas impensables de nouvelles synthèses (le temps, d'imprévisibles rencontres d'esprits les susciteront) ; et les détails, inconnus ou provisoirement indicibles, d'une biographie difficile offrent encore une carrière aux chercheurs. Enfin tout n'a pas été dit, puisque tout n'est jamais dit sur un grand artiste. Il reste que Proust n'a plus besoin d'être célébré. Après Curtius, Fernandez, Gide, Léon Pierre-Quint, Mauriac, Maurois, pour ne citer que les premiers noms qui s'appellent l'un l'autre du plus loin d'une fidélité sans défaillance, pourquoi vouloir « faire le point »? Il y a longtemps que le point est fait, et pour longtemps.

Mais des livres paraissent, où revit Proust, et il serait injuste de les laisser sans écho. Injuste car ils ajoutent quelque chose, par leur présence même, à l'héritage proustien. Ils ne sont pas inutiles : ils entretiennent un culte qui, s'il est pour nous vivant, ne l'est peut-être pas pour d'autres. Parmi tant d'images de Proust que ses commentateurs nous proposent, une fausse image a pu se glisser, qui découragera un lecteur. Prenons l'occasion que nous offrent Claude Mauriac, Georges Cattaui et Noël Martin-Deslias — et parlons de Proust.

Claude Mauriac dans son *Marcel Proust par lui-même* (1) est, volontairement, moins critique que guide. A travers les textes de l'écrivain, il nous fait redécouvrir l'univers proustien et ses lois : l'enfance prolongée, la maladie, le monde, le goût d'écrire, l'amour, la mort. Tout est juste et tout est clairement dit. Mais l'accent est mis, avec raison, sur l'absolu de l'art, sur la joie par l'art, sur le salut par l'art. Après tant d'enfers promis à Proust, son vrai paradis, le seul qui ne puisse être contesté par personne, lui

(1) Éd. du Seuil.

est rendu, et l'immortalité d'où il ne sera pas rappelé pour être jugé ; la sérénité de l'art — difficilement conquise, à un prix que nous ignorerons toujours — est la récompense de Proust, « tout simplement notre vie, la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie réellement vécue. » Récompense qu'il nous fait partager — passagèrement il est vrai, si nous ne savons à notre tour en acquitter le prix — et qui le rend si redoutable aux inventeurs d'enfers. Il n'y a aucune fausse mystique là-dedans ; l'art, selon Proust, à travers Proust, grâce à Proust, n'est pas un produit de remplacement. Il n'est pas dans le monde à la place du bonheur, il *est* le bonheur, il crée, rend vivant et présent le bonheur. Dans la préface qu'il donne au solide essai de Noël Martin-Deslias, *Idéalisme de Marcel Proust* (1), André Maurois donne cette juste formule de la métaphysique de Proust : *l'immortalité est possible, mais elle l'est de notre vivant.* Tout le livre de Noël Martin-Deslias commente cette métaphysique. Il rejoint, dans sa troisième partie *(le Monde de l'art et de l'absolu)* les indications de Claude Mauriac sur la conception proustienne de la joie par l'art, de l'identification de l'art avec la joie, de la libération du Temps par l'art.

L'art, dans cette perspective, est double. Il est le but, le secret de l'artiste. Il est aussi le but et l'acte du lecteur. Il suppose à ce point la présence du lecteur au sein même de l'œuvre que — Claude Mauriac le remarque (p. 160) — le narrateur du *Temps perdu* vit, par rapport à la découverte essentielle de Proust *(la seule manière de se rendre maître de certaines révélations... est d'en faire la matière d'une œuvre d'art)* le même temps que le lecteur : il fait la découverte en même temps que lui. Il y a là plus qu'un moyen de grand artiste pour communiquer à son lecteur — à l'autre — son tremblement. On ne peut pas ne pas reconnaître dans ce parti pris une attitude qui marque le roman contemporain (mais peut-être cela ne vient-il pas de Proust et n'est-il qu'un passage?), attitude où la liberté et l'invention du romancier sont, dans la plus stricte architecture, préservées. L'œuvre de Proust *était* sa vie et son aventure. Nous aurions pu perdre avec lui, nous gagnons avec lui.

Toute étude sur Proust s'achève légitimement par une méditation sur le Temps (les pages que Georges Poulet dans *Études sur le temps humain*, tome I, a consacrées à Proust doivent être rappelées ici), méditation qui emprunte à son auteur telle ou telle coloration. Celle qui achève le *Marcel Proust* de Georges Cattaui (2) est très belle. L'auteur reconnaît chez Proust « l'écho des plus hautes aspirations chrétiennes », ce qui est une proposition logique à la fin de son ouvrage. Chacun reconnaît en Proust son propre écho. C'est qu'il est assez grand pour nous renvoyer à notre monde, chacun à notre monde, avec un regard nouveau, une exigence nouvelle. Georges Cattaui, du reste, n'a pas demandé à Proust ce que d'autres lui ont fait dire, il ne l'a ni damné, ni

(1) Éd. Nagel.
(2) Éd. Julliard.

sauvé. Mais, après une étude extrêmement consciencieuse et d'un ton toujours juste, nourrie de références mais aussi et surtout chaleureuse et généreuse, il a donné à son livre la conclusion que demandait sa foi.

« C'est par la souffrance seule que nous entrons au royaume des Cieux, » disait Proust. Pour chacun des lecteurs de Proust, ce royaume est-il différent? Pour chacun annonce-t-il une paix différente? L'*instant d'éternité* auquel aboutissent l'ascèse proustienne, la souffrance proustienne est-il celui que définit Muichkine, et à propos duquel Gide écrivait : *La vie éternelle peut être dès à présent toute présente en nous. Nous la vivons dès l'instant que nous commençons à mourir à nous-mêmes, à obtenir de nous ce renoncement, qui permet immédiatement la résurrection dans l'éternité?* Ouvre-t-il au contraire, cet instant, sur l'immortalité selon la foi chrétienne? Proust le conquérant tragique et blessé, hanté de tragédies dominées, Proust l'impitoyable *(l'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi et, en disant le contraire, ment)* avait-il d'autre absolu dans le cœur et dans l'esprit que celui de l'art? L'idée de l'art chez Proust est trop complexe pour ne pas permettre beaucoup d'identifications. Mais il me semble vraisemblable qu'on le placera un jour — encore plus clairement qu'on ne le fait aujourd'hui — dans la chaîne des créateurs de ce que l'on pourrait nommer une *mystique réaliste* de l'art. Ses voisins immédiats seront Gide — et surtout Malraux.

GILBERT SIGAUX.

LES ESSAIS

LA NUIT DES ROIS

Toute science, selon Alain, est fille de la nuit. Il n'est pas de grande œuvre littéraire ou artistique qui ne doive tout à l'obscurité. La seule manière de devenir classique c'est d'être décadent, la seule chance d'être un jour le symbole même de la clarté, c'est d'être obscur. Si l'on joue de plus en plus Pirandello, c'est bien pour ne pas l'avoir deviné à sa première apparition.

Cette évidence qu'on prête, bien à tort le plus souvent, aux maîtres du passé, à Montaigne ou à Voltaire, est responsable d'un divorce qui s'accentue depuis trente ans entre le public et la littérature d'avant-garde. On a le culte d'une tradition toute de lumière, si l'on en croit la légende, et on rejette comme indignes du patrimoine national ceux-là mêmes qui préparent de nouveaux lendemains. En 1926, on dédaignait, au nom d'un néo-classicisme qui n'est même pas entré dans l'histoire, Jean Giraudoux et Paul Claudel. Aujourd'hui le succès va à la facilité ou, par un paradoxe qui n'est pas surprenant, à la fausse obscurité. Mais un silence prudent

accueille les livres d'Alfred Kern, dont la densité est le signe d'un nouveau romanesque fraîchement créé, et si François Mauriac n'avait pas salué Sylvia *d'Emmanuel Berl, qui eût osé prendre parti pour cet essai irréel sur l'amour? Il est bon sans doute de revenir toujours aux esprits que le temps a éprouvés; ils aiguisent le goût, assurent l'intelligence. Mais ils ne sont d'aucun secours pour dévoiler les secrets de la seule littérature qui soit après tout passionnante, et émouvante, celle qui paraît tous les jours. D'un siècle il ne reste que quelques noms, et encore discutés. Comment ne pas se tromper au milieu de ces milliers d'ouvrages destinés à l'oubli, et où le vrai et le faux ne se distinguent que sur un signe secret et fugitif de la joie et du bonheur?*

De toute cette littérature, qui a emprunté souvent ses artifices et ses mythes au roman américain, sans pour autant rejoindre toujours l'ambiguïté du génie, une figure se détache, paradoxale. Jean-Paul Sartre, sans aucun doute l'écrivain actuel le plus difficile, et le plus riche sinon le plus important, a choisi la clarté, sa clarté. Aux conférences de Sartre, venu avec l'angoisse de ne rien saisir, l'auditeur, dont tout à l'heure le visage était tendu et inquiet, se découvre des aptitudes inconnues. Toute la salle sourit, fière de ses dons. On a rarement accusé Sartre d'obscurité. A l'hermétisme se sont substitués les griefs de la laideur et du pédantisme. Une artiste de cinéma, interrogée sur ses goûts au petit déjeuner, sur l'heure de son bain, répondait enfin à une centième et dernière question sur l'existentialisme qu'elle n'aimait pas l'œuvre de Sartre parce qu'elle aimait ce qui était beau. Sartre avait réussi à faire croire qu'il était un auteur à la mode et sans mystère.

Ce fut longtemps l'aventure des poètes. Homère était nouveau chaque matin, mais il l'était pour tous. Pourtant ce n'est pas d'aujourd'hui que la poésie a un langage secret. Properce n'était certainement pas plus facile que Valéry. Il n'est de poésie émouvante que mystérieuse. Il est vain de tenter un jeune esprit sans culture ni précocité particulière avec Lamartine ou Hugo; le langage des romantiques trop simple n'a pas pour lui le charme de la poésie c'est-à-dire de l'obscurité. On préfère à quinze ans Baudelaire et Verlaine. Au moment même où Apollinaire retient l'attention de la critique, les jeunes encore enfants apprennent avec un plaisir qui n'est pas feint, ses vers les plus difficiles. La guerre est sans doute responsable de cette exaspération de l'intelligence. Il n'y a pas progrès, mais plutôt hâte et âpreté dans la jouissance intellectuelle. Ce retour vers des formes poétiques discrètes du XVI^e^ et XVII^e^ siècles est un retour vers la sensation exquise. On fuit le discours, seul le silence est délivrance. En poésie, l'artifice étant plus facile le secret n'est pas. dans la recherche à tout prix de l'ambiguïté, mais bien dans cette obscurité, sans laquelle il n'est pas de vrai écrivain ni d'œuvre durable, car sans elle il n'est pas de poésie, ni de divination, cette divination qui appartient aux grands hommes politiques, comme aux poètes, au risque de n'être ni suivis ni compris. Seules survivent au temps, les œuvres qui ne sont pas le seul reflet de leur époque.

JEAN-BERNARD RAIMOND.

AUTOUR DE BALZAC

Pour nous débrouiller au milieu des quelque 2 500 personnages de Balzac (2 472, à en croire Marcel Bouteron), nous avions déjà le *Répertoire de la Comédie Humaine* publié en 1887 par Cerfberr et Christophe. Fort méritoire à beaucoup d'égards, ce *Répertoire* a deux défauts, le premier d'avoir accueilli des personnages ou des détails empruntés à des œuvres abusivement prêtées à Balzac; le second d'être pratiquement introuvable. M. Fernand Lotte a donc fort bien fait d'en entreprendre un nouveau, intitulé *Dictionnaire biographique des Personnages fictifs de la Comédie Humaine* plus exact, plus complet, tenant compte des plus récentes éditions de Balzac et enrichi d'une série de notes fort précieuses. C'est un excellent instrument de travail et fort bien présenté (1).

Il est curieux que, de tous les romanciers, Balzac soit le seul qui demande un ouvrage de ce genre. Je sais, il existe aussi un répertoire des Rougon-Macquart et un autre des personnages de Proust. Le besoin ne s'en faisait pas impérieusement sentir. Pour Balzac au contraire. C'est sans doute parce que, nous revenant d'un roman à l'autre, ses personnages ont entre temps continué à vivre et d'une vie pour laquelle souvent Balzac se contente d'une allusion. D'où, dans ces personnages, des zones d'ombre. Des zones pour lesquelles nous en sommes souvent réduits aux suppositions ou à des recoupements parfois hasardeux. Emporté par le flux créateur, Balzac oubliait-il que, certaines choses, il n'avait jamais eu le temps de nous les dire? Ou pressentait-il que ces zones d'ombre ne faisaient qu'élargir encore son œuvre et lui donner plus de perspective? Car ces zones d'ombre, ce sont celles qu'on trouve aussi dans certaines biographies historiques. Ce n'est pas là sans doute l'aspect le plus important de la *Comédie Humaine* mais ce n'est pas le plus négligeable : que, de toutes les œuvres romanesques, elle est celle qui ressemble le plus à l'Histoire. Il y a du mystère dans cette œuvre. Dans le gros *Livre du Centenaire* (2), qui vient également de paraître, Henri Evans consacre à ce sujet une note trop courte, mais bien intéressante. Il évoque particulièrement Louis Lambert, mais ces réflexions pourraient s'appliquer aussi aux personnages plus rassis. Pour me borner à un exemple simplet, qui expliquera pourquoi un diplomate posé comme Ronquerolles fait partie des Treize? Que va-t-il y chercher? Quel intérêt peut le guider à compromettre ainsi, sous la houlette d'un ex-forçat, une carrière qui cependant doit lui tenir au cœur?

Mais, on commence à le savoir, Balzac est peut-être le moins connu des romanciers. On en a fait une sorte de locomotive du

(1) Éd. José Corti.
(2) BALZAC, *le Livre du Centenaire*. Éd. Flammarion.

roman, nourrie à grandes pelletées de café, lancée à toute vapeur à travers son œuvre et se préoccupant peu de ses escarbilles. C'est oublier que cette locomotive, si j'ose dire, se corrigeait plus que Proust. C'est oublier qu'en lui ni l'homme ni le romancier ne sont simples. On lira à ce sujet, dans le même *Livre du Centenaire* les intéressants articles de Mario Roques sur le style de Balzac, de Maurice Levaillant sur sa vision romanesque et de Pierre Descaves sur ses amours avec Mme Hanska.

Dans les recueils de ce genre, il y a toujours à boire et à manger. Dans celui-ci, le solide l'emporte. Il y a beaucoup d'articles excellents. Il est impossible ici de les citer tous. Mais il faut souligner la belle conclusion d'André Maurois intitulée *la Sagesse de Balzac*. Elle comporte notamment un parallèle des plus justes entre le « prêche » de Mme de Mortsauf dans *le Lys* et ceux de Vautrin dans le *Père Goriot* et à la fin des *Illusions*.

FÉLICIEN MARCEAU.

ROGER NIMIER

AMOUR ET NÉANT

Les personnages des romans de Roger Nimier et, à travers eux, leur créateur ne se défendaient (mal) contre l'amour-passion que par un parti pris de cynisme, d'insolence et de désinvolture qui était comme une pudeur à rebours. Dans *le Grand d'Espagne*, Nimier écrivait d'autre part : « L'érotisme est une recherche vaine. » Mais il n'y a d'issue à ce dilemme (amour-passion ou érotisme, Tristan ou Don Juan) que dans une « troisième force », si j'ose dire, dans une *autre* forme de l'amour, différente à la fois de la passion (qui est une aberration de l'imagination) et de l'érotisme (qui est, à travers les corps, une « recherche vaine » de l'esprit). Cet *autre* amour, il ne semble pas que Nimier, jusqu'ici, tienne compte de son existence ou de sa possibilité. Aussi bien, dans le présent essai, est-ce encore de l'amour-passion qu'il nous parle, est-ce lui qu'il s'emploie à « valoriser » métaphysiquement, en faisant la grande affaire *qu'il n'est pas*. Rien d'étonnant que sa méditation débouche sur le Néant, aboutissement logique d'une dialectique de l'amour dont la thèse est l'érotisme et l'antithèse la passion.

On souhaiterait que l'auteur d'*Amour et Néant*, poursuivant son enquête, passant outre à cette contradiction apparemment insoluble, s'avise qu'à la prison du dilemme érotisme-passion il est au moins possible d'échapper, par l'expérience de cet *autre* amour que j'ai dit, aussi éloigné de celui de Tristan pour Yseut que de celui de Don Juan pour toutes les femmes : cet amour-là est finalement le seul qui défie la fascination du Néant. C'est sans doute pourquoi sa « littérature » est peu nombreuse : on écrit surtout pour résoudre des problèmes ou des contradictions (ou pour les mieux poser). Et l'amour dont je parle — dont ne parle pas Nimier — est lui-même une réponse, la résolution d'une contradiction.

(Éd. Gallimard.) CLAUDE ELSEN.

MAX-POL FOUCHET
LES PEUPLES NUS

Un passionnant reportage sur l'Afrique noire, sur Madagascar, *île de la mélancolie*, et sur l'île Maurice. Un style très rapide, très direct, si chaud que nous percevons très proches de nous les couleurs, odeurs, bruits et cris de ces terres lointaines.

« J'ai voyagé pour savoir si toute *innocence* avait disparu de la terre, écrit M.-P. Fouchet dans sa préface, s'il existait encore des hommes indemnes de la hantise du jugement et de la faute, et ne vivant pas à l'intérieur d'un tribunal semblable à celui que nous, Blancs, avons installé en permanence. » Est-ce un signe définitif, Max-Pol Fouchet, que le dernier chapitre de votre livre s'intitule : « Mais, hélas... »? S'il est certain que la *civilisation* a souillé tout ce qu'elle a touché, il faut cependant distinguer une civilisation corruptrice, avec son alcool, ses armes et ses billets de banque, d'une civilisation plus *saine*, qui a amené avec elle ses moyens médicaux, agronomiques et sociaux, qui a guéri presque totalement la lèpre et abrogé les grandes famines. *L'innocence* demeure dans les rares tribus des coins les plus reculés de la brousse, où les hommes n'ont rien changé, depuis des siècles, à leurs ancestrales coutumes.

Émaillé d'anecdotes, d'*instantanés* pris sur le vif, de réflexions pertinentes sur la condition coloniale, ce document en *travelling* de M.-P. Fouchet captivera ses lecteurs.

(Éd. Corréa.) ÉRIC HELTIER.

CHARLES-ANDRÉ JULIEN
L'AFRIQUE DU NORD

LA NEF
MAROC ET TUNISIE

A l'émotion suscitée par les événements d'Afrique du Nord, si la plus récente livraison de *la Nef* apporte plutôt la réaction des politiques, l'ouvrage de M. Julien (1) répond par la réflexion d'un historien. Il montre que la révolte du Maghreb, loin d'être une manifestation de fanatisme musulman, est l'expression d'un patriotisme à l'européenne. C'est dire que la France, au Maroc comme en Tunisie, se trouve en face d'elle-même. Il en fut de même en Algérie, malgré les apparences, lorsque M. Ferhat Abbas, dans son livre *De la colonie à la province* réclamait l'égalité des droits, l'assimilation totale, la citoyenneté française pour tous les Algériens. Voilà deux miroirs tendus, à l'instant, vers la France. L'un renvoie l'image d'un Arabe en burnous, sentinelle d'un État jacobin; l'autre d'un Arabe modernisé, citoyen conscient d'un département français.

Que pouvions-nous faire devant l'une et l'autre de ces aspirations, dans notre désir de répandre notre langue et notre mode de civilisation, de maintenir le contact, mais aussi de garder le contrôle des événements à l'égard d'un Nord-Africain subordonné? Désirs contradictoires, quand on y réfléchit bien, puisque l'un attire pour éduquer, tandis que l'autre tient à distance pour garder du champ.

(1) Éd. Julliard.

A vrai dire une option s'imposait. Au choix de l'assimilation, la réponse la plus intelligente était donnée par MM. Léon Blum et Violette. Au choix du contrôle, la réponse la plus humaine et la plus habile était celle du général Lyautey. Malheureusement, on ne s'en est pas tenu là et bien sûr c'était ardu. Faire de l'Algérie une province entre les autres, n'était-ce pas noyer les colons français (4 % de la population) dans l'océan musulman? Établir des rapports de libre subordination entre la France, la Tunisie et le Maroc, n'était-ce pas traiter, ou avec des souverains souples, mais sans autorité sur leurs sujets, ou avec des chefs d'État prestigieux, mais intransigeants? Les exigences des colons, aux goûts et aux intérêts différents de ceux de la métropole, freinaient les initiatives dans un sens, comme la tradition centralisatrice de l'administration française pesait dans un autre. Le projet Violette fut rejeté et Moncef, bey de Tunis, fut contraint d'abdiquer. A ces difficultés fonctionnelles sont venues s'ajouter les perturbations (parallèles aux bienfaits de la civilisation, les hôpitaux, les routes et les écoles) que jette, dans des sociétés médiévales, le soudain développement du capitalisme. Tout se met en branle et voilà comment éclate, selon la pénétrante analyse de M. Charles-André Julien, le drame nord-africain.

Dans *la Nef*, les politiques répondent avec M. Robert Schuman qu'un ministre est, de Paris, l'homme du monde le moins bien informé et que si des erreurs ont été commises, ce fut de part et d'autre. Après tout, le Sultan n'a pas su profiter des occasions offertes par M. Erik Labonne. Alors que M. Maurice Duverger propose d'aider nos amis nord-africains à moderniser leur nationalisme (ne serait-ce pas à la fois le respecter et reprendre contact avec lui?), M. Edgar Faure a le mot de la fin. Il se souvient sans surprise que les bienfaits créent surtout des devoirs; le premier d'entre eux étant de nous maintenir, plus par des concessions de sensibilités et d'intérêts confrontés, que par le seul prestige des services passés.

JACQUES NANTET.

LES ROMANS

ORIGINE ET PROSPERITÉ DU ROMAN TROMPE-L'ŒIL

Qui veut se faire une idée juste des tendances nouvelles de la littérature ne doit pas seulement lire les livres qui paraissent. Ceux qui ne paraissent pas, c'est-à-dire la grande majorité des manuscrits proposés aux éditeurs, donnent des indications encore plus sûres. C'est vrai surtout pour le roman. Dans les zones basses et

moyennes de l'imagination se fait sentir une certaine continuité, qui s'affaiblit grandement au niveau supérieur, phénomène bien connu des géologues. En ce moment — notons-le donc — une petite partie des œuvres produites par les auteurs de peu d'autorité et d'originalité ressortissent au réalisme magique; cela s'est fait en deux temps : une vague Joyce-Green-Kafka; une vague Jünger-Gracq; mais ce n'est pas là mon propos. Une bonne moitié des manuscrits non publiés ne comptent point, évidemment, n'ayant ni couleur ni forme. Un bon tiers enfin sont des romans néo-naturalistes. Et voilà qui mérite réflexion.

Données prises strictement « dans la vie »; égalité imperturbable du ton; psychologie par groupes; narration photographique : tout est vu dans l'immédiat, le narrateur passe et constate; style neutre, parfois affublé d'une feinte négligence; mélange d'humanité cérébrale et de brutalité verbale; allusions à des philosophies sous-jacentes : les moindres faits et gestes sont « lourds de sens » ou en ont l'air; sentiment général d'indignation contenue, qui contraste avec le point de vue objectif, « scientifique, » de l'observation; développement rotatif, par petits tableaux très divers et très vifs; pathétique sans complaisance, mais sans scrupule, avec un fond d'insensibilité maussade, hautaine, mal réveillée. Tels sont les caractères principaux de cette école, à laquelle se rattachent aussi, depuis quinze ans, pas mal de romanciers en activité de service.

Il semble que ce type littéraire résulte de la conjonction du réalisme à la Flaubert et de la technique américaine, vidés l'un et l'autre de leur respective ingénuité. En dernier lieu, l'influence de Malraux, de Martin-du-Gard, de Romains, s'est combinée avec celle de Faulkner, de dos Passos, et surtout d'Hemingway, pour susciter une méthode narrative aussi impersonnelle que possible, du moins en apparence. Le fait est qu'une grande partie du public goûte vivement cette méthode, qui donne à la fiction le mouvement et le ton du reportage. Sans effort, le lecteur d'aujourd'hui passe des colonnes de son journal à Louis Guilloux, à Jacques Francis Rolland, à Emmanuel Robles, à Denis Marion, à Georges Magnane et à vingt autres, dont chacun a du talent et de la personnalité : et cependant tous leurs livres se ressemblent. On dirait les produits presque interchangeables d'une industrie naissante, encore embarrassée des maladresses et des caprices de l'artisanat, mais en voie de parfaite uniformisation; comme furent les locomotives de 1850 ou les daguerréotypes.

Il est clair que l'idéal vers lequel tend cette industrie est la satisfaction complète du goût moyen, lequel, en France, a toujours regimbé secrètement contre le roman de création. De sorte qu'il accueille avec plaisir le roman-rapport, le roman fait-divers, surtout s'il se relie aux événements et aux décors qui, pour longtemps, ont frappé l'esprit, ébranlé les nerfs de la bourgeoisie française.

Dans l'exaltation créatrice des grands romanciers, il y a quelque chose qui heurte, qui inquiète, qui vexe ceux-là mêmes qui les admirent le plus. C'est le motif pour lequel on a d'abord essayé de ramener sur terre l'univers mental de Balzac, de Dickens, de Dostoïevski, de Tolstoï; il fallait qu'ils fussent avant tout des peintres de mœurs,

des observateurs attentifs et pénétrants, et que leur plus grand mérite fût de faire revivre pour nous « toute une époque ». Comme cette interprétation ne résistait pas à l'analyse, on a tenté de faire passer ces puissants mythomanes pour des déséquilibrés de génie. Les singularités de leurs récits — qui ne « collent » absolument pas à la réalité quotidienne — avaient la même cause que les erreurs d'optique des daltoniens, et il fallait en tenir compte pour les juger. Que le propre des conteurs de fables soit de se constituer de toutes pièces une réalité personnelle, qui se trouve être acceptable et émouvante sans qu'on sache comment ni pourquoi; que donc il n'y ait aucune relation profonde, obligatoire, entre les Illusions perdues *et le Paris de 1820-1830, par exemple, c'est ce que le goût commun ne peut souffrir. Après Zola, qui bénéficia à cet égard d'une amusante équivoque, il n'y eut plus de romancier français adopté par le public. Même chez Simenon, qui le distrait plus qu'il ne l'excite, le public soupçonne de l'art. On lui fournit à présent une forme littéraire dans laquelle l'imagination s'exprime en termes non-imaginatifs, et qui prête aux sorties postméridiennes de la comtesse la crédibilité placide et précise d'une fiche de détective privé. Comment n'en serait-il pas ravi?*

Le prix dont il paie cette satisfaction, c'est la monotonie. Bientôt, si le roman-trompe-l'œil se développe encore, on n'en pourra supporter plus d'autre : car il est efficace; il a de la vigueur et du poids. Mais sa saveur est celle d'une pomme américaine... Le vivant inventé admet une infinité de nuances; le vivant reconstitué ne s'y prête pas. Le lecteur ne sera plus agacé, il s'ennuiera. Il n'empêche que le roman véritable, celui qui cherche à dépayser les gens, non à les confirmer dans leur familiarité avec le monde, risque de tomber peu à peu en désuétude. Connaîtra-t-il le sort déjà dévolu à la poésie, à la musique et à la peinture d'avant-garde, au cinéma muet, qui ont perdu tout contact avec l'esprit du temps? Ne sera-t-il plus qu'un objet de snobisme, ou qu'un signe de reconnaissance pour les derniers tenants de la beauté indépendante, dispensatrice d'émotions et de découvertes qui valent en soi? Hélas! dans tous les coins de la France, pour confirmer ces craintes, travaillent avec ardeur des aspirants-écrivains qui rêvent de surpasser le réalisme sous cellophane de Pour qui sonne le glas, *ou la désinvolture laborieuse des* Cloches de Bâle.

Peut-être la vogue — beaucoup plus restreinte — du roman mythique n'est-elle qu'un autre aspect, très inattendu, de la même entreprise. En mettant à la portée du bourgeois moyen les illuminations intérieures de Nadja, *du* Procès, *des* Falaises de marbre, *les néo-surréalistes lui donnent à penser que ces étrangetés ne furent jamais qu'un jeu, qu'un artifice littéraire. Le langage des inspirés se retrouve, imperceptiblement adapté, dans la bouche des forts en thème. Du coup, ne vaut-il pas mieux, se dit-on et bien à tort, voir « les choses comme elles sont »?*

WALTER ORLANDO.

PIERRE BOULLE
CONTES DE L'ABSURDE

Ce qui donnait tant de charme au *Sacrilège malais* ou au *Pont de la rivière Kwaï*, c'est que Pierre Boulle y traitait de l'absurde en parlant d'autre chose. Plus précisément, il nous procurait le plaisir de faire nous-mêmes une découverte dont il n'avait pas l'air de se préoccuper. Aujourd'hui, il a jugé bon de lever un coin du masque. De qualificatif sous-entendu, suggéré à notre entendement, l'absurde est devenu une notion et même un univers dont Pierre Boulle s'avoue bel et bien obsédé. Mais par un curieux phénomène, cet absurde pourchassé, circonscrit et logiquement démontré, loin de se préciser, s'obscurcit à nos yeux. Le romancier visait plus juste que le conteur, lorsqu'il ne fixait pas la cible, qu'il feignait même d'ignorer que cette cible existât. On en conclura avec plaisir que Pierre Boulle n'est pas philosophe. D'autant plus volontiers que son recueil de contes, qu'il doit avoir écrit comme d'autres cèdent au démon de l'introspection et de la confidence, est encore composé, par une ultime coquetterie, non de dissertations, mais de récits attachants.

(Éd. Julliard.) GEORGES PIROUÉ.

HENRI RODE
ALARMANDE

Dans une langue directe, vivante, qui a la saveur de la terre, Henri Rode nous conte une histoire passionnante : l'histoire d'une jeune femme sans beauté, l'histoire d'un couple sans harmonie qui unit et désunit Germaine, maîtresse d'un domaine méridional, et Simon, jeune vagabond, beau, mais sans éducation, riche cependant de cœur et d'intelligence inavouée. Il donne son nom à cette nouvelle incarnation d'*Une Vie*, parce que seul il révèle jusque dans sa vraie profondeur l'âme tourmentée de Germaine. Elle se confie dans ce journal où tous les autres ne sont que des ombres. Seule Germaine s'explique, avoue son appétit d'amour qui ne dédaigne pas la luxure, son appétit de puissance qui détruit peu à peu Simon et le pousse au suicide, et bourreau d'elle-même et de ceux qui l'aiment, elle creuse sa propre tombe de silence et de solitude dans un univers qui n'a pas su la reconnaître : son égoïsme et sa passion de l'absolu privaient cet univers, qu'il fût celui des choses ou des hommes, de la liberté nécessaire à cette reconnaissance consciente d'une Germaine enfin nonchalante, paresseuse, charmante comme cette jeune femme blonde ou cette cousine perverse de Simon qui lui ravissent finalement pour toujours la possession de cet être fragile. Livre riche, qui se lit d'un trait, *Alarmande* cependant n'émeut point. La jeune femme se confond si bien avec ce faux journal que tout conflit avec les autres devient conflit intérieur et sans surprise. Mais, surtout, ce livre si réussi donne l'impression d'une expérience. Qu'arriverait-il à une femme dépourvue de charme et de dons physiques, mais amoureuse, riche mais égoïste, paysanne mais éprise d'absolu? Cela tient de l'éprouvette; il n'en reste pas moins que ce livre fort beau révèle en Henri Rode un écrivain de grand talent dont on peut attendre des romans étonnants.

(Éd. Corrêa.) J.-B. R.

LES LETTRES ÉTRANGÈRES

RAPHAEL SANCHEZ MAZAS
PEDRITO DE ANDIA

Voilà un roman qui renoue avec la grâce. Nous en avions perdu jusqu'au souvenir depuis l'élève Dargelos et le petit Egmont des *Enfants de Venise.* L'hypothèque noire qui pèse sur la littérature n'épargne pas plus les enfants que les hommes et nous n'avons plus droit qu'à des morveux empestant les plaisirs solitaires. Le livre de Sanchez Mazas (je lui cherche une épithète : ravissant me paraît mineur, et pourtant c'est un livre qui ravit son lecteur), *Pedrito de Andia* (1), n'en paraît que plus insolemment insolite. Ce souffle frais, cette envolée lyrique à la fois gracile et démesurée comme un rêve, nous viennent d'une Espagne que trop souvent nous nous bornons à deviner et à aimer à travers nos écrivains au lieu de lire les siens. Il est une autre tradition que celle des coups de navajas, des gitanes ensorceleuses et des matadors triomphants, c'est la tradition des grandes amours, des passions insensées des amants de Teruel ou de Don Quichotte pour la Dulcinée du Toboso auxquelles il faut ajouter aujourd'hui celle de Pedrito pour la blonde Isabel. Parlant de l'auteur, Salvador Dali a écrit : *En rencontrant Sanchez Mazas à la morphologie respiratoire catholique et au regard de Machiavel, je compris d'un seul coup d'œil qu'il savait tous les secrets de la Renaissance italienne et encore mieux ceux de la prochaine Renaissance occidentale.* En douterions-nous que Mazas a pris soin au début de son roman de nous citer Dante et le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre : *Dans cette partie du livre de ma mémoire avant laquelle il n'y a guère de choses à lire, on trouve une rubrique qui dit : « INCIPIT VITA NOVA. »* Placée sous cette invocation, Isabel ne pouvait être inférieure à Béatrice (et d'ailleurs elle ressemble à la Vierge de l'Annonciation du Vinci), et son « amant » de quatorze ans ne pouvait lui vouer qu'un amour fou. Le miracle de ce livre, c'est qu'il demeure intérieur et que nous n'avancions à la conquête du bonheur de Pedrito qu'à travers son âme dévorée de grandeur. Et pourtant Pedrito reste un enfant avec ses naïvetés, ses colères, ses amitiés, son mépris pour toutes les filles qui ne sont pas Isabel, sa soif de lectures héroïques, son emploi du temps (9° : *Faire des promenades très solitaires à des endroits mystérieux comme les rochers d'Urduliz, et le mieux serait qu'on me laissât louer un cheval, sans m'ennuyer avec professeur et manège, pour que j'aille réfléchir à mes affaires à la façon d'un chevalier errant*), et jusqu'à la petite faiblesse sensuelle qu'il éprouve quelques instants auprès d'Edurne la cueilleuse de fruits : *Si Isabel m'avait vu !* qui fait penser au vers de Rimbaud : « *A sept ans, il faisait des romans sur la vie.* »

On comprend mieux la beauté d'un livre à sa fragilité. Pour que

(1) Il serait injuste de ne pas rendre hommage à la traduction parfaite de Bernard Lesfargues. Il a mérité de Saint-Jerôme.

ce roman fût raté, il aurait suffi d'un rien, de la plus petite faute de goût, d'un geste de trop de la belle tante Lucy *aux yeux de vierge, vêtue d'une longue chemise mousseuse, entre rose et orange, avec à la taille un cordon doré, un vêtement d'ange*, à qui Pedrito apporte dans son alcôve où elle repose après la sieste, un livre dont il a lu le titre en cachette : *les Mémoires de Casanova*. Mais, dit-il, *je sortis de là comme je serais sorti des contes de sultanes ou d'un rêve, bien que tout ce que j'avais vu n'eût rien de particulier. Que de choses je m'imaginais que je ne saurais même pas dire!*

Il n'y a cependant rien à craindre car les héros de ce livre sont possédés par la grâce, et ils ne la perdront jamais malgré les coups du sort (et c'en est un fameux pour Pedrito qui retrouve Isabel après trois ans et constate avec désespoir qu'elle est plus grande que lui. Il ne faudra pas moins qu'une maladie et un pèlerinage à la Vierge de Begona pour qu'il la rattrape). Oui, la grâce est pour eux et avec eux. Nul ne sait ce que la vie apportera de déceptions à Isabel et à Pedrito, mais ils auront vécu dans leur enfance et leur adolescence les angoisses du bonheur qui sont peut-être plus que le bonheur même. Leurs âmes sont pures et se satisfont de leur double foi en Dieu et en l'être aimé. Pour Pedrito à qui « la vie est un songe », on tremble de le voir devenir un homme. Mais comment le saurait-il lui-même? Seule Isabel en a la prescience : *Je ne peux pas te prendre dans mes bras et t'embrasser comme quand j'étais petite*, dit-elle. *A présent nous sommes grands. Comme je t'aime, Pedro. J'ai peur de moi aujourd'hui!*

Si cet admirable roman ne trouvait pas d'écho en France, ce serait à désespérer de beaucoup de choses.

(Éd. Plon.) MICHEL DÉON.

FRANZ KAFKA

TENTATION AU VILLAGE

Singulière aventure, kafkaienne en somme, que celle de l'édition du journal intime de l'auteur du *Procès*. Par un moment, certains voulaient brûler son œuvre. On préfère dépecer ce qui ressemble le plus au corps vivant de Kafka. Pierre Klossovski a présenté des fragments de ce journal. Aujourd'hui, on en a extrait des récits. Dans un avant-propos cotonneux, on tente de nous dire comment le choix a été opéré (c'est le mot qui convient) tout en reconnaissant que les morceaux font organiquement partie de notations absolument personnelles. On masque ce procédé de deux façons : en plaçant ces « fictions » à leur date réelle (mais il n'y a rien pour l'année 1911, la plus riche, selon l'édition américaine du journal que j'ai sous les yeux) ou en les éclairant par les commentaires dont Kafka les faisait suivre. C'est reconnaître que l'édition du journal intime relève du tout ou rien. — On nous promet le tout.

A soi seul, l'admirable récit « Souvenir du chemin de fer de Kalda » qui se trouve dans ce recueil, permet de poser la question de l'actualité de Kafka. Au lendemain de la guerre, il a fait figure de prophète d'un monde dévasté. Aujourd'hui, il a une autre signification qui sera différente demain encore. C'est qu'en fait la réalité tournant autour de son œuvre, en révèle toutes les interprétations possibles.

Dix-huit selon Jacques Tuverlin qui dans la Revue *Allemagne d'aujourd'hui* recense les derniers travaux sur Kafka. Il y en aura d'autres.

Je ne pense pas, en effet, qu'il faille considérer chacune des expériences décrites par Kafka comme la clé de son œuvre. Elles ne sont que les épreuves qui le mèneraient à se connaître dans sa vérité essentielle. Kafka ne cherche pas une mystique et ne s'abandonne pas au monde. Il vit l'ambiguité fondamentale de tout homme. Il veut à même le monde avoir accès à ce qu'il est, lui, Kafka. Il a l'accablant courage de vivre simultanément notre double façon d'être, acceptant (aimant?) et refusant ce que la réalité lui propose, afin de se voir face à face. Mais il sait bien que ce qui est révélé n'est que partiel, donc faux. Indispensables l'un à l'autre, mais à distance, inséparables et jamais confondus, tels sont le monde et l'être, également coupables l'un et l'autre, sans qu'on puisse savoir à qui incombe la faute première.

Kafka nous fascine et nous repousse dans la mesure où il nous contraint à une recherche semblable à la sienne, et où il menace de détruire notre inquiète mauvaise foi.

(Éd. Grasset.) GUY LE CLEC'H.

ERNST WIECHERT

MISSA SINE NOMINE

Wiechert venait d'achever *Missa sine nomine*, en 1950, quand il mourut dans le pays d'exil qu'il s'était choisi après la guerre, en Suisse : on peut voir dans ce dernier roman le testament de l'écrivain puisqu'il dit encore une fois, et avec plus de force que jamais, ce qui fut son évangile : l'amour, le pardon des offenses et la pitié.

Ce pardon, cet idéal de justice et de paix, son dernier héros, le baron Amédée de Liljecrona, a plus de peine à les assumer que Jons Jéromine, le personnage central de ce roman épique que forment *les Enfants Jéromine*, car il a subi l'injustice et il a connu l'enfer. Dénoncé par son garde-chasse comme « traître à la patrie », il a passé quatre ans dans un camp de concentration nazi où il a appris la haine et le mépris. Le sujet de *Missa sine nomine*, c'est le lent, le douloureux retour à soi-même, à l'idéal ancien d'un homme qu'une épreuve affreuse entre toutes a déshumanisé. L'excellent traducteur du livre, Jacques Martin, nous indique dans une note liminaire le sens symbolique de cette « Messe sans nom » : de même que la messe célèbre le mystère de la transsubstantiation, ce roman évoque la métamorphose de la haine en amour, de la rancune en charité. Tel est l'ultime message de Wiechert à la jeunesse de son pays, message qui fait pendant aux discours courageux qu'il lui tint de 1936 à 1938 et qui lui valurent d'être envoyé, lui aussi, dans un camp et de connaître « la Forêt des Morts ».

Le baron de Liljecrona constate d'abord que le mal, le mal originel, on ne peut pas l'extirper du monde : « Dieu en a glissé le fil dans la création et désormais la main elle-même ne peut plus l'arracher de sa trame » (p. 143). Le mal est immortel et aucune puissance n'y peut rien : vue pessimiste, pareille à celle de Vigny et qui surprend de la part d'un homme aussi religieux que Wiechert. L'acte

d'accusation contre Dieu qui permet le règne des tyrans, l'injustice et la guerre, la souffrance de l'innocent et le crime impuni, y est dressé avec une déchirante exactitude. Comment l'homme peut-il se dégager du mal de son époque? Comment peut-il reprendre pied dans ce que l'église et la tradition populaire appellent le temps jadis ou le paradis perdu? N'existe-t-il pas, se demande Liljecrona, un ordre supérieur à ces deux formes du temps, le présent et le passé, un état où l'on n'était ni loup ni agneau, ni victime ni bourreau, mais leur maître à tous deux (p. 175)?

Ce n'est pas l'ordre de la foi que préconise Wiechert, la religion qui a pactisé avec Hitler a subi un trop grave préjudice; il semble que, comme dans l'Ancien Testament, Dieu ait de nouveau caché son visage et que nous tâtonnions dans les ténèbres. C'est pourquoi l'étrange et attachant pasteur du livre, Wittkopf, refuse de reprendre son apostolat comme par le passé et, mêlé à l'humanité souffrante, cherche Dieu selon des voies nouvelles.

Cet ordre supérieur que découvre Liljecrona et que nous recommande l'auteur, c'est celui de la pitié. « N'oublie pas que rien n'a barre sur toi depuis que tu as eu pitié. Rien ni personne. Quand on a eu pitié, on a effacé toutes ses fautes. La peur et le danger n'existent plus pour qui a eu pitié. Jamais! » (P. 291.) Nous reconnaissons là une mystique de la pitié-charité qui a trouvé ses plus sensibles interprètes dans les écrivains slaves, dans Dostoïevski en particulier. Ernst Wiechert, né aux confins orientaux de l'Allemagne et qui passa la plus grande partie de sa vie à Koenigsberg, réunit en lui les aspirations du monde germanique et du monde slave, mais c'est à l'humanité entière qu'il s'adresse et grâce à des dons surprenants d'émotion, de sincérité et de vie romanesque, il sait toucher chaque lecteur et lui donner l'impression qu'il n'a écrit que pour lui. C'est un directeur de conscience-né, une manière de prophète et de mage : on peut lui reprocher certain pathos et le tour mélodramatique de ses romans, mais nullement la bonté et la droiture de ses intentions.

Dans son œuvre, Wiechert a excellé à peindre les âmes simples et antiques : *Missa sine nomine* nous en offre un nouvel exemple, peut-être le plus achevé, celui du vieux cocher Christophe, issu d'une génération de cochers qui ne se contentaient pas de conduire leurs maîtres, mais de veiller sur eux comme leurs anges gardiens. Au cours du livre, il fait les plus émouvants contes de Noël qu'on puisse trouver dans la littérature contemporaine. C'est qu'il y a encore en lui un écho des légendes antiques et des contes de fées, la grande simplicité de l'Ancien Testament. Cet apostolat de bon pasteur, il le doit à cette tranquillité qui avait de profondes racines dans le passé, non seulement dans son enfance, mais bien au-delà, dans le monde de ses ancêtres et dans un temps où l'enfant Jésus était encore monté dans leur traîneau (p. 122).

On retrouve dans le personnage de Christophe tous les thèmes que Wiechert a traités avec prédilection et qu'il a réunis une fois encore dans son dernier roman pour nous en donner l'état le plus accompli.

(Éd. Calmann-Lévy.) MARCEL SCHNEIDER.

NORMAN MAILER
RIVAGE DE BARBARIE

Comment Mick Lovett est-il devenu amnésique? Ses cicatrices, d'où proviennent-elles? Dans quelle guerre a-t-il été blessé? Que fait-il dans cette petite chambre sordide, dans cet immeuble sordide de Brooklyn? Qu'écrit-il, la nuit? Pourquoi assiste-t-il impuissant, perceptible seulement au présent, à toutes ces scènes incompréhensibles? Qui est Guinevère — « Guiguite » — la logeuse? Elle a la nostalgie d'un pays... la Barbarie. Quel est ce pays? Pourquoi son ex-mari, Mac Loed, se cache-t-il dans une autre chambre? Fait-il comme s'il ne vivait pas avec elle? Et Hollingsworth? Est-il un détective du Département d'État? Pourquoi interroge-t-il Mac Loed? Celui-ci serait-il le « gentleman balkanique »? Depuis quand Mac Loed a-t-il quitté le Parti? Que fait-il ici, en Amérique? Dans le dernier « organisme » où il était, quelles statistiques établissait-il? Pour qui? Quel est ce « petit objet » qui a été dérobé? La guerre, la paix, en dépendent-elles? Est-ce Mac Loed qui a le « petit objet »? Et cette jeune fille, Lannie, qui est-elle? D'où vient-elle? De quelle clinique psychiatrique? Quels sont ces « hommes blancs » qui l'ont torturée? Ou bien était-elle secrétaire, dans le même « organisme » que Mac Loed? Et cet « homme à la barbiche », qu'elle vénère, quel est-il? Ne serait-ce pas Mac Loed qui l'aurait fait assassiner, il y a des années? « Je ne pouvais savoir à qui s'était destiné, dira-t-il. Mais je savais que c'était à lui, quelque part au Mexique. Et, en sourdine, dans l'ombre, je lisais ses œuvres derrière une porte barricadée. » Pourquoi s'espionnent-ils, tous? Se guettent-ils à chaque étage, derrière chaque porte? Ne dorment-ils jamais? Ont-ils, tous, la nostalgie de la Barbarie, du sommeil, de la mort? Pourquoi chargent-ils Mick Lovett de les espionner? Le font-ils assister à tous leurs entretiens? Est-ce parce qu'il est amnésique? Et Mac Loed ne vendra pas le « petit objet ». A aucun des deux capitalismes d'État. Guiguite n'aura pas le fric pour aller en Barbarie. Et, lorsqu'elle fuira avec Hollingsworth, que Mac Loed aura été assassiné par celui-ci, que les policiers seront venus chercher Lannie pour la ramener à d'autres « hommes blancs », à d'autres « organismes » — « Je vous aime, même si vous me torturez, car c'est vous qui souffrez », leur crie-t-elle — et que Mick aura hérité du « petit objet », ce ne sera pas fini pour lui. Ce ne sera jamais fini. Il ne quittera l'immeuble sordide que pour un autre immeuble sordide. Et un autre. Et puis un autre encore. Il vivra dans l'attente des signes qui lui diront s'il doit déménager à nouveau. Et, toute sa vie, il « surveillera la porte ». Et lui et les autres « seront entraînés de plus en plus près du Rivage de Barbarie »...

Ce livre tient du cauchemar, de la « Série noire », du « Zéro et l'Infini », du « Procès » et de la prophétie.

On pense à Kœstler devant ces pages sur l'engagement politique, sur le trotskisme — le « socialisme révolutionnaire » — sur le pessimisme et l'arbitraire des deux systèmes économiques, sur le fait que « choisir la liberté », dans un sens comme dans l'autre, c'est tomber de Charybde en Scylla. Devant ces idées se

cherchant dans la nuit, dans l'entrechoquement des armes et des théories.

On pense à Kafka devant ces pages sur l' « organisme » ce grand bâtiment aux milliers de gens et aux milliers de gardes, devant ces bureaucraties et ces chambres sordides — « organismes » et chambres sordides étant la même chose. « Bureaucraties » et cendres de cigarettes, murs noircis, lits souillés étant la même chose. Devant ces chairs avides se cherchant dans la nuit, dans l'incompréhensible rapprochement des êtres, sous le signe de la pitié et de la panique.

Mais, si on pense à Kœstler et à Kafka, qu'est-ce que ça fait? On sait que l' « absurde politique » et l' « absurde métaphysique » ont marqué à jamais les temps actuels. Et le style et les pensées des écrivains actuels.

Et puis, dans ce livre, on y transpire, on s'y déchire, on s'y stigmatise. On y gémit éternellement. D'étranges litanies, insomnies et rêveries le traversent. On y atteint le fond de la désespérance, de la solitude humaine...

Norman Mailer n'avait pas trente ans quand il a écrit ça.

Oui, un grand livre... Un grand livre américain.

(Éd. La Table Ronde.) JEAN-LUC TERREX.

LE THÉATRE

LE THÉATRE ET LES OFFICIELS

On a créé, à peu de jours d'intervalle, *la Mort de Danton* de Georg Büchner et la pièce de M. André Obey : *Une fille pour du vent*. Ces deux pièces, dans des théâtres subventionnés : Le T. N. P. et la Comédie-Française. Je n'aurais pas eu idée de les rapprocher l'une de l'autre si je n'en étais forcé par le souvenir assez pénible que me laisse l'accueil fait par la critique « officielle » à ces deux spectacles. J'appelle « critique officielle » celle qui, loin de réfléchir sur les choses du théâtre et principalement sur le « théâtre en train de se faire » (le seul qui compte véritablement), s'en tient à des idées toutes faites, non seulement sur le théâtre, mais sur le public — idées qui correspondent assez exactement à celles que le directeur du journal se fait de ses lecteurs. Ces journaux étant la plupart du temps le ferme soutien du pouvoir établi, il est juste que ces critiques soutiennent avant tout les gens de théâtre qui représentent eux-mêmes la faction gouvernementale et se partagent théâtres subventionnés, radio, etc...

Je suis surpris qu'aucun journal de l'opposition — s'il en existe encore — ne se soit jamais appliqué à enquêter sur les conditions du théâtre en France, qu'aucun ne se soit véritablement étonné du renvoi de Mlle Laurent, de P. A. Touchard, de

la déshérence en laquelle est tombé le métier de directeur de théâtre, du choix des décorateurs dans les théâtres subventionnés, du choix des auteurs enfin. Les campagnes ridicules menées contre Jean Vilar, coupable de n'être pas « entré dans le jeu », donnent assez la mesure de ce déséquilibre entre une presse servile et une autre qui n'a pas le temps (ou les moyens financiers) de s'occuper de problèmes qu'elle juge de second plan. A tort, me semble-t-il. La liberté artistique est un des grands chevaux de bataille de l'anticommunisme (jamais la presse réactionnaire ne s'est penchée avec tant de sollicitude sur le cas de Picasso qu'elle avait toujours poursuivi d'une haine tenace), et pourtant je crois que le libre épanouissement des arts est menacé en France dans la mesure où la grande presse d'information et la quasi-totalité de la presse littéraire et artistique se montrent radicalement hostiles aux créations originales.

Les services officiels avaient fait cependant quelques progrès et, on pouvait croire en un véritable renouvellemennt de leur conception des problèmes artistiques. Le Musée d'Art Moderne remplaçait le Musée du Luxembourg, trop tard pour faire revenir d'Amérique les chefs-d'œuvre contemporains, mais il y a tout de même quinze ans que l'on a compris l'importance de la peinture moderne. Au Théâtre, on pouvait espérer que l'ancien Odéon ne ressusciterait plus : Claudel, Montherlant, Mauriac, Gide, etc... entraient au Théâtre-Français.

Il semble que ce soit fini. La Comédie-Française, dans les spectacles qu'elle annonce, revient à ces auteurs qui sont au théâtre ce que les Prix de Rome sont à la sculpture ou à la peinture. Il se crée un fonctionnariat de la Comédie et de la Tragédie.

D'ailleurs, ces auteurs plaisent au public. Dans *Combat*, je voyais dernièrement un lecteur « membre honoraire de l'Université » s'indigner que la critique eût si mal reçu la pièce de André Obey : *Une fille pour du vent*. J'avais entendu, dans les couloirs du Théâtre-Français, les habitués qui parlaient de la pièce comme d'un roman policier ou des anciens mélodrames : « Tu as vu? Quel salaud ce Calchas ! » Personne sûrement ne songeait à rendre à Anouilh, à Montherlant ou à Giraudoux ce qui leur appartenait. La pièce d'Obey était un habile « digest » de tout cela — y compris le message pacifiste, que je serais le dernier à refuser. Et il est vrai que, jouée trente ans auparavant, sans d'inutiles vulgarités, par des acteurs plus souples que ceux du Français, dans d'autres décors et d'autres costumes que les ineffables pull-over agrémentés d'épaulettes, que les capes et les shorts tyroliens de Georges Wakhéwitch, *Une fille pour du vent* aurait constitué un honnête spectacle. Mais c'est autre chose que nous attendons du théâtre...

★

Cette autre chose, cet ailleurs qui surgit pour quelques heures de la nuit et ne peut ensuite retomber dans l'oubli, Jean Vilar nous les a donnés une fois de plus avec *la Mort de Danton*. Je l'avais vue déjà trois fois à Avignon.

On a fait mille difficultés à Vilar pour lui permettre de monter ce drame auquel on reprochait d'être d'un auteur allemand. Mais cette pièce appartient bien à la France. En la traduisant, avec l'honnêteté et les scrupules que l'on sait, Adamov n'a fait que rendre le langage de *la Mort de Danton* à sa patrie originale. Le génie de Büchner est d'avoir totalement assimilé une tragédie que chaque pays d'Europe — et plus particulièrement l'Allemagne — avait vécu pour son propre compte. Il faut bien mal avoir lu les textes de l'époque révolutionnaire (discours, actes publics et correspondance), bien ignorer le retentissement et l'influence de notre Révolution sur les écrivains allemands pour ne pas découvrir dans le chef-d'œuvre d'un poète de vingt-deux ans la voix même de nos romantiques tribuns. Georg Büchner s'est-il inspiré de Shakespeare? Mais Danton, Saint-Just, Robespierre ne parlaient-ils pas comme Coriolan, Brutus ou Marc-Antoine? Ne furent-ils pas à eux seuls, auteurs et acteurs de tragédies que nos poètes ne nous avaient pas données (ni ne nous donnèrent jamais)? Peu m'importe après cela que Danton n'ait pas été celui de Lamartine ou de Michelet, qu'il n'ait pas été cette victime innocente, ce vaincu splendide auquel Büchner — avec toute la tradition française — nous fait croire. Au théâtre, il s'agit de rendre la poésie de l'histoire, les rêveries que nous inspirent en quelque lieu reculé de nous-mêmes (notre âme collective) les événements violents. Chez Büchner, Danton ou Saint-Just parlent le langage des images (la très riche iconographie révolutionnaire...) et des discours que nous connaissons d'eux. Le peuple de la Révolution? Pourquoi avoir cru à la caricature — des ivrognes et des filles publiques —, alors que ces hommes et ces femmes jouent dans cette tragédie le rôle naïf (innocent) du Chœur, qu'ils nous livrent la parodie de ce qui vient d'être dit, sur un ton infiniment haut, dans la scène précédente? Mais dans le comique et le tragique, la même justesse du ton — perdue depuis plus de deux siècles alors, jamais retrouvée depuis.

Qui, au XIX^e siècle, a su s'attaquer à des thèmes semblables sans trahir à la fois la poésie et la vérité? Éliminées les lamentables tragédies historiques de Dumas ou Hugo, resterait-il Schiller, Gœthe ou Kleist? C'est Büchner, avec *la Mort de Danton*, *Wozzeck* et *Léonce et Helena*, qui est le plus près de nous. Dans *la Mort de Danton*, la merveilleuse mise au point du langage politique, les réflexions sur la vie et la mort, les scènes de rêve ou d'hallucinations, le tribunal ou la folie de Lucile Desmoulins venant embrasser la guillotine « dernier berceau de son époux », rien jamais ne dépasse en intensité ni ne trahit la noire poésie qui fut celle de la Terreur.

Les hauts murs nocturnes du Palais des Papes, à Avignon, se prêtaient fort bien (en 93, on y massacra pas mal de gens) à ces tragiques évocations. A Paris, Jean Vilar a peut-être eu tort de vouloir égayer la scène de l'impardonnable théâtre de Chaillot par des couleurs bleues et rouges. Sa mise en scène souffrait d'un excès de richesse — ainsi que certains nouveaux costumes de Gischia —, mais les nouveaux acteurs engagés furent excellents, aussi bien Monique Chaumette dans le rôle de Lucile que Michel

Bouquet, étonnant Saint-Just. Je continue à penser que la création que fait Vilar de Robespierre correspond admirablement au texte, sinon à la réalité (mais laquelle?). Une faute de goût, grave à mon sens : le chant de l'orgue quand Robespierre évoque l'Être Suprême. Mais la révélation fut évidemment Daniel Ivernel. Ne l'ayant pas trop aimé dans *Lorenzaccio* (où il jouait Alexandre de Médicis), je fus émerveillé de le voir rendre un rôle difficile avec tant de nuances, avec une gravité à laquelle peu d'acteurs nous ont habitués.

★

Arthur Adamov ayant traduit *la Mort de Danton*, on a rendu hommage à sa traduction en même temps qu'à sa pièce créée aux Mardis de l'*Œuvre*. *Tous contre tous* s'inspire de la tragédie de notre temps. Celle de 93 était éclatante. Celles des années 40-50 (et jusqu'à quand?) est bureaucratique, sordide, infiniment plus meurtrière. Adamov a d'autre part été profondément hanté par la phrase de Flaubert — dont Kafka devait plus tard se faire l'écho — : « *Personne ne peut rien pour personne.* » C'est cela qu'il a essayé de traduire à propos des horribles événements qui ont, pendant et après cette guerre, fait de l'homme un ennemi de l'homme. L'originalité et la force de la pièce d'Adamov tiennent dans la schématisation d'événements complexes : il suffisait pour cela de découvrir le mécanisme assez simple, le fil conducteur de la bêtise et de la haine. Les personnages deviennent alors à la fois anonymes et fortement caractérisés (le réfugié, le fasciste, le chef, la mère, etc...). Ils n'obéissent plus qu'à la peur et à la haine, qui s'expriment par la voix blanche et plus qu'odieuse des speakers de radio.

Dans une mise en scène très intelligente de Jean-Marie Serreau qui joue lui-même un des principaux rôles, de jeunes acteurs : Arlette Thomas, Maurice Garrel, Dominique Chautemps, Yves Brainville, nous ont amplement prouvé qu'un théâtre nouveau pouvait se faire entendre, à condition toutefois que les directeurs de salle comprennent leur intérêt et surtout le nôtre.

GUY DUMUR.

LES GRANDS SPECTACLES DES PETITS THÉATRES

Gageons que le Théâtre des Noctambules retrouvera le succès qui pendant trois années consécutives nous fit tous accourir dans la rue Champollion où l'on jouait *Le Bout de la Route* : la pièce de Ugo Betti, (1) l'équipe de comédiens qui la sert, le concours

(1) *L'Ile des Chèvres.*

exceptionnel de Balthus méritent un enthousiasme aussi durable.

Il faut d'abord parler du décor de Balthus, car dès le lever de rideau, avant qu'un mot ait été prononcé, il est là et il éclaire toute la pièce. Je crois que de tous ceux qui ont travaillé à ce spectacle, Balthus est celui qui a le mieux saisi la secrète beauté de la pièce de Betti : la splendeur misérable des choses et des hommes, le déchirement entre l'horreur et la tendresse. La trouvaille de Balthus est d'avoir utilisé le mur même du théâtre, d'avoir revêtu cette matière première de pierre, d'une vie surprenante, à la fois crapuleuse et érotique. Dans l'ombre des pierrailles, on distingue les vestiges d'une grande maison disparue : des voûtes et des colonnades à demi rongées par la moisissure et qui enserrent le puits, centre d'intérêt et symbole de toute la pièce, ce puits mystérieux et profond de la maison des femmes, où tout à l'heure elles laisseront agoniser l'homme ennemi et aimé qui a violé leur retraite et leur solitude exacerbée. Le drame commence lorsque avec sa carrure souple, de ce pas grave et léger, Angelo, par l'escalier de la cave, descendra dans cette salle, la seule où il fasse un peu frais sous le torride été de l'île des Chèvres, mais qui va devenir brûlante par la présence même de l'homme au plus profond de la maison des femmes.

Admettons la convention initiale qui amène ici Angelo, porteur d'un message du mari, père et beau-frère, mort auprès de lui dans un camp de prisonniers : la convention ne fait que servir l'insolite et le doute qui pèse sur l'authenticité du messager ne rend que plus précieuse sa présence. La veuve est lasse de partager la turpitude de ses chèvres, de s'en aller bêler dans l'herbe avec elles ; la belle belle-sœur suffoque de sa solitude de campagnarde ; la jeune fille même renie ses frayeurs et ses crispations virginales quand paraît cette proie irrésistible à leur portée : l'inconnu qui vient leur offrir dans leur désert son animalité et sa tendresse : « Comment avez-vous pu croire, leur déclare-t-il, que j'aimais l'une de vous plus que les autres? » C'est assez dire qu'il n'est pas ici question d'amour. Mais quand les trois femmes auront assouvi leur instinct fourvoyé de bêtes, par besoin de purification, par dépit, par justice vengeresse, elles, engloutiront au fond du puits, quoi qu'il leur en coûte, celui dont elles n'avaient pu se passer, mais avec qui elles n'envisagent pas de vivre.

Le thème est à la fois simple et atroce — il laisse la plus large place à la conjecture. Chacun se demandera avec angoisse quel secret se cache au fond de ces personnages aux prises avec leur bestialité qui perdent tout sens de l'humain, pour n'avoir pas consenti à faire en eux la part de l'homme et celle de la bête. Angelo emporte avec lui au fond de ce puits où il agonise, la clé d'un drame où s'éclairent les conditions les plus primitives de la nature humaine. Servi par des comédiens de premier ordre (Alain Cuny, Silvia Monfort, Laurence Bataille) le texte dramatique de Ugo Betti prend place dans la lignée des grandes tragédies classiques.

MAURICE PONS.

LE CINÉMA

FAIRE CRIER LES FEMMES

Clouzot vient de gagner à Cannes, au milieu d'une sélection, parait-il, décevante. Je n'y étais pas, j'ai lu la presse, et déjà arrivent à Paris, les unes après les autres, les copies des candidats recalés. Le *Salaire* domine incontestablement tout ce que nous avons vu depuis plusieurs semaines, mais des jugements de cet ordre (c'est moins bien que... c'est mieux que...) restent assez inutiles. Le *Salaire* est un grand film, autoritaire, brutal, de ligne extrêmement simple, et de ton souvent mélodramatique. J'ai dit de quelques films (en m'avançant beaucoup) qu'ils auraient pu plaire à Stendhal, le *Salaire* aurait plu au Balzac de Carlos Herrera et à l'Hugo de Jean Valjean. Un décor excentrique, quelque part en Amérique, des tavernes et mauvais lieux qu'on en a tous vus dans les films de Far-West et de chercheurs d'or, et des mauvais garçons qu'on en a tous vus dans les films sur la légion étrangère. Une situation exceptionnelle, comme on en a vu dans les films de mine, le jour du coup de grisou : un puits de pétrole flambe, des camions de nitroglycérine sont nécessaires à l'extinction de l'incendie. Mission dangereuse : on donne leur chance aux mauvais garçons. N'importe quel réalisateur de second ordre, si on mettait à sa disposition les quelque deux cents millions (et même beaucoup moins) qu'a dû consommer Clouzot, ferait, sur cette trame et avec ces éléments, un film commercial de très bonne vente. Aux États-Unis, imaginez Spencer Tracy dans le rôle de Vannel, n'importe quel jeune premier dans le rôle d'Yves Montand (pourquoi Yves Montand?) : la cause est entendue. Le talent de Clouzot c'est de n'avoir pas fait n'importe quel film d'un film qui aurait pu ressembler à beaucoup d'autres, c'est de nous avoir donné un film où le principal rôle soit finalement tenu par Clouzot lui-même. Cette histoire (qui n'est pas de lui, comme on sait), il l'a triturée, retournée en tous sens, déformée et elle n'est plus de Georges Arnaud, elle est de Clouzot, elle est devenue comme un miroir de son second auteur. Intelligent, cynique, cruel, sensuel, très bon observateur de la bassesse qui se dissimule au coin de presque chaque visage d'homme, et prêt pourtant à reconnaître, dès qu'ils se manifestent, les signes d'une sorte de grandeur qui finit toujours par s'élever, mêlée aux flammes, aux fumées, aux odeurs de mort, des paysages catastrophiques où son imagination se complaît. A la limite, les personnages qu'il nous montre, découpés dans une

étoffe un peu grossière, ne sont pas très intéressants, mais lui nous intéresse, avec son cœur malade et, parce qu'il est un vrai auteur de films, il ne cesse pas d'être présent sur la pellicule qu'il griffe avec rage.

Il y a trop de maîtrise dans son métier pour qu'il n'y rentre pas aussi une part de cabotinage. Les hommes qui vivent du public ne peuvent échapper à cette loi. Leur science consiste à savoir comment on fait crier les femmes, et les publics sont féminins. Les femmes ont crié devant le *Salaire* : Clouzot a gagné. Pourtant il est étrange que presque personne ne se soit choqué (je ne parle pas au nom de la morale) des moyens mis en œuvre par lui ou plutôt de sa tactique. Il ne prend pas de gants. Sa méthode, c'est la terreur. Les publics qui s'approchent des salles où passe le *Salaire* sont d'avance bien décidés à se laisser violer et Clouzot ne tarde pas à leur faire entendre de quoi il s'agit. Tout le monde est donc bien d'accord. Si le résultat compte seul (la sueur au front des vieillards, le cri des femmes), Clouzot n'a qu'à se féliciter. Il sait pourtant beaucoup mieux que personne que cette manière de pousser le cinéma (comme j'imagine qu'un cavalier doit pouvoir pousser et claquer un cheval), si elle obtient des résultats efficaces immédiats, n'ouvre pas de nouvelles voies au cinéma, mais en condamne. Supposez que dix *Salaires* (approximativement identiques) s'offrent au public dans la même semaine : il ne faudra pas attendre le dixième numéro pour que les effets portent moins, pour que la rhétorique des images montre ses grosses coutures. Il sera alors nécessaire que les réalisateurs aillent plus loin (mais qui?), cognent plus fort (mais ils se feront mal au poing), et quelqu'un se souviendra peut-être — peut-être Clouzot — que le cinéma est l'art de ne pas montrer, de montrer le moins possible, que beaucoup plus sûrement que le théâtre (où il faut que des comédiens échauffent un public qui a beaucoup de mal à oublier les lustres, les voisins, la rampe) le cinéma doit se permettre des détours. Qu'est-ce que le contrechamp sinon une liberté offerte à la camera (et dont ne dispose pas l'auteur dramatique) de se détourner du spectacle horrible d'un accident d'automobile pour surprendre, à trois mètres de là, une petite fille de cinq ans qui caresse un chat au bord du trottoir? Les femmes ont envie sans doute de *voir* l'accident, les visages déchirés, les tôles tordues. Elles aiment crier. Et Clouzot ne doit pas être loin de se croire l'un des plus grands dompteurs de public, l'un des plus grands dompteurs de femmes qui soit au monde. Je persiste à penser que son film aurait été plus beau, plus riche, plus nouveau s'il avait été écrit avec plus d'hypocrisie et moins « théâtralement », et qu'il n'eût pas été moins efficace. Ce film est dégoulinant d'humanité et de cruauté, et je ne peux pas m'empêcher, malgré ses beautés, de voir les appels du pied à la sentimentalité la plus facile, la plus niaise d'aujourd'hui et les panneaux dans lesquels en effet nous donnons avec bonheur. Ça a l'air, comme ça, d'un grand sommet solitaire et dédaigneux, mais en réalité, c'est un film fait pour Cannes, et fait aussi pour que les jeunes filles murmurent : « Comme ce Clouzot doit être méchant. »

★

Reviens petite Sheba (qui s'est bien comporté à Cannes), après le *Salaire* est une berquinade. Ce n'est pas du tout un mauvais film, mais c'est un film ennuyeux, psychologique en diable, vaguement moralisateur. Un mari, alcoolique, s'ennuie auprès de sa femme. Il devient jaloux d'une jeune étudiante qui a loué une chambre chez eux et qu'il croit à tort éprise d'un champion de base-ball. Il se fait un sang d'encre. Il se saoule. Tout ça est très triste. Mais Dieu est gentil dans le ciel d'Hollywood. Il veille sur les ménages et il veille aussi sur les ivrognes. Il sait comment désintoxiqué ceux-ci et réconcilier ceux-là. Tout le monde rentre très content chez soi. J'ai été revoir *l'Homme tranquille.*

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

DEUX LEÇONS D'INTELLIGENCE : L'ENSEMBLE LUCA MARENZIO IGOR MARKEVITCH

La musique n'est pas évidemment et exclusivement une question d'intelligence. Bien au contraire. Du moins pour l'auditeur moyen, ou même l'amateur dit « éclairé ». Pour ceux-là, il est évident que c'est surtout la puissance plus ou moins communicative de l'instinct de l'interprète qui joue. Et, puisque les concerts sont donnés pour le public, on pourrait croire que l'instinct c'est le critérium de la vérité musicale, que c'est cela seul qui compte. On pourrait le croire en pensant au défilé d'imbéciles, d'impuissants ou de prétentieux qui triomphent à longueur d'année sur les estrades.

On pourrait le croire si, de temps à autre, ne passait un artiste qui, non content de vous faire entendre de la musique, vous la fait voir, vous l'explique par son interprétation, vous en fait connaître les raisons et les buts, les tenants et les aboutissants, bref vous en développe une métaphysique complète. On m'objectera qu'une telle vision doit dissiper bien du mystère, de ce mystère qui fait la vertu essentielle des œuvres que l'on aime, auxquelles on se livre, on s'abandonne comme une proie. Peut-être en effet ce mystère se dissipe-t-il dans une certaine mesure. Mais le mystère ne ressortit qu'au domaine de l'instinct. Et puis les chefs-d'œuvre ne sont, grâce à Dieu, pas faits que de mystère ! Plus encore : je crois qu'un chef-d'œuvre doit résister à

l'éclaircissement de son mystère. Et plus encore : je crois que seul est chef-d'œuvre total et authentique celui qui reste chef-d'œuvre malgré et après l'éclaircissement de son mystère. Le reste n'est au fond que cabotinage plus ou moins suspect.

Deux concerts récents m'inspirent ces réflexions dont quelques-uns penseront peut-être que ce sont des lieux communs, voire des sottises, mais auxquelles j'ai la fatuité de croire que beaucoup d'autres, le plus grand nombre, pourraient réfléchir avec profit. Ces deux concerts sont ceux donnés par l'*Ensemble vocal Luca Marenzio* d'une part, et par le chef d'orchestre Igor Markevitch avec l'Orchestre National d'autre part. Deux concerts où la lumière de l'intelligence n'a nullement amoindri le miracle de l'instinct, et dont, quelles qu'aient pu être les qualités d'exécution, les œuvres sont sorties revêtues de leur seule vérité.

★

L'*Ensemble vocal Luca Marenzio* nous a été présenté par l'*Association des Concerts de Paris* aux « mercredis du théâtre Sarah Bernhardt » que MM. Gabriel Dussurget et Julien ont fondés au début de cette saison. Profitons de la circonstance pour féliciter ces organisateurs de nous avoir proposé, tout au long de cet hiver, des programmes sortant résolument des sentiers battus, et de nous avoir fait entendre des œuvres anciennes ou contemporaines rarement jouées, et fort injustement négligées par l'ensemble des Associations symphoniques.

L'un des derniers concerts a été, à cet égard, une nouvelle et bien sympathique réussite. En accord avec les « Entretiens culturels franco-italiens », on nous y a présenté cet *Ensemble Luca Marenzio* lequel est composé de six chanteurs. Ainsi que l'indique le nom du musicien sous le patronage duquel ces artistes se sont placés — le roi des madrigalistes italiens au XVI^e^ siècle, et que les contemporains appelaient *il più dolce cigno, divino compositore* — cet ensemble consacre l'essentiel de son activité à la polyphonie ancienne.

C'est d'une œuvre extrêmement curieuse que l'on a ainsi fait connaissance. Sa date même la rend curieuse. Il s'agit, en effet, d'une sorte de petit opéra, traité en style madrigalesque, composé par un musicien d'ailleurs peu connu, Adriano Banchieri, qui vécut à la fin du XVI^e^ et au début du XVII^e^ siècle, époque qui est, on le sait, celle de la naissance du théâtre musical avec Monteverdi. Or si le style d'opéra ne devait trouver sa formule définitive qu'avec l'*Orfeo* en 1607, *la Pazzia senile* de Banchieri, qui date de 1598, est déjà un ouvrage singulièrement prometteur en ce qui concerne la déclamation théâtrale et la conversation musicale. La pièce, qui est écrite en dialecte vénitien, est une comédie ou farce à moralité dans le goût du temps et du pays, que les interprètes chantent assis autour d'une table, la musique sous les yeux, exactement comme aux répétitions que les acteurs appellent « à l'italienne ». Un récitant conduit et commente l'action qui est jouée, ou plutôt chantée, par les autres.

On aurait pu craindre qu'un tel ouvrage présenté ainsi sans mise en scène, par un ensemble *a capella*, ne provoquât une certaine impression de monotonie. Il n'en est rien, et cela en dépit des proportions assez considérables de l'œuvre. Or il semble bien que cette réussite on la doive essentiellement à l'intelligence, à la vivacité, à l'esprit des artistes composant l'*Ensemble Luca Marenzio* qui, au surplus, sont doués de voix merveilleuses parmi lesquelles on a surtout remarqué le divin soprano de Mme Liliana Rossi. Tout cela a l'air si facile, si naturel, évite si bien toute impression de performance et d'effort, tout cela est d'une si grande clarté dans les inflexions musicales, expressives, dramatiques, d'une telle vie, que c'est d'un bout à l'autre un véritable enchantement, alors même que l'on ne comprend pas, ou fort mal, le dialecte vénitien.

★

Igor Markevitch est venu diriger deux grands concerts publics à l'Orchestre National de la radio. Parmi les œuvres qu'il a dirigées, je n'en retiendrai ici que deux, le *Psaume* de Florent Schmitt et le *Requiem* de Verdi, laissant de côté les *Purcell-variations* de Britten et le *Sacre du printemps* qui sont deux chevaux de bataille chers à Markevitch, et dont on a déjà eu maintes fois l'occasion de parler.

Igor Markevitch est un chef jeune encore, mais qui est déjà assez discuté, tant par les musiciens que par le public, encore que pas un, même de ceux qui le critiquent, ne songe à lui dénier un exceptionnel talent. Les musiciens d'orchestre auraient tendance à lui reprocher ce qu'ils appellent un certain manque de précision à leur égard : ceci n'intéresse donc que l'autre côté de la barrière, non le nôtre. Le public — du moins une certaine fraction du public — ne s'avoue pas toujours satisfait, sans d'ailleurs pouvoir expliquer pourquoi. Je crois cependant que l'explication est facile, et résulte précisément des qualités que l'on doit admirer chez Markevitch. Celui-ci, en effet, ne s'en remet jamais aux formules toutes faites, aux routines, aux habitudes. Et c'est cela, sans doute, qui déroute certains. Ils ne reconnaissent pas toujours telle œuvre parce que Markevitch ne la leur présente pas d'une façon absolument identique à celle que des habitudes ou des traditions plus ou moins fondées ont su imposer. Le public aime ce qu'il connaît. Il a horreur du changement. Or Markevitch n'admet jamais rien pour définitif, ne s'installe pas dans une conception établie une fois pour toutes. Il recherche l'esprit de l'œuvre, remet tout en question. Non que ce soit fol orgueil, ou recherche systématique d'originalité pour faire le contraire de ce que font les autres. Mais parce qu'il sait que les œuvres vivent, et qu'il faut les suivre dans cette vie. C'est là où est l'intelligence.

Ainsi, il est une tradition généralement acceptée et observée par la plupart des chefs, c'est que le *Requiem* de Verdi doit être interprété dans un style extérieur, factice, et boursouflé d'opéra italien. On accentue ces caractères brillamment artificiels, et après

on vient dire que ce n'est pas une œuvre religieuse. C'est précisément ce que Markevitch sait admirablement éviter. Rien de décoratif dans son interprétation. L'ouvrage prend avec lui un singulier caractère de sérieux et de gravité. Et alors tout le sentiment dramatique, le vrai et profond sentiment dramatique de l'œuvre — non celui de surface, à effets faciles — se dégage dans toute sa pureté. Sa pureté terrifiante d'ailleurs, car alors ce *Requiem* prend toute sa signification inquiétante, menaçante, telle que l'a voulue Verdi. Dieu et le diable sont là face à face, mais vus par la créature, car il s'agit d'un drame humain, passionnément humain, avec ses frayeurs, non d'une œuvre d'édification « catholique au sens politique et théologique du mot », chose qui était tout à fait étrangère à Verdi lequel n'a ici recherché que la constatation d'une vérité humaine. Pour Verdi, qui eut une grande âme, la religion ne paraissait, en effet, qu'un simple règlement de police intérieure à l'usage des gens à la foi fragile et ne possédant pas une morale naturelle. C'est ce qui explique qu'il ait conçu sa musique religieuse en fonction non des prescriptions réglementaires, cérémonielles, rituelles et dogmatiques du catholicisme, mais en fonction d'une certaine *poésie de la morale humaine* qui lui était naturelle.

C'est tout cela qui, semble-t-il, se retrouve dans l'interprétation si tendue, si claire, si concise, si forte, d'Igor Markevitch.

Cette même tension, cette clarté, cette concision, cette intelligence analytique, il les a mises également au service du *Psaume* de Florent Schmitt. Et c'est alors justement que l'on s'aperçoit à quel point cette œuvre éclatante est essentiellement décorative. Jamais la chose ne m'avait paru aussi frappante. Cela n'est point une critique à l'égard d'une partition qui n'est pas sans présenter de réelles beautés sonores. Mais celles-ci ne semblent valoir qu'en elles-mêmes, non dans leurs rapports avec l'esprit profond du texte. Ainsi éclaircie, ainsi débarrassée du cabotinage baveux que l'on a coutume d'y mettre, la partition du *Psaume* apparaît comme un éclatant commentaire musical autour du texte, recouvrant le texte comme une parure extérieure, mais non comme faisant corps avec lui, comme étant un *double* musical de la prière ainsi que cela devrait idéalement se produire, ainsi que d'ailleurs cela se produit fort heureusement assez souvent, de Buxtehude et Bach à Poulenc ou Messiaen en passant par Verdi précisément.

Ce sont là des choses auxquelles on ne pense pas toujours, des mises au point que, par routine, on ne fait pas. Des interprétations d'une intelligence aussi aiguë permettent et suggèrent de les faire. Et c'est en cela qu'il faut être reconnaissant à Igor Markevitch.

Que l'on ne vienne pas me dire, après cela, que cette intelligence joue au détriment de l'expression : et je ne veux pour preuve du contraire que les acclamations sans fin qui ont jailli à la conclusion du *Requiem* de Verdi, lesquelles ont montré que le public avait bel et bien été pris.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

UNE TRADITION ENFIN RENOUÉE

Chaque génération, dans l'ancienne France, se piquait d'ajouter quelque enrichissement aux édifices qu'avaient construits et déjà décorés les générations précédentes. Du Moyen Age à la Révolution, que de prélats, que de chapitres eurent à cœur d'introduire leur apport, l'apport de leur goût et de leur époque, dans leurs cathédrales qui continuaient ainsi à vivre la vie de la nation et de l'histoire. Et, tout de même, il n'est pas un seul de nos souverains qui de saint Louis à Louis-Philippe n'ait cru devoir ajouter sa contribution aux palais élevés sur l'ordre de ses ancêtres. Heureuse tradition à laquelle nos églises du XII^e^ et du XIII^e^ siècle durent leurs jubés sculptés au XV^e^, leurs stalles de la Renaissance, leurs admirables grilles que forgèrent le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle et dont Rodin remarquait l'accord paradoxal, mais parfaitement vrai, avec l'architecture gothique. Même habitude dans les maisons royales et princières : le château de Fontainebleau en est ainsi un véritable résumé de notre art depuis François I^er^ jusqu'à Napoléon, et le Louvre ne l'est pas moins, où travaillèrent tous nos sculpteurs et tous nos peintres de Jean Goujon à Delacroix. Si jamais tradition peut se réclamer d'illustres exemples et faire état de lettres de noblesse, c'est bien cette tradition-ci.

Mais, comme Sganarelle, le XIX^e^ siècle a changé tout cela. On n'ajoute plus, on conserve, ou qui pis est, on restaure. On ne chérit pas, on respecte. Et c'est au nom du respect et de la conservation qu'il arrive souvent que pour restaurer, on détruise, sous le prétexte fallacieux de conférer aux monuments une unité que jamais ils ne possédèrent. Le vandalisme est tristement célèbre d'un Viollet-le-Duc qui ne craignit pas de saccager le chœur de Notre-Dame, et d'y détruire l'œuvre de Jules Hardouin Mansart et de Robert de Cotte, pour lui imposer l'unité fictive de son gothique plus gothique que le gothique ne fut jamais... « Restaurer un édifice, c'est le rétablir dans un état complet *qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné* » (1), proclamait le bourreau de Vézelay et de Saint-Sernin. Si ses successeurs éprouvèrent par la suite plus de scrupules, ils n'en ont pas moins partagé sa conception « conservatrice », et de la sorte, restauré à coup de pastiche et de « toc ». Vivant jusqu'au XIX^e^ siècle, le monument est depuis

(1) C'est nous qui soulignons.

lors cadavre, cadavre qu'embaument les archéologues aux applaudissements, bien entendu, des « gens de goût » modernes et des pédants contemporains.

Or voici qu'un homme de goût véritable, un prince du goût M. Georges Salles, vient de charger Georges Braque de peindre un plafond du Louvre, celui de la salle Henri II. « Audace sacrilège, blasphème provocateur », s'écrient aussitôt, en chœur, les dévots de la Tradition, celle qui ne remonte qu'à Napoléon III et qui avait rompu avec l'autre, l'antérieure, la vraie. Il serait sans doute facile de fermer la bouche à leur inconsciente impudence avec les noms de François Ier et de Louis XIV, de Louis XV et de Napoléon, toutes personnes de fort bonne compagnie et dont on comprend fort bien que M. Georges Salles ait préféré la société à celles de nos nécrophiles, et il suffirait de leur rappeler les précédents des grands « commis » qui commandèrent pour le même palais du Louvre des plafonds à Prudhon et à Ingres, et qui chargèrent Delacroix d'achever la décoration de la galerie d'Apollon. Mais il est une réponse qu'il me paraît préférable de leur faire, un argument plus péremptoire à leur opposer : l'œuvre de Braque elle même, le chef-d'œuvre de Braque.

La tâche, avouons-le, n'était pas fort aisée : il s'agissait de rien moins que de travailler dans un palais qui est en même temps le plus fameux musée du monde, et d'y compléter par trois médaillons un plafond admirable de la Renaissance française, où la virtuosité d'un métier prodigieux avait concouru avec l'amour d'une richesse foisonnante pour créer un ensemble opulent sans lourdeur, somptueux sans excès, dru et harmonieux. Le premier mérite de Braque fut, me semble-t-il, de comprendre que ses peintures *devaient* mettre en valeur cette sculpture, et qu'elles ne *pouvaient* le faire qu'en contrastant avec elle. L'une ruisselait d'or, les autres en recevaient ainsi l'obligation d'être sombres et sourdes. Celle-ci avait cherché et atteint le faste, l'abondance, la complexité ; à celles-là de poursuivre la simplicité, l'unité, le dépouillement. Autant les hommes de la Renaissance avaient voulu un art fourmillant et virtuose, autant Braque en était contraint à rechercher la pureté, la nudité, la modestie. De là, le choix de la couleur, une couleur quasi nocturne : caissons et poutres dorés n'en rutilent que plus splendidement. Le bleu a fait ici son apparition dans la peinture de Braque, un bleu profond et transparent qu'il n'avait jamais encore employé, et dont il use de façon magistrale, en lui donnant toute son efficience par un noir et par un blanc. Blanc, noir, bleu : c'est assez pour le peintre, qui a fort bien senti que c'était pour lui une nécessité de n'user que de peu de tons, comme c'en était une autre que de n'avoir recours qu'à un dessin très simple. L'évidence du graphisme répond ainsi à l'économie de la palette. Il n'en suscite que mieux de grandes formes monumentales, propres non seulement à être vues de loin, mais à faire valoir ainsi par leur simplicité modeste la prolixité et le brio de la sculpture. Ainsi est créée dans la fanfare de ce plafond une zone de silence. On ne l'entendait pas, on ne le voyait pas aussi nettement, aussi évidemment, avant que les médaillons de

Braque y vinssent introduire leurs repos et leurs calmes. Le maître du XX^e siècle a bien servi ceux du XVI^e.

Mais il ne suffisait pas de rappeler la beauté de cette menuiserie ; il fallait aussi décorer un *plafond* c'est-à-dire un fait architectural, dont la nature est d'être au-dessus de nos têtes, et la destination de fermer, en la couvrant, une salle. Il était donc indispensable d'éviter (ce que Michel-Ange, par exemple, n'avait pas fait à la chapelle Sixtine) les formes qui, par excès de modelé, donnent l'impression de pendre comme autant de stalagmites, et de risquer, en cassant, de tomber sur nos chefs, et de nous assommer. Les formes montantes sont seules de rigueur dans une décoration plafonnante, et encore faut-il qu'elles ne montent pas trop, comme celles de Corrège ou du R. P. Pozzi, et qu'elles ne procurent pas l'illusion désagréable que le plafond est crevé et que, par ses trous, la pluie pourrait ruisseler dans la pièce, ou le vent s'y engouffrer. Adaptant parfaitement son œuvre à sa destination, Braque a, lui, inventé des figures planantes plutôt que montantes, qui semblent glisser sur le plafond sans en descendre, sans le déchirer, et flottent calmement comme de beaux cygnes nobles, dans un éther qui tout à la fois aère et clôt la salle.

Que le visiteur, sortant de la salle Henri II aille seulement faire un tour dans une des pièces voisines décorées vers 1820. Peut-être la vue des plafonds hérétiques, illogiques qui y furent alors peints (j'entends par là, que leurs auteurs, faute d'avoir pris conscience du fait plafond, ne surent pas donner à leurs œuvres les caractères que ses exigences auraient dû leur imposer) leur pourra-t-elle faire apprécier les qualités de celui de Braque : et la moindre de celle-ci n'est pas son art si consommé qu'il n'apparaît qu'à l'analyse, dissimulé sous les dehors modestes de l'aisance et du naturel : « Je veux cacher l'art par l'art même », disait, paraît-il, Chardin. Encore une tradition qu'un de nos contemporains fort heureusement renoue...

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

SPECTACLES

Ce qui ne meurt pas :

Le cinéma est un des arts les plus rapides qui soient ; il passe à la vitesse d'un fleuve. Le perfectionnement de sa technique, les méthodes que cette technique et l'exigence du public imposent à ses interprètes, les découvertes incessantes des savants et le continuel élargissement d'un domaine que l'on crut limité d'abord

à la surface d'un simple écran, relèguent continuellement à l'arrière-plan de l'actualité, ce que l'on croyait stable, sinon définitif.

Cette course torrentielle emporte les hommes plus encore que les choses, et certaines grandes figures du cinéma dit : d'avant-guerre (acteurs et actrices longtemps consacrés par l'idolâtrie des salles) font songer aux statues monumentales de l'île de Pâques, abandonnées à la solitude des océans. Leur dimension ne saurait faire oublier leur exil. Il est de ces gloires qui, cependant, se refusant aux déifications de l'oubli, gardent la chaleur de la vie, et comme une manière de contact avec la vie.

Harry Baur est de ces gloires-là. Une soirée consacrée à sa mémoire pour le dixième anniversaire de sa mort, soirée qui groupait des amis, des admirateurs, et, d'une manière plus vaste, les fervents du cinéma, dans la salle austère de l'austère maison de la Chimie, prouva, par des projections de ses plus grands films, combien ce disparu était encore actuel. Plus encore que les témoignages de critiques, de camarades, d'artistes de théâtre et de cinéma, l'écran rappela aux spectateurs tout ce qui, avant la guerre qui le brisa, faisait d'Harry Baur un précurseur. Après dix ans en effet, il n'a presque pas vieilli. Par une économie de mouvements, une efficacité de regards, un frémissement des traits, il « devançait » alors ce qu'il rejoint aujourd'hui. C'était là un des secrets de sa popularité. Quant à la séduction physique de cet homme massif et laid, elle demeure un assez beau mystère humain. Je pense qu'il la devait à sa sensibilité qui lui ajoutait une « dimension ». Je ne la trouve pas actuellement sur beaucoup de beaux et jeunes visages modelés par la suffisance et surtout par une sorte d'avarice. Harry Baur avait un visage de prodigalité. On le sentait capable de souffrance et de pitié, et c'est cela qui enlève à son jeu, l'artifice par quoi tout périt. C'est cela qui lui dicta les expressions qui assurent sa survie. L'homme en lui domina le métier. D'autres lois modifient sans cesse ce métier mais ne peuvent atteindre l'essentiel.

Telle est la leçon de la rétrospective « Harry Baur » dans la mesure ou l'on accepte une leçon. Une chose m'a frappée aussi au cours de cette soirée. C'est la relative naïveté des sujets de films dans lesquels Harry Baur évoluait, tantôt furieux et tantôt débonnaire, tel un lion en cage. Il semble que pendant longtemps on ne chercha rien d'autre qu'un moyen sentimental de divertir le public tout en lui arrachant de temps à autre, une larme. Çà et là, bien entendu, quelques « clous » modérément sensationnels ; quelques gags pour réveiller l'attention. Mais tout le reste n'était que décor conventionnel, sans omettre ce populisme : « tranche de vie » qui permet de faire croire aux gens de la Plaine Monceau, qu'ils connaissent à fond, mais en tremblant, ceux de Belleville.

Il s'est fait dans cet ordre d'idées une évolution qui porte à réfléchir. Ce n'est plus le dépaysement en surface que l'on cherche maintenant, mais le dépaysement en profondeur. La course au subconscient, le culte de l'angoisse, l'intervention presque cons-

tante de la psychiatrie dans les films, en font foi. Et du film au ballet, il n'y a qu'un pas.

Ballet « noir ».

Eussé-je d'ailleurs, à ce sujet, cherché une preuve, que Janine Charrat me l'apporte. Les ballets nouveaux qu'elle présente ont en plus de leur valeur d'argumentation, le mérite d'être supérieurs à ses précédents spectacles, et, bien qu'inégaux, de demeurer attachants et significatifs. Le plus significatif et qui constitue la réussite de la soirée, se nomme *les Algues*. Il est surtout une réussite parce que même les spectateurs qui ne l'approuvent pas, le discutent. Discuter, à Paris, équivaut à une adoption. Ce ne sont pas les qualités chorégraphiques de Janine Charrat et de sa très bonne compagnie qui sont en cause, mais le thème du ballet et certaines licences, bien inutiles (effets de sirènes et de projecteurs) qui soulignent pesamment des effets de terreur. Or il en est de la terreur comme du charme. Cela naît sans qu'on le veuille. Cela se ressent sans qu'on l'explique. Le côté morbide du ballet est inclus en lui-même et non dans un renchérissement, disons même un bruitage, qui touche vite au poncif.

Les Algues ce sont les fous. Nous sommes dans une maison de fous ; dans les cellules où l'on jette les fous furieux ; et finalement dans le préau des fous. Il y a toutes sortes de fous, et les pires sont sans doute ce nain, et surtout cette petite fille qui voltige avec une irresponsabilité de feu follet à la surface de l'infernal marécage. Le nain fou, la petite fille folle sont, à proprement parler, intolérables. Les autres fous ondulent dans leurs loques, nébuleusement, à la manière des algues. Ils obéissent à d'autres appels, à d'autres éléments. Nous ne pouvons les joindre ni les atteindre. Le courant qui les berce, rejette au rivage l'humain normal qui tente de les sauver. L'amour même parle par une voix qu'ils n'entendent plus. Et le garçon épris qui pense ramener à lui la fille folle qu'il aime, a beau risquer, ce faisant, sa propre raison et sa liberté, il n'étreint qu'une ombre mille fois dissoute qui s'évanouit entre ses bras, lui échappe, se recompose ailleurs en d'autres bras, ceux de sa nouvelle famille.

Si je n'ai point aimé les inutiles stridences par quoi nous sommes conviés aux danses de l'abîme, il est des symboles autrement significatifs et qui confinent à une poésie véritable, comme ce rideau de tulle, par exemple, derrière lequel les fous s'agitent, derrière lequel passent et repassent de blanches patrouilles d'infirmiers. La raison se heurte à cet impondérable, à ce brouillard, à cette transparence ensorcelée. Elle renverserait plus aisément des murs d'airain.

Janine Charrat dans l'interprétation de la folle montre des dons qui ne sont point seulement chorégraphiques, mais ceux d'une artiste complète, tout habitée de son personnage. Elle obtient en outre les plus rares, les plus étranges effets de vacillation et de glissement d'un univers dans un autre. L'observation et l'instinct, indissolublement mêlés, lui composent un visage, lui dictent des gestes que l'on ne saurait aisément oublier. Marion-

nette dont les fils usés se rompent, elle rend sensible la plus nuancée des transitions entre l'état de grâce et l'état de perdition.

Mais des thèmes si affreux sont-ils vraiment nécessaires pour révéler une artiste et capter l'attention d'un auditoire? N'échapperons-nous jamais plus aux mythes infernaux, aux greniers hantés, aux cachots de torture, aux cabanons? Deux infirmiers passant brutalement une camisole de force à un malheureux qui se débat, est-ce un sujet pour un pas de trois? Et la folie dont les films déjà se sont si largement inspirés, nous guettera-t-elle longtemps encore, patiemment embusquée à tous les carrefours du plaisir?

Les Algues, en tout cas, appartiennent à ce genre « élargi » où d'autres éléments que la danse concourent au succès d'un ballet. A ce genre funèbre qui fait trouver riant, par contraste, le cimetière de *Gisèle*. A ce genre cérébral que réclament les spectateurs blasés. Ainsi entrons-nous dans une série de ballets qu'il faudra qualifier de ballets « noirs », comme on dit la lumière noire et le roman noir. Romantisme à rebours dont on a, en d'autres temps, épuisé les ressources. Bientôt nous nous retrouverons devant Pixérécourt, devant Baculard d'Arnaud, parmi des vampires et des revenants ; dans un décor d'abbayes et de ruines, avec ce faible relent d'érotisme qui accompagne toujours les malheurs de l'innocence persécutée, de l'enfant exploité par les saltimbanques. Il faut prendre garde toutefois au risque inévitable que peut courir l'artiste, quand le décor devient plus important que l'art.

Piège de lumière.

C'est le nom d'un ballet qui me revient sous les lèvres quand je pense à la cérémonie qui consacra la gloire de Colette en l'élevant à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. De part et d'autre, ministres et académiciens. En face, photographes et lumières impitoyables convergeant sur un fin visage dont les paupières ne cessent de battre sur des yeux blessés. Colette est là, cernée de feu comme le renard est cerné par les habits rouges. Impossibilité de fuite. Nulle part, l'asile ni l'ombre fraîche du terrier. La société est la plus forte. Le merveilleux animal, pris au piège, ne se débat que par le mouvement délicat de la main qui s'élève pour protéger le regard ; de la tête qui se détourne un instant, un trop bref instant. Les discours, en se succédant, tressent un réseau dont les mailles étroites ajoutent une contrainte invisible à celle des projecteurs. Colette écoute son panégyrique, et sans doute s'échappe-t-elle en songe vers les bois de son enfance, vers les chemins bretons vaporisés de pluie. Dans la salle immense de l'Interallié, face aux fenêtres éblouies de soleil, face aux aveuglantes clartés de la télévision, comme aux fulgurances du magnésium, que peut faire l'objet d'une aussi fastueuse agression? Attendre avec courtoisie, que s'atténuent les lumières et les voix, attendre avec cette animale dignité qui se refuse aux plaintes, accepte son mal, se dérobe à la pitié comme aux caresses... A-t-on parlé suffisamment de la courtoisie, de la

patience de Colette devant la douleur, devant la gloire aussi, et qui seront demain les vertus majeures de la jeune Elizabeth d'Angleterre écrasée, tête haute, par les diamants de sa couronne?

GERMAINE BEAUMONT.

PROMENADE

TERRE DE FOLKLORE

On peut tout dire, tout écrire sur l'Amérique : il y aura toujours de fortes chances pour que ce soit vrai. Mais il y a une chose qui n'est vraie que de l'Amérique : c'est le seul pays dans lequel, à l'heure actuelle, on puisse assister à l'éclosion d'un folklore. On le voit naître, se transmettre, se multiplier en histoires et en chansons. Les Blancs le vivent et l'élaborent ; les Noirs le rythment. C'est le seul pays dans lequel la vie moderne, les inventions du siècle et les événements du jour, donnent naissance à des chansons populaires, de vraies chansons populaires, celles qui naissent dans le peuple et vivent et se transforment jusqu'au moment où quelque éditeur les recueille, les imprime et ce faisant les consacre. Une bonne partie des airs de jazz que fredonne l'Europe est née en Amérique au rythme du marteau, de la scie mécanique, du travail de l'usine ou du roulement du métro ; ces bruits de la vie moderne que l'on croyait incompatibles avec toute espèce de musique, le nègre en a fait des mélodies. Une catastrophe minière, l'explosion des mines de Coal Creek dans le Tennessee, a donné lieu à un air de jazz resté fameux :

« *No more pay-day at Coal Creek* »
« Il n'y a plus de jours de paye à Coal Creek. »

Le train surtout, le chemin de fer, a donné naissance à d'innombrables chansons populaires ; de l'avis des folkloristes américains, aucun sujet n'a inspiré plus de contes et de refrains. Une chanson le dit d'ailleurs :

« *Tales that are earnest, noble and gran'*
« *Belong to the life of a railroadman.* »
« Des histoires vraies, grandes et nobles
« Sont celles de la vie d'un mécanicien. »

C'est la chanson de Casey Jones, le bon mécanicien dont le coup de sifflet était connu sur toute la ligne de South Memphis, où il conduisait sa locomotive. Rien de plus pathétique que l'épi-

taphe que l'on peut lire encore sur le monument qui lui a été élevé dans sa ville natale de Cayce, dans le Kentucky :

« *Le matin du 30 avril 1900, en conduisant le train-poste d'Illinois Central nº 1 « Le boulet de canon », et sans faute de sa part, sa locomotive heurta trois wagons de marchandises à Vaughan; Casey mourut la main sur son frein et ce fut la seule vie perdue.* »

« Une main sur son frein, l'autre sur son sifflet, »

— C'est ce que répète la chanson que composa après sa mort son chauffeur nègre et qui aujourd'hui reste l'équivalent aux États-Unis de ce qu'est pour nous *Il était un petit navire*. Car les véritables héros de la vie américaine, les héros du folklore américain, ne sont ni Lincoln, ni même Washington, mais ce sont des conducteurs de locomotives ou des cow-boys. Will Rogers est en train de devenir un authentique personnage de folklore dont la vie étonnante donne lieu à des histoires plus étonnantes encore, depuis que le cinéma et la chanson s'en sont emparés, tandis que pas un touriste passant à Los Angeles ne manque d'aller rendre au ranch qu'il habitait une pieuse visite.

Les psychanalistes nous disent qu'il y a pour l'enfance un âge du chemin de fer ; serait-ce que le peuple américain vit aujourd'hui cet âge-là? Personnellement nous n'en croyons rien ; dans la prédilection du folklore américain pour le *railroad*, peut-on voir autre chose que cette ferveur typiquement américaine pour tout ce qui roule, tout ce qui bouge : ferveur qui va jusqu'à l'adoration ou jusqu'à la poésie. Dans la campagne on voit couramment, devant la maison, dressée en guise d'ornement, une roue, une ancienne roue de charrette, peinte et bien astiquée ; et le premier but que s'assigne dans la vie tout américain de quelque condition qu'il soit, c'est de gagner de quoi s'acheter le *car* qui lui permettra de rouler à son tour.

Ce n'est pas une fantaisie, c'est une nécessité : que faire d'autre dans un pays où la distance vous domine, vous dévore, absorbe votre temps et vos forces, où l'immensité de la plaine, des bois, de la montagne, a été et demeure encore le principal obstacle à vaincre? Que serait devenue l'Amérique sans M. Ford? Quel chiffre de population aurait-elle dû atteindre pour remplir ce continent, créer le coude à coude, la chaîne d'humain commerce qui fait une nation? Sans l'aviation, et surtout sans le chemin de fer et l'automobile, qui relient les points proches et créent par là les relations pratiques, humaines, vitales, on peut imaginer l'Amérique absorbée, étouffée par sa conquête : de vastes déserts dans lesquels les villes les plus gigantesques ne feraient encore l'effet que de points microscopiques, criant leur isolement. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit dominée par cette idée fixe qui est une idée de pionnier : conquérir la distance. Rouler d'un endroit à l'autre, c'est pour l'Américain un désir ancestral, aussi tenace, aussi profond que pour l'ouvrier parisien celui, hérité de ses ancêtres paysans, de posséder quelque part dans la banlieue une bicoque et un carré de choux.

Si l'on y réfléchit bien, ce sont tous les détails de la vie améri-

caine, toutes les habitudes familières d'un peuple que l'on croit sans passé et sans attaches, qui demeurent en réalité marqués par les besoins et par les habitudes des pionniers. L'Américain, sans s'en douter, vit son propre folklore ; on en a la révélation lorsqu'on le voit mordre dans un épi de maïs ; c'est un de ces gestes-clés dans lesquels se révèle toute une personnalité, ou parfois, comme dans ce cas, tout un monde, et quel monde ! Le monde immensément inconnu dans lequel trappeurs et défricheurs frayaient leur chemin pas à pas, arrachant à la forêt les milles-carrés de leur récolte. En dépit de sa croissance précoce, de ses gratte-ciels, de ses musées somptueux et de la bombe atomique, l'Amérique vit tout entière de ce monde, de ce temps que l'on croit révolu ; elle est imprégnée jusque dans sa moelle d'habitudes quotidiennes, de réflexes familiers qui en datent. Elle en garde à la fois la terreur et la nostalgie. Même le New-Yorkais qui vit dans les ascenseurs, respire l'air conditionné, et déjeune dans les automats, reste tout proche du colon qui sciait un arbre pour édifier sa hutte de rondins dans la clairière ; il en témoigne par toute sa vie, par toute sa personne.

A commencer par sa maison. Ce n'est pas une maison, c'est toujours une hutte, une construction légère, en bois ; même à la Maison-Blanche, on a revêtu de bois les murs intérieurs, sur tout un étage ; du bois naturel en planchettes assemblées, comme dans ces petites maisons que l'on aperçoit de la route, en Virginie et ailleurs : maisonnettes de bois piquées dans la campagne, qui s'élèvent toutes seules et qui ne donnent ni sur une rue, ni sur un jardin, mais sur une pelouse, à même l'herbe, quand elles ne sont pas bâties sur pilotis (il a fallu si longtemps se préserver, la nuit, des ours ou des rongeurs) ; maisonnettes commodes, plus spacieuses qu'il n'y paraît à l'extérieur, parce qu'on a appris à ménager la place, à n'en pas perdre en couloirs et en escaliers. Elles sont d'ailleurs délicieusement confortables et pimpantes, mais on n'y habite pas, on s'y abrite pour la nuit. Et au matin on repart : la vraie maison, c'est la voiture. Elle est vaste, solide, bien chauffée, bien éclairée, et c'est là qu'il fait bon vivre.

L'Américain moyen ne sait pas que dans son goût pour la boîte de conserves se transmet celui de la nourriture qu'on peut emporter : le morceau de lard, de viande salée du chasseur qui va passer des jours à l'affût ou du défricheur qui va éclaircir la forêt où bientôt poussera son maïs. C'est parce qu'elle était une nécessité qu'elle est devenue la solution commode. Du temps où elle n'allait à la ville qu'une ou deux fois la saison, la ménagère américaine a conservé l'habitude de ne faire son marché qu'une ou deux fois par mois ; mais les jours de fête on fait son pain à la maison ; car, chose extraordinaire, cette ménagère si experte à disposer les légumes fraîchement dégelés autour de la viande extraite du *freezer*, et qui tire jusqu'à ses potages d'une boîte de conserve, — cette ménagère adore faire son pain. « *It's fun to make bread,* » m'affirmait, avec une expression gourmande que je ne lui avais jamais vue, cette intellectuelle, professeur d'Université, qui par ailleurs devait bien consacrer un quart d'heure à sa cui-

sine quotidienne, en tout et pour tout. Mais c'est que le pionnier ne cuisait son pain qu'aux jours fastes, ceux où le travail harassant allait s'interrompre pour une détente, où l'on pensait alors à faire du pain, du vrai bon pain qui rappelait la terre natale et qui pour quelques jours remplaçait le biscuit salé.

Il n'y a pas jusqu'aux pharmacies américaines qui n'aient leur relent de folklore. Le pharmacien, dans le petit *settlement* où quelques poignées de trappeurs ont jeté les bases de la ville future, c'est l'homme qui par nécessité se déplace régulièrement, parce qu'il est le seul qui soit obligé d'aller chercher en ville la quinine qu'il ne peut fabriquer ; on en profite pour le charger de toutes les commissions, et dans sa boutique s'entassent les casseroles pour les ménagères, les cahiers d'écoliers pour les comptes de fourrures, les clous, les almanachs, et aussi tous les objets hétéroclites auxquels il a pensé pour l'utilité ou la distraction de ses compagnons : depuis les montres de pacotille jusqu'aux cartes à jouer. Et voilà le *drug-store*, tel qu'il survit en plein royaume des gratte-ciel, en pleine patrie de la spécialisation, — et le fait que personne ne s'en étonne prouve à quel point l'habitant du gratte-ciel reste le fils du pionnier.

C'est sans doute pourquoi la ville où il réside a gardé ce caractère de perpétuelle fête foraine. Parce que la ville, c'est la foire ; c'est la place où l'on se rend trois ou quatre fois l'an pour son marché, ses provisions, pour rencontrer des compagnons et s'amuser. La ville reste la place décorée de guirlandes et de banderoles, où les enseignes lumineuses jouent un continuel feu d'artifice ; vue de loin, dans la nuit, elle fait penser au Prater populaire, ou à Luna-Park. D'ailleurs il s'y déroule toujours quelque fête ; fêtes de quartier, fêtes de l'Église, fête des Irlandais, fête des Italiens, — autant de prétextes à multiplier les girandoles, à la parcourir en cortège, à y jeter des confetti, à la couvrir d'arbres de Noël. Et les établissements les plus graves, jusqu'aux banques qui ont là-bas les dimensions de nos cathédrales et de plus une sévérité, une froideur qu'aucune cathédrale n'a jamais eues, se prêtent au jeu et peut-être s'y laissent prendre : voir des arbres de Noël dans une banque, cela a tout de même quelque chose de rassurant. Au fond, l'Américain ignore jusqu'à notre concept de la ville. Pour nous, c'est l'endroit où l'on demeure ; pour lui, c'est l'endroit où l'on se rencontre.

Et la rencontre, c'est la joie. Dans la cordialité américaine, dans l'accueil exquis que l'Américain sait faire à l'étranger, il y a toute la chaleur de l'isolé, de l'errant, pour l'hôte d'aventure, celui que le ciel vous envoie, qui sera pour un soir le compagnon du repas et du feu et dont on sait qu'il repartira au matin, vous laissant à la solitude. L'hospitalité américaine est certes avant tout celle d'esprits ouverts et de cœurs généreux — deux traits essentiels au caractère américain, — mais peut être reste-t-il, à son origine, la vague terreur de celui qui se retrouvera seul au matin dans une terre étrangère.

Car l'Amérique est demeurée pour l'Américain une terre étrangère. Autant l'Indien avait su faire un avec son sol, s'acclimater

à des proportions sans limites, faire sa vie quotidienne de l'immense et du grandiose, accrocher sa demeure de terre aux flancs du Grand Canyon, tirer du sol le maïs — la plus cultivée des céréales puisqu'on ne la trouve nulle part à l'état sauvage — et faire son troupeau des hordes de bisons, autant l'Américain est resté désorienté, désarçonné devant sa propre conquête. Il commence seulement à réaliser ce qu'elle représente. Ses ancêtres, jusqu'à des temps très proches, n'avaient fait en somme qu'hésiter entre le saccage et l'exorcisme ; ils avaient saccagé les bois, les troupeaux, la prairie. Ce dont ils n'avaient pu se rendre maître, ses descendants l'ont entouré de tout un appareil par lequel ils se rassurent eux-mêmes.

De ce système de protection, on ne pourrait trouver exemple plus typique que l'organisation Fred Harvey. A mesure que l'on s'enfonce vers l'ouest, vers ces terres du Colorado, de l'Arizona ou du Nouveau Mexique dans lesquelles, il y a un demi-siècle, on ne trouvait pas un mètre carré de route ou de chemin de fer, Fred Harvey s'empare de votre personne. C'est lui qui a installé pour vous la gare, et posté la charmante *girl* qui vous accueille à l'hôtel ou à la salle d'attente de Cheyenne ou de Wichita — deux noms qui vibrent encore du sifflement de la flèche indienne. Il a prévu les endroits où vous vous arrêterez, ce que vous aurez envie de voir, de boire, de manger ; d'une façon générale il a tout prévu : le jus d'orange glacé, la terrasse de l'hôtel Tovar, la table d'orientation et le télescope sur des points soigneusement repérés donnant sur le Grand Canyon, et je le soupçonne d'avoir stipendié jusqu'au troupeau de gazelles qui étaient là à notre arrivée et que notre approche n'a pas effrayées. Le car de Fred Harvey vous fait faire le tour du Canyon, à moins que l'on ne préfère descendre dans les profondeurs et suivre la piste Fred Harvey à dos des mules Fred Harvey ; de toutes façons on n'échappe pas à M. Fred Harvey.

Oui, mais serait-il possible, sans M. Fred Harvey, de visiter le Grand Canyon du Colorado? je ne parle pas des moyens matériels qu'il vous offre ; ils sont encore si peu de chose à côté de cette sorte d'enveloppe protectrice dont il a par avance composé votre atmosphère. Pourrait-on physiquement supporter la terreur du Grand Canyon, ses effarantes architectures, ses couleurs supra-terrestres, tout ce prodigieux décor d'art abstrait surgi d'un autre monde? Les Indiens écartaient les esprits malins en tâchant de leur faire peur avec leurs masques magnifiques et terrifiants. L'organisation Fred Harvey est-elle autre chose qu'une forme moderne de leurs exorcismes?

On a beaucoup ironisé sur le goût de l'Américain moyen pour le record ; mais dans un pays où pendant des années la vie quotidienne a exigé une suite d'exploits, où l'on s'attaquait à des arbres géants, à des prairies sans limites, où les saisons étaient à l'image du sol, violentes, démesurées, avec des hivers féroces et des étés torrides, comment n'aurait-on pas éprouvé une admiration éperdue pour le *big man*, celui dont les forces pouvaient se mesurer aux forces naturelles, dont le courage ou l'agilité pouvaient à temps

sauver une récolte ou remonter le moral d'une équipe, et dont les exploits ont par la suite entretenu les *yarns*, ces longues histoires que l'on se raconte entre deux bouffées, en se balançant sur la chaise à bascule qui est encore un regret du hamac.

Si le héros masculin est resté Buffalo Bill, il suffit à la femme d'être ce qu'elle est pour faire figure d'héroïne et pour régner sur tout un peuple. On a écrit très sérieusement que le culte de la femme aux États-Unis avait pour origine une simple infériorité numérique : c'est parce que les femmes sont moins nombreuses que les hommes qu'elles tiendraient le premier rang dans la vie du pays ; raisonnement aussi puéril que n'importe quel raisonnement fondé sur des chiffres. Pour comprendre il suffit de se souvenir que quelque part dans le Maryland s'élève un monument consacré à « la Femme du pionnier ». L'Américain a eu conscience que ce qui a permis à l'homme de tenir sur la terre qu'il avait adoptée, c'est la femme ; de là cette admiration, cette reconnaissance éperdue qu'il a vouées à celle qui a consenti à venir partager son existence sur une terre hostile ; de là aussi, pour la femme américaine, une vive conscience de l'obligation dans laquelle elle s'est trouvée, non seulement de partager la vie de l'homme en prenant part à toutes ses activités, mais aussi de rester jeune, et de rester femme. Parce qu'elle s'est rendue compte qu'elle composait tout l'univers de son compagnon de route. Leur vie quotidienne lui a fait une obligation d'en assumer tout à la fois les devoirs et les privilèges ; si cette admiration est restée tenace, c'est qu'elle a su se montrer à la hauteur des uns et des autres. Et c'est pourquoi il ne faut pas se hâter de se montrer trop sévère pour la *pin-up* ou la *cover-girl :* elle fait aussi, à sa manière, partie du folklore.

RÉGINE PERNOUD.

L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1953. 6474I.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VI^e^

Je soussigné (nom et prénom) _____

adresse : _____

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du N° de* _____

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A _____, *le* _____

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française.....	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger.....	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les N^os^ de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

CAMILLE MARBO

JEUX DE LA SCIENCE ET DE L'AMOUR

La vie passionnelle des laboratoires

Un vol. : 500 fr.

TALLANDIER

Des révélations et documents sensationnels

FRED SIMSON
Correspondant du *Bund* de Berne

LE PRIX DE LA LIBERTÉ

Visite pittoresque à toutes les unités de l'armée atlantique en France, en Allemagne, en Afrique du Nord
Des chiffres, des idées, des anecdotes.

Avec 3 croquis et 20 photographies..... 540 fr.

Éditions BERGER-LEVRAULT

PLON

ROBERT BRASILLACH

SIX HEURES A PERDRE

roman

Six heures à perdre, écrit par Robert Brasillach sous l'occupation immédiatement après son retour de captivité, répond plus encore que les autres romans du jeune écrivain au besoin de retenir l'atmosphère passagère d'une époque et d'en être le chroniqueur. Les lecteurs de *Comme le temps passe* et des *Sept couleurs* retrouverons dans *Six heures à perdre* ce don de saisir par des détails, dans ce qu'elle a de plus fugitif et dans toute sa qualité poétique, la couleur d'un moment de notre vie. C'est un croquis de Paris, à la fin de l'occupation, autour d'une intrigue simple et directe qui fait penser parfois à celle d'un roman policier. Aux gracieuses figures de femmes de Robert Brasillach, les lecteurs joindront sans doute celle de Marie-Ange, énigmatique petite Antigone qui trouve assez de force dans son amour maternel pour venger, avec une décision de jeune héroïne, la mort d'un petit garçon au béret rouge pareil à celui que Robert Brasillach eut le temps de connaître pendant les dernières années pleines et dramatiques de sa vie.

In-16, 256 pages — 420 F

Il a été tiré :

48 exemplaires numérotés sur Hollande	*(souscrits)*	3 300 F
96 exemplaires numérotés sur pur fil	*(souscrits)*	1 650 F
330 exemplaires numérotés sur alfa		840 F

Ouvrages du même auteur :

Comme le temps passe. Roman	540 fr.
La Conquérante. Roman	330 fr.
Le Marchand d'oiseaux. Roman	420 fr.
L'Enfant de la nuit. Collection Maître du roman (La Palatine)	420 fr.
Les Sept couleurs. Roman	495 fr.
Le Voleur d'étincelles. Roman	360 fr.
Notre Avant-guerre	360 fr.
Portraits. *Barrès, Proust, Maurras, Colette, Giraudoux, Morand, Cocteau, Malraux,* etc. Prix	450 fr.

PLON

RÉIMPRESSION

JACQUES LUSSEYRAN

ET LA LUMIÈRE FUT

« Il ne s'agit pas d'un roman mais de l'expérience d'une vie dont l'auteur, à la première personne, a été le héros simplement et au sens le plus complet du mot.

« ET LA LUMIÈRE FUT est un très beau livre d'une valeur morale exemplaire. Je souhaite pour lui les lecteurs pour qui il est fait ».

ÉMILE HENRIOT.
Le Monde

Un volume in-16. Collection *Vermillon*. . . . . 540 fr.

LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

PLON

Roman sélectionné

pour le Prix des Lecteurs 1953

MARCEL JACOB

LES CLEFS DU JARDIN

ROMAN

Version française de ALBERT THUMANN

Marcel Jacob est né à Mulhouse au début de ce siècle. Journaliste durant l'entre-deux-guerres, il participe activement à la vie publique entre Vosges et Rhin. En 1940 et durant l'occupation, écarté de cette vie publique par les autorités allemandes, il met à profit ses loisirs forcés pour écrire *les Clefs du jardin*, qu'il termine au lendemain de la Libération. Et, dès que le livre paraît (en allemand, qui est la langue de l'auteur), le public alsacien lui fait un accueil triomphal, voyant en lui le plus « français » des ouvrages que l'on ait écrits sur l'Alsace...

Écrit huit ans avant le récent procès de Bordeaux, qui déchira l'Alsace, *les Clefs du jardin* en constitue en quelque sorte une réfutation, d'autant plus impressionnante que l'auteur n'en prévoyait pas, et pour cause, l'opportunité.

Dans ce ljvre émouvant, tableau très complet de la vie alsacienne au cours de ces quarante dernières années (puisque l'action débute avant 1914 et s'achève à l'issue de la dernière guerre), les Alsaciens se reconnaîtront comme dans un miroir, tandis que les Français « de l'intérieur » y découvriront le visage multiforme de l'Alsace.

In-8° soleil, 576 pages — 990 F

PLON

DOMAT

Viennent de paraître :

Dans le cycle
LA NUIT INDOCHINOISE
par
JEAN HOUGRON

MORT EN FRAUDE

Roman

Rappel :

Dans le même cycle :

TU RÉCOLTERAS LA TEMPÊTE (100e édition).
RAGE BLANCHE (100e édition).
SOLEIL AU VENTRE (80e édition).

Inaugurant la collection
CONNAISSANCE DE L'EST
par
JEAN MONSTERLEET
ex-professeur à l'Université de Tsinkou (Tientsin)

SOMMETS DE LA LITTÉRATURE CHINOISE

Tous les grands écrivains chinois depuis trente ans

GUY DE CARMOY

FORTUNE DE L'EUROPE

Cet ouvrage, dont l'auteur a collaboré à des organisations internationales tant à Washington qu'à Paris, constitue un tour d'horizon complet des problèmes économiques, militaires et politiques qui se posent à l'Europe d'aujourdhui.

DOMAT

Denoël

GEORGES HYVERNAUD

LE WAGON À VACHES

roman

●

HENRI VINCENOT

JE FUS UN SAINT

roman

●

ALEX COMFORT

LE TROISIEME DESERT

Roman traduit de l'anglais par René Guyonnet

Denoël

STOCK

publie :

ANNE DE TOURVILLE

Matelot Gaël

roman — **540 fr.**

PEARL BUCK

La Fleur cachée

roman — **450 fr.**

WALTER BAXTER

Le chemin des hommes seuls

roman — **690 fr.**

LENARD KAUFMAN

Les Enfants de Jubel

roman — **600 fr.**

KAREN HORNEY

L'Auto-analyse

600 fr.

réimpression

TOLSTOÏ

Les Cosaques

traduit du russe par BORIS DE SCHLOEZER

360 fr.

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

MICHEL DE SAINT PIERRE

Bernadette
ET
LOURDES

" Je me permets de penser que dans la galerie des " vies " de Bernadette, toutes estimables, toutes intéressantes à des titres divers, *BERNADETTE ET LOURDES*, où vous avez mis le meilleur de votre âme, mérite d'occuper une place de choix, digne de la petite paysanne confidente de la " Dame " de Lourdes, et digne aussi de la silencieuse novice et professe du couvent de Nevers ".

† PATRICE FLYNN
Évêque de Nevers

" Il m'est particulièrement agréable de vous exprimer le puissant intérêt et la profonde, l'intense émotion que m'a procurée la lecture de votre *BERNADETTE ET LOURDES*

Monseigneur L. RICAUD
Recteur des sanctuaires de Lourdes

" Je vous suis profondément reconnaissant d'avoir réalisé un ouvrage d'une telle valeur apologétique. J'en suis enthousiasmé ".

Dr FRANÇOIS LEURET
Président du Bureau Médical de Lourdes

In-8° soleil, sur couverture illustrée, 25 illustrations. 600 fr.
100 exemplaires sur alfa . . . . . 1 500 fr.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)

Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,

MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER, Jacques DUHAMEL, Charles ORENGO, Roland LAUDENBACH.

Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

TARIF DES ABONNEMENTS :

voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195 ; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130 ; un an, cruzeiros : 250.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108 ; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street, LONDON W. 1.
Abonnement de six mois, shillings : 25 un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50 ; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21 ; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e)

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.

"PIERRES VIVES"

Le cas don Juan

par MICHELINE SAUVAGE

L'Amour contre l'Eternité... « *J'y ai trouvé une des plus hautes satisfactions que nous puissions recevoir d'un livre : celle d'avancer dans la connaissance d'une chose dont nous avons subi l'impression très forte mais mystérieuse.* »
André Rousseaux *(Le Figaro Littéraire)* Un vol.: 450 fr.

Le degré zéro de l'écriture

par ROLAND BARTHES

Crise sociale, crise du langage... « *J'ai cru discerner, dans l'œuvre de certains écrivains d'aujourd'hui, la hantise d'un non-style ou d'un style purement parlé, en bref d'un degré zéro de l'écriture littéraire...* »
Roland Barthes. Un vol. : 330 fr.

Notes sur la peinture d'aujourd'hui

par JEAN BAZAINE

Par un peintre d'aujourd'hui... *La querelle de l'art abstrait est-elle close ? Les peintres répondraient oui, mais le public — qui souvent demeure déconcerté par leurs recherches — appréciera ces* Notes *où la perspicacité du jugement s'allie à une grande vigueur de la forme.*
Un vol. 330 fr.

Histoire du roman français

depuis 1918, par C.-E. MAGNY

« *Le tableau le plus intelligent et le plus complet de la littérature romanesque et des problèmes de la société française depuis l'autre guerre.* »
A. Hoog *(Carrefour)*
(nouvelle édition avec 8 hors-texte) Un vol. : 600 fr.

ÉDITIONS DU
SEUIL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

GRAND PRIX DU ROMAN

de

l'Académie française

Dans le cycle de romans du même auteur "LA NUIT INDOCHINOISE" ont déjà paru :

TU RÉCOLTERAS LA TEMPÊTE
100e édition

RAGE BLANCHE
100e édition

SOLEIL AU VENTRE
80e édition

DOMAT

MAURICE DONNAY
de l'Académie Française

MON JOURNAL

Le célèbre auteur de **J'ai vécu**
1900 fait revivre avec humour
cette curieuse période de l'entre-
deux guerres.

Un volume 500 frs.

THYDE MONNIER

LE DÉJEUNER SUR L'HERBE

Après un déjeuner sur l'herbe, il ne
reste d'un joli coin que fleurs écrasées
et papiers sales... Que restera-t-il à
Ariane, l'héroïne de **l'Huile vierge,**
jeune fille de la campagne après le
tourbillon d'une grande ville de plaisirs ?

Un volume 500 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

Prix Courteline

PAUL GUTH

MEMOIRES D'UN NAIF

★

Prix de l'Humour

YVAN AUDOUARD

A CATHERINE POUR LA VIE !

★

MARCEL DELANNOY

HONEGGER

Préface de Arthur Honegger

★

FERREIRA DE CASTRO

LE RENONCEMENT DE DON ALVARO

Pierre Horay

le XX^e siècle sera celui des sciences sociales

Si le XIX^e siècle a été le siècle de l'histoire

RECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES
2

voici un ouvrage où

f. a. von hayek

montre comment une assimilation injustifiée aux sciences de la nature a conduit les sciences sociales à un état de confusion qu'il appelle la contre-révolution de la science :

scientisme et sciences sociales

essai sur le mauvais usage de la raison. dans ce petit livre un des plus grands économistes actuels démasque cet esprit technicien, incarné depuis plus d'un siècle par l'école polytechnique et source des idées maîtresses, de notre temps.

plon

495 Fr

1 merton - éléments de méthode sociologique

Durkheim, il y a cinquante ans, formulait les « Règles de la méthode sociologique » en termes généraux. Après un demi-siècle de recherches empiriques il était nécessaire non d'infirmer Durkheim mais de le préciser et de le compléter. C'est ce que fait dans les **Éléments de méthode sociologique,** Robert K. Merton professeur de sociologie à l'Université Columbia et animateur du Bureau of Applied Social Research de New-York. Il fonde ses conclusions méthodologiques sur sa profonde expérience de la recherche sur le terrain et illustre son exposé de nombreux exemples concrets et vivants, choisis aussi bien dans les sociétés dites « primitives » que dans la vie politique locale américaine, la ségrégation raciale, le racket, etc. Ce livre d'un savant suscitera l'intérêt de tout homme soucieux de se tenir au courant du mouvement qui amène les sciences sociales au premier plan de la scène contemporaine.

3 stöezel jeunesse sans chrysanthème ni sabre

Enquête réalisée pour l'U. N. E. S. C. O. sur le Japon et la jeunesse japonaise d'après guerre.

DANS LA MÊME COLLECTION

PLON